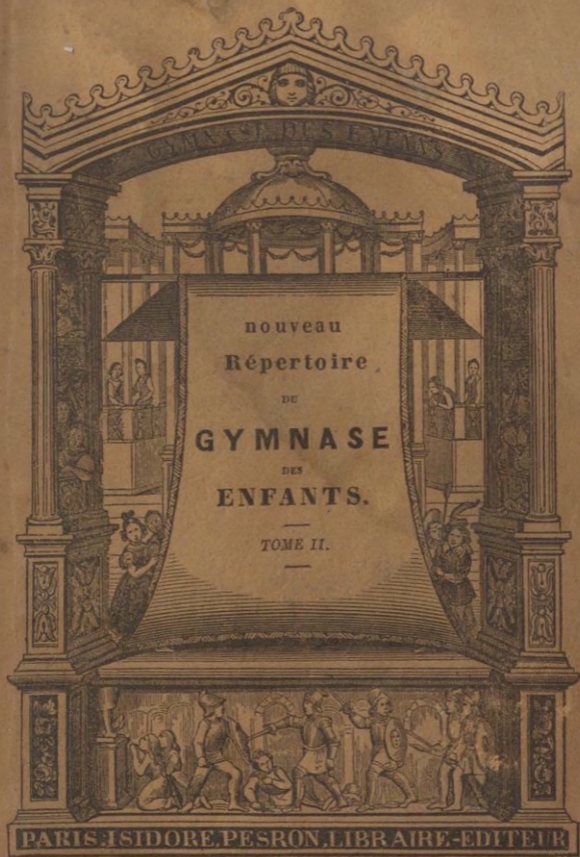


BIBLIOTEKA KÓRNICKA

115721/2



BAYALD'S

ANDRÉ. GEST. LE D. R.

The Savia

nouveau

RÉPERTOIRE

DU

GYMNASE DES ENFANTS.

TOME DEUXIÈME.

A. Lamorlière

UNE DISTRIBUTION DE PRIX ,

Comédie-vaudeville en un acte.

UNE MATINÉE A VINCENNES ,

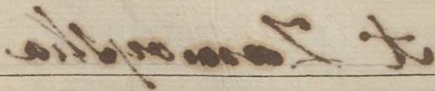
Comédie-vaudeville en un acte.

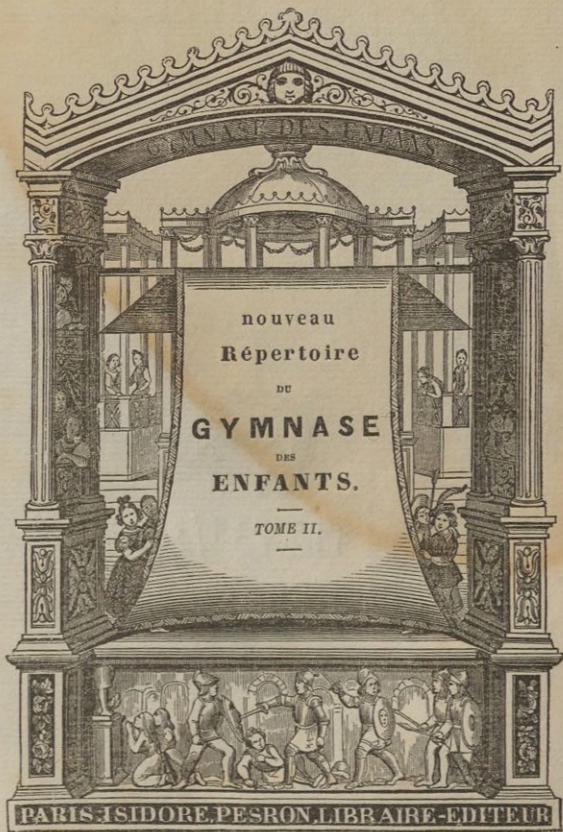
ORGUEIL ET IGNORANCE ,

Comédie-vaudeville en un acte.

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV ,

Comédie-vaudeville en un acte.





PARIS ISIDORE PESRON LIBRAIRE-ÉDITEUR

UNIVERSITY OF
MICHIGAN LIBRARY



115721/2, [1]

UNE
DISTRIBUTION DE PRIX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CHOL, HIPPOLYTE
ET HYACINTHE.

Représentée pour la première fois
sur le théâtre du Gymnase des Enfants,
le 9 février 1836.



PARIS.

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

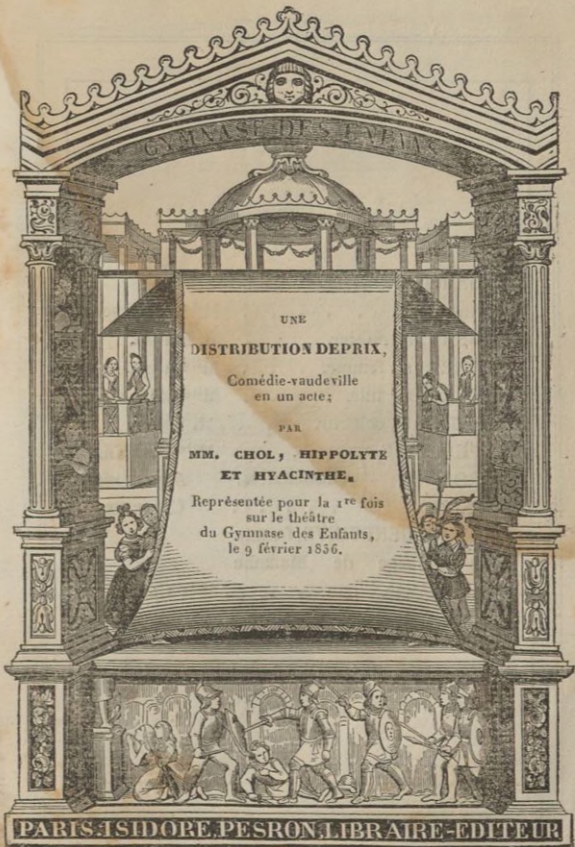
15, rue Pavée-Saint-André des-Arcs.

1836.

Autorisé
par le Ministre de l'intérieur.



115721



Personnages.

M ^e SAINT-ANGE, maîtresse de pension.	M ^{lle} HERMANCE.
ROBERT, menuisier.	M. FOINET.
CLAIRE, sa femme.	M ^{lle} ANNA.
ADÈLE, leur fille.	M ^{lle} MÉLANIE.
STANISLAS, coiffeur.	M. SCHEY.
ALPHONSINE.)	M ^{lles} ST-MARG.
CAROLINE.) pensionnaires.	AUGUSTINE.
ESTELLE.)	CÉSARINE.
LA MÈRE GENEVIÈVE, femme de ménage de Madame Saint - Ange.	M ^{lle} CLARA.

La scène se passe dans la pension de M^e Saint-Ange, faubourg
Saint-Germain.

UNE
DISTRIBUTION DE PRIX.

Le théâtre représente un salon , voisin de la salle dans laquelle se fait la distribution des prix. Portes au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME SAINT-ANGE, ADÈLE, ROBERT,
ALPHONSINE, ESTELLE, CAROLINE.

Au lever du rideau, Robert entre, un paquet à la main.

ADÈLE.

AIR : *C'était le bon temps.*

Eh mais , c'est papa.
Quel bonheur ! que je suis ravie !
D'ivresse déjà
Oui, mon âme est toute attendrie.

ROBERT.

Tu me sembles, je crois, embellie !
Et dir' que c'est moi
Qui, sur ma foi,
Ai fait tant de grâce !
Mais viens donc encor que j' t'embrasse.

ENSEMBLE.

Dieu ! que j' suis content !
Mon Adèle ! je l'aime tant !

ADÈLE.

Dieu ! qu'il est content !
Bon père ! il m'aime tant !

ROBERT.

Je vous présente bien mes respects, madame Saint-Ange (*se tournant vers les pensionnaires*), ainsi que l'aimable compagnie.

MADAME SAINT-ANGE.

Bonjour, Robert, bonjour. Eh bien, avez-vous quelque bonne nouvelle à nous apprendre?... êtes-vous content, enfin ?

ROBERT.

Très-content, madame ; j'aurais mauvaise grâce à me plaindre... l'ouvrage va si fort que je n'ai pas assez de bras et que les journées ne sont pas assez longues.... aussi je travaille la nuit.

MADAME SAINT-ANGE.

Vous avez tort, mon ami... la conservation de votre santé vous fait un devoir de prendre du repos...

ROBERT.

Oh ! madame, c'est ce que je fais... je ne passe jamais plus de deux ou trois nuits par semaine.

MADAME SAINT-ANGE.

C'est beaucoup trop...

ROBERT.

Dame ! voyez-vous , si j'avais dormi comme un paresseux, je n'aurais pas aujourd'hui le plaisir de donner cette robe à ma fille... En la lui apportant, je savais combien elle serait contente... fallait-il donc sacrifier sa joie à quelques instants de sommeil ?

MADAME SAINT-ANGE.

Excellent père !

ROBERT, donnant la robe à sa fille.

Tiens... regarde, mon Adèle...

ADÈLE.

Ah ! mon bon papa ! mais combien elle a dû te coûter de travail !...

ROBERT.

Ah ! il ne s'agit pas de cela, d'abord... voyons, te convient-elle ? est-elle de ton goût ? parle, mais parle donc.

ADÈLE.

La joie m'ôtait la parole... merci... merci !... viens, il faut que je t'embrasse encore une fois.

ROBERT.

Que je suis heureux !... c'est ta pauvre mère qui l'a choisie...

MADAME SAINT-ANGE.

Elle est fort bien !...

ADÈLE, à ses camarades.

Trouvez-vous, mesdemoiselles?...

ALHONSINE, avec dédain.

Pas mal, pour une robe de grosse toile !...

CAROLINE.

Je suis de votre avis.

ROBERT.

Dame, écoutez donc, Adèle n'est pas la fille d'un seigneur, puisque je ne suis que menuisier. C'est égal, tu vois que nous n'avons pas oublié que c'est aujourd'hui la distribution des prix ; nous nous sommes dit, nous deux ta mère : Il faut que ce jour là elle soit toute à neuf, de la tête aux pieds... Dame, les coups de rabot en avant... j'en ai enlevé de ces copeaux ; et ta mère donc, les coups d'aiguille : elle peut se vanter d'en avoir détaché de cet ouvrage.

ADÈLE.

Ah ! que n'est-elle là ! comme je l'embrasserais de bon cœur !

ALPHONSINE , d'un ton railleur.

Mais, monsieur Robert, permettez-moi une observation. C'est peut-être un peu hardi de ma part.

ROBERT.

Du tout, mam'selle, du tout...

ALPHONSINE.

Je pensais qu'un négligé blanc eût été préférable, car l'on ne revêt jamais une robe de couleur pour une distribution de prix !

ROBERT.

C'est vrai, mam'selle... sa mère m'en a fait comme vous la juste observation... mais je me suis dit : c'est moins profitant... parce que, voyez-vous, quand elle l'aura mise plusieurs dimanches pour s'habiller, elle la mettra après, tous les jours. Dame, faut être économe quand on n'est pas riche.

MADAME SAINT-ANGE.

Vous avez raison ; d'ailleurs, qu'importe l'habit !

ROBERT.

Parbleu, pourvu que mon Adèle possède de la

science et remporte le premier prix, on n'ira pas regarder si sa robe est blanche, verte, grise ou de trente-six couleurs.

ADÈLE.

Allons, ne te tourmente pas... elle est de mon goût, et pour les plus beaux habits du monde, je n'en céderais pas un morceau.

ROBERT.

Je le crois, car tu n'as jamais menti. Il me reste à vous demander, madame Saint-Ange... si vous êtes toujours contente de mon Adèle...

MADAME SAINT-ANGE.

Je n'ai qu'à me louer de sa conduite et de son exactitude au travail... il serait à désirer que toutes ses camarades la prissent pour modèle.

ROBERT.

Merci, madame, merci !! Oh ! vous n'avez pas le bien que vous me faites... car je n'oublierai jamais toutes les bontés que vous avez eues pour moi : aussi, dans mes prières, je demande à Dieu qu'il vous envoie autant de bien que vous le

méritez... et tout plein, tout plein d'élèves avec... cependant pas au même prix que mon Adèle, puisque c'est *gratis pro Deo*, comme on dit. (*A Adèle.*) Aime bien madame Saint-Ange... donne-lui de la satisfaction, car si tu as des talents, si tu deviens jamais un grande dame, c'est à ta bonne maîtresse que tu devras tout cela... sans elle ton pauvre père n'aurait pu faire de toi qu'une couturière.

ADÈLE.

Pourquoi pleurer ?

MADAME SAINT-ANGE.

En effet, Robert....

ROBERT.

Air de l'*Anonyme*.

C' n'est pas l' chagrin qui fait couler mes larmes ;

C'est le plaisir, c'est la joi', c'est l' bonheur ;

Car en pleurant j'éprouve autant de charmes

Que si j' riais, je crois, du meilleur cœur.

Je pens' toujours à votre bienfaisance,

A mon enfant, dont vous êt's le soutien,

Et, voyez-vous, des pleurs de r'connaissance

Au lieu d' fair' mal, madam', ça fait du bien. } *bis.*

MADAME SAINT ANGE.

Pourtant, vous ne me devez rien ; votre fille avait de grandes dispositions, il eût été fâcheux pour elle qu'elles ne fussent pas cultivées, et le hasard a voulu...

ROBERT.

Il n'y a pas d'hasard dans cette affaire-là.... votre bonté seule a tout fait... et je sais que je ne pourrai jamais être quitte envers vous... quand bien même j' vous donnerais des millions.

MADAME SAINT-ANGE.

Ah ! Robert.

ROBERT.

Aria précédent.

Oui, des millions, je le répète encore,
 N' sauraient payer c' que vous faites pour nous ;
 C' n'est pas assez qu'on vous aim' , vous honore ,
 Moi, j' voudrais voir un culte autour de vous.
 Vos bonn's actions quand partout j' les publie ,
 De chaqu' mémoire vous tâchez d' les bannir ;
 Mais ces bienfaits, quoiqu' votr' cœur les oublie ,
 Vous n' pouvez pas m'empêcher d' m'en souv'nir. } *bis.*

Je suis loin d'être obstiné... mais pour ce qui est de ces choses-là... je serai plus têtu qu'un mulet. On m'assommerait que je n'en démordrais pas : v'la comme je suis, moi...

MADAME SAINT-ANGE.

Ah ça, Robert, vous viendrez avec votre épouse à la distribution des prix, n'est-il pas vrai ?

ROBERT.

Madame... justement j'allais vous en demander la permission...

MADAME SAINT-ANGE.

Mais c'est votre droit...

ROBERT.

Ah ! c'est que, voyez-vous, il y aura tant de monde... et de beau monde... que je craindrais... mais c'est égal... puisque vous me le permettez je me risque... et j'endosserai la fine redingote, ma femme le bonnet des dimanches... et là, dans un petit coin, bien à l'écart... derrière, tout-à-fait derrière tout le monde... je tâcherai de voir et

d'entendre mon Adèle... Oh ! quel beau jour pour moi si... mais faut pas songer à ça...

MADAME SAINT-ANGE.

C'est à deux heures que commencera la solennité.

ROBERT.

A deux heures!... en ce cas je n'ai pas de temps à perdre... car en venant ici j'ai entendu sonner midi à la paroisse Saint-Sulpice... Embrasse-moi, Adèle, j' vas chercher ta mère... et je reviens avec elle une fois qu' nous serons requinqués. (*A madame Saint-Ange.*) Mais bien vrai, madame, que ça ne vous contrarie pas que j' vienne.

MADAME SAINT-ANGE.

Quel enfantillage ! Robert, pourquoi voudriez-vous...

ROBERT.

C'est que le beau monde...

MADAME SAINT-ANGE.

Air : *Le luth galant.*

D'un luxe vain seriez-vous envieux,
Vous, artisan sage et laborieux ?

Lorsque l'on n'est pas riche il faut être économe :
De tous ces gens si fiers que la foule renomme,
Si vous n'avez pas l'or, vous êtes honnête homme,
Vous valez autant qu'eux !
Et peut-être plus qu'eux !

ROBERT.

Oh ! alors, puisque c'est ainsi.... (*Madame Saint-Angé va pour l'accompagner.*) Mais ne vous dérangez donc pas, madame ; les gens comme moi n'ont pas besoin qu'on les reconduise... restez... je trouverai bien la porte tout seul...

MADAME SAINT-ANGE.

Je vous en prie... je le veux.

ROBERT.

Vos volontés sont des ordres pour moi ; au revoir, Adèle, je serai bien vite de retour... je vous salue bien, mesdemoiselles.

ADÈLE.

A bientôt, cher papa, à bientôt, (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté MADAME SAINT-ANGE ET ROBERT.

ALPHONSINE.

Vous pensez toutes comme moi, mesdemoiselles, sur le choix de cette robe ; en vérité , c'est qu'elle est d'un goût détestable...

CAROLINE.

Du goût de cette classe-là...

ADÈLE.

Ce n'est pas bien, mesdemoiselles. Pourquoi avoir voulu affliger mon père ? un mot de plus, et tout son bonheur disparaissait...

ALPHONSINE.

Fallait-il donc cacher notre pensée.... nous n'avons pas cru devoir le faire ! et si vous possédez l'art de dissimuler, nous n'envions pas un semblable talent.

ADÈLE.

Je ne vous reconnais plus.... Vous qui d'ordinaire êtes si bonnes pour moi, n'êtes-vous donc plus mes amies ?

CAROLINE.

Ah ! ses amies !...

ADÈLE.

Je vous étonne... je le vois... mais je ne le comprends pas... car j'ai beau interroger mes souvenirs passés, je n'y vois rien qui puisse justifier votre conduite à mon égard... Qu'ai-je donc fait pour n'être plus digne de votre amitié ? Me donneriez-vous par hasard le vilain défaut que vous me prêtiez tout-à-l'heure... Non, non, croyez-moi, je ne suis pas dissimulée, et quand j'ai dit que cette robe était de mon goût, je n'ai pas menti... d'ailleurs, elle vient de mon père. Mais vous ne l'avez donc pas entendu ? pour me la procurer il lui a fallu passer des nuits, se priver de son repos, de son sommeil, l'arroser de sa sueur, enfin... Ah ! je vous en fais juges, mesdemoiselles, la plus belle robe, fût-elle de fil d'or, peut-elle avoir

autant de valeur à mes yeux que celle-ci, acquise par mon père au prix de tant de travail et de veilles !...

ALPHONSINE.

Je n'insisterai pas plus long-temps ; vous êtes libre de la trouver admirable... d'ailleurs, il est dans l'ordre qu'elle vous paraisse telle... à vous à qui l'on fait la charité...

ADÈLE.

La charité !... et dans quel sens employez-vous ce mot, Alphonsine ?

ALPHONSINE.

Ne pas comprendre... c'est y mettre de la mauvaise volonté...

ADÈLE.

Oui, je devine maintenant... c'est que j'étais si loin de m'attendre à ce que vous venez de me dire.... du reste il vous est permis de qualifier comme il vous plaira l'acte de bonté de madame Saint-Ange, ma bienfaitrice... vous êtes riches, mesdemoiselles... vous êtes heureuses, vous.

Air de Renaud de Montauban.

Car dans ce monde, où l'on vous tend les bras,

La fortune va vous sourire ;

Je n'ai pour but que ma misère, hélas !

Et cependant si l'on venait me dire,

D'un rêve heureux berçant ma vanité :

• Tu peux changer cette charge trop rude

« Pour leur richesse et leur ingratitude... »

J'aimerais mieux garder ma pauvreté,

Je bénirais alors ma pauvreté.

ALPHONSINE.

Rien ne vous donne le droit d'être impertinente...

ADELE.

Je ne sais laquelle de nous deux mérite cette épithète... J'en appelle à votre sincérité.

ALPHONSINE.

Vraiment ! (*Bas à ses amis.*) Il faudra nous plaindre à nos parents... ils nous changeront de pension... Des demoiselles de notre rang ne peuvent se trouver avec la fille d'un menuisier.

CAROLINE.

D'un ouvrier menuisier encore....

ALPHONSINE.

Cela pourrait à peine passer... fût-il maître.

CAROLINE, avec mépris.

Ah! fi donc, un homme établi!...

ESTELLE.

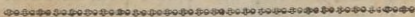
Mademoiselle... le mien est épicier...

ALPHONSINE.

Mais ton père, ma bonne amie, c'est bien différent... il joue encore dans le monde un certain rôle et fait honneur à sa fortune!

ADÈLE, à elle-même.

Comme elles parlent bas... elles médisent sans doute de mon père... Oh! parlez plus bas encore, que je ne vous entende pas!...



SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME SAINT-ANGE.

MADAME SAINT-ANGE.

Eh bien, mesdemoiselles, il se fait tard et vous

ne songez pas à vos toilettes... c'est une observation que je n'ai pas souvent à vous faire.

ALPHONSINE.

C'est le coiffeur qui n'est pas encore arrivé.... Ce M. Stanislas se fait désirer, selon sa louable habitude. Il semble que nous soyons faites pour l'attendre, tandis qu'au contraire...

MADAME SAINT-ANGE.

Il ne peut tarder.... Allons, mesdemoiselles, aujourd'hui il faut se faire remarquer, non par la toilette, mais par les talents.

CAROLINE.

Oh ! moi, je n'ai pas peur.

ALPHONSINE.

Ni moi ; j'ai trop bien étudié pour éprouver quelque inquiétude....

MADAME SAINT-ANGE.

Et toi, Adèle?...

ADÈLE.

Moi, madame.... je crains de ne pas faire honneur à vos leçons....

CAROLINE, avec ironie, à Alphonsine.

Quelle modestie !

ALPHONSINE.

Dites plutôt quelle hypocrisie !

MADAME SAINT-ANGE.

Pourtant, tu as fait tes preuves en plusieurs occasions ; tes craintes sont peut-être mal fondées.

ADÈLE.

Ah ! c'est que ce serait un si grand bonheur pour moi de dire : madame Saint-Ange a fait des élèves fort savantes... que je désirerais voir un prix accordé à toutes mes bonnes amies.

MADAME SAINT-ANGE.

Cela ne peut être ; d'ailleurs telle n'obtient pas un prix qui n'en a pas quelquefois moins de science....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, STANISLAS.

STANISLAS, au dehors.

Je vous dis et je vous soutiens, moi, que je ne suis pas en retard.

Air du pas de Zéphir.

Coiffeur élégant,

Intrigant

Et fringuant.

Effroi du catogan,

Je lui jette le gant.

Soleil

Sans pareil,

Dont les traits,

Les attraits,

Longs feux étincelants

Entraînent les chalands.

Madame Saint-Ange, j'ai l'honneur de vous saluer !..

CAROLINE.

Voilà près de deux heures que nous vous attendons... c'est très-désagréable.

STANISLAS.

J'en conviens, j'en conviens... aussi m'en voyez-vous désespéré! mais je n'ai pas pu faire autrement; vous ne m'en voudrez donc pas, charmantes demoiselles; j'ai tant de têtes à coiffer que j'en perds la mienne... Comme, Dieu merci! la renommée a bien voulu rendre hommage à mon talent (soit dit entre nous), la renommée m'envoie des pratiques telles que marquises, comtesses, baronnes, tous gens de distinction... et je n'ai pas besoin de vous dire combien ces dames-là sont exigeantes. La comtesse de Blazi surtout... elle me fait donner au diable... je ne sors pas de chez elle; tous les jours avant d'aller lui rendre ma visite... je suis obligé de me munir d'une provision de coiffures nouvelles, et fort souvent j'en suis pour mes frais d'imagination... Aujourd'hui encore, il me faut trouver de quoi lui faire un tour de cheveux, (*à Alphonsine*) non pas comme les vôtres, (*à Caroline*) ni vous, (*à Estelle*) ah! trop foncés...

comme ceux de mademoiselle Adèle... Dieu de Dieu! qu'ils sont beaux, qu'ils sont fins! je n'ai jamais rien vu d'aussi bien confectionné!..

MADAME SAINT-ANGE.

Vous causez, et ces demoiselles ne seront pas prêtes pour l'heure du concours.

STANISLAS.

Cela est vrai... très-vrai... c'est que le tour de madame la comtesse me trotte dans la tête. (*Regardant toujours Adèle.*) Oh! les beaux cheveux! Mademoiselle Adèle, mon esprit créateur vient de me révéler une coiffure qui doit doubler ma réputation et le nombre de mes pratiques... j'en fais sur vous l'essai tout-à-l'heure.

TOUTES.

Ah! coiffez-nous comme elle...

STANISLAS.

Impossible, mesdemoiselles; vous n'avez pas les cheveux assez longs! (*Regardant encore Adèle.*) Oh! qu'ils sont beaux!.. Ah ça, voyons, par qui

commenceraï-je, maintenant que je suis tout à vous ?

TOUTES, excepté Adèle.

Par moi, par moi.

ESTELLE.

Vous passez toujours les premières ; il est bien juste qu'à mon tour...

MADAME SAINT-ANGE.

Allons, mesdemoiselles, un peu de silence ; monsieur Stanislas commencera par celle que je lui indiquerai... (*A Stanislas.*) Veuillez entrer dans la salle voisine...

STANISLAS.

Je m'y rends à la minute... Et vous, mademoiselle Adèle?...

ADÈLE.

Ah ! peu m'importe de passer la première ou la dernière.

STANISLAS.

La dernière, j'aime mieux cela... parce qu'a-

lors vos camarades me laisseront tranquille, et je pourrai, tout à mon aise, me livrer à mon art... Cette chevelure que la nature fit si belle obtiendra, je l'espère, par mes faibles talents, un surcroît d'élégance et de beauté...

AIR : *Travaillez, mesdemoiselles* (Fiancée).

Suivez-moi, mesdemoiselles :

Ici je viens m'efforcer

De vous rendre encor plus belles,

Je prétends me surpasser.

Dieu, quels privilèges étranges

Que les miens ! aussi je me dis :

Pourrai-je, en coiffant tous ces anges,

Ne pas me croire au paradis ?

LES AUTRES.

Suivons le, mesdemoiselles.

(Ils entrent dans le cabinet à gauche de l'acteur.)

SCÈNE V.

MADAME SAINT-ANGE, ADÈLE, MÈRE
GENEVIÈVE.

*(Elle entre au moment où Stanislas quitte la
scène.)*

MADAME SAINT-ANGE.

Ah ! c'est vous, Geneviève...

GENEVIÈVE.

Oui, madame, je v'nons vous prier de me
rendre un service...

MADAME SAINT-ANGE.

Un service... parlez, et s'il est en mon pouvoir
de le faire, je vous obligerai de bon cœur.

GENEVIÈVE.

Je ne doutais pas de votre réponse ; vous êtes si
bonne ! Aussi j' viens vous demander la permis-
sion d'aller jusqu'à la maison... une fois que ma

besogne sera faite... Si madame pouvait me dispenser de revenir ce soir, cela me ferait bien plaisir... vu que mon pauvre mari est au plus mal et que j' craignons bien de l' perdre.

ADÈLE.

Pauvre femme!..

MADAME SAINT-ANGE.

J'y consens pour ce soir... je verrai à me passer de vous ; mais demain...

GENEVIÈVE.

Oh ! demain, je serai toute à vous... car demain peut-être il n'aura plus besoin... ce pauvre cher homme!... (*Elle essuie ses larmes.*)

MADAME SAINT-ANGE.

Geneviève, voyons, il ne faut pas se désespérer ainsi... la providence viendra à votre secours.

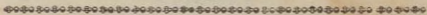
GENEVIÈVE, à part.

La providence ! oui, il en est une pour les malheureux ! (*Haut.*) Mais j'oubliais de vous dire que messieurs les professeurs sont arrivés... et

qu'en ce moment ils sont réunis dans la salle du concours...

MADAME SAINT-ANGE.

Merci , Geneviève ; je vais les rejoindre à l'instant, j'ai besoin de m'entretenir avec eux... Allons, Adèle, sois plus gaie... le moment approche... courage et bon espoir. (*Elle sort.*)



SCÈNE VI.

LA MÈRE GENEVIÈVE, ADÈLE.

GENEVIÈVE , s'asseyant.

Vous permettez, mademoiselle... c'est que, voyez-vous, les jambes refusent le service.

ADELE.

En effet , vous paraissez fatiguée... l'ouvrage que vous avez ici est peut-être trop pénible pour vous?...

GENEVIÈVE.

Oh ! mademoiselle, ce n'est pas cela qui épuise mes forces... mais voilà cinq nuits que je passe auprès du lit de mon mari... voilà cinq nuits que je n'ai pas fermé l'œil...

ADELE.

Oh ! pauvre maman Geneviève ! que ne puis-je quelquefois vous remplacer... il vous serait permis alors de goûter quelque repos... à votre âge on en a tant besoin.

GENEVIÈVE.

C'est le chagrin qui me tue... Ma foi, ces demoiselles ne seront pas trop bien couchées cette nuit... dam ! je n'avais plus de force, et j'ai donné à leurs lits un coup de poing seulement...

ADÈLE.

Une nuit est si vite passée...

GENEVIÈVE.

Vous croyez !.. Elle est bien longue, allez !.. quand on la passe auprès d'un malade qui vous est cher... Quand le souffrant est à la torture, et

qu'on sait qu'il ne pourra goûter de repos que lorsque les douleurs auront épuisé son corps... que ce n'est qu'à la pointe du jour qu'il sommeillera... oh ! que le jour alors tarde à paraître!..

ADÈLE,

Et c'est ainsi que vos nuits se passent... combien je vous plains... car vous êtes bien malheureuse...

GENEVIÈVE.

Oh ! je le serais moins , sans doute... si cette horrible pensée ne venait sans cesse m'assaillir... il mourra faute de secours.

ADÈLE.

Faute de secours... mais vos soins !...

GENEVIÈVE.

Ne peuvent qu'adoucir ses souffrances, mais les calmer , hélas ! non , il mourra faute de secours, vous dis-je... Car dans ce monde c'est avec de l'argent qu'on achète même la santé... et je n'ai plus d'argent !.. Pour m'en procurer j'ai vendu le peu que je possédais... plus de crédit à cette

heure... Quand son mari lui dit : Femme, ma poitrine est brûlante, j'ai soif... la pauvre mère Geneviève souffre bien... car elle ne peut porter remède à ses maux!.. Alors, il reprend d'une voix presque éteinte... Pourquoi pleures-tu ? je vais beaucoup mieux!... et si tu es un jour malade, je pourrai te rendre à mon tour tous les soins que tu m'as prodigués... oh ! n'est-ce pas que tu me crois ? Puis, il retombe épuisé sur son lit de souffrance... des larmes viennent aussi sillonner ses joues décolorées... Je veux bien lui répondre, mais la parole expire impuissante sur mes lèvres, car je ne pourrais lui dire que ces mots : Rien... rien pour te secourir !..

ADÈLE.

Oh ! que ce mot est cruel !.. combien il déchire le cœur... mais pourquoi ne pas vous adresser à madame Saint-Ange ?..

GENEVIÈVE.

Elle m'a déjà obligée... elle m'a avancé mon mois.

ADÈLE.

Demandez-lui encore qu'elle vous avance le prochain.

GENEVIÈVE.

Oh ! non ; vous ne savez pas , jeune fille , que souvent c'est d'inconduite qu'on taxe l'infortune.

AIR : *Époux imprudent.*

Si par mégarde, en secouant sa nappe,
Le riche fait tomber un peu de pain,
Qu'il est joyeux le pauvre qui l'attrape !
Mais ce secours auquel il tend la main,
A peine encor s'il peut tromper sa faim.
Car ces heureux que gorge l'opulence
De nos douleurs, hélas ! sont à couvert ;
Et, voyez-vous, il faut avoir souffert
Pour savoir plaindre l'indigence.

ADÈLE.

Cependant, vous avez besoin de quelques secours ? (*Passant la main sur son front.*) Ah !...

GENEVIÈVE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

ADÈLE.

Ah ! ah ! mon Dieu ! je te remercie !.. oui ,

attendez-moi... dans un moment je suis à vous...
attendez-moi... oh! attendez-moi... je reviens...
je reviens vite.

*(Elle sort en courant, et entre dans la chambre où
est Stanislas.)*

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, seule.

Mais qu'a-t-elle donc? pourquoi cette fuite
précipitée... c'est qu'elle m'a fait peur, cette pau-
vre petite...

Air : *Fleuve tari.*

Attendez-moi, je reviendrai...

A-t-elle dit.. je l'attendrai.

Départ étrange!

De plaisir son regard brillait,

Et ce doux regard me semblait

Celui d'un ange. *(bis)*

Ma douleur cesse.

L'espoir caresse

Mon cœur flétri ;
Oh ! plus de larmes, (*bis.*)
Oh ! plus d'alarmes,
L'ange a souri. (*bis.*)

SCÈNE VIII.

GENEVIÈVE, ADÈLE.

GENEVIÈVE.

Ah ! vous voilà, mademoiselle ; je suis tranquille maintenant.

ADÈLE.

Et moi, bien heureuse... Bonne maman Geneviève, prenez cet argent et courez porter à votre mari les secours que réclame sa position.

GENEVIÈVE.

Comment ! ces vingt francs ?...

ADÈLE.

Sont à vous.

GENEVIÈVE.

A moi?...

ADÈLE.

Oui, oui ; mais courez donc, il vous attend.

GENEVIÈVE.

Ah ! que je suis contente !

ADÈLE.

Allons, du courage!..

AIR : Séduisante image (Gustave)..

Partez , bonne mère,

Il attend là-bas ;

Mais le ciel, j'espère,

Va guider vos pas.

La mort le menace,

La douleur le glace,

D'ici je l'entends.

Hâtez-vous , de grâce !

Qu'il soit encor temps.

REPRISE, ENSEMBLE.

Partez, bonne mère, etc.

337 GENEVIÈVE.

Un sort plus prospère
Nous attend là-bas ;
Et le ciel, j'espère,
Va guider mes pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ADÈLE, MADAME SAINT-ANGE, ALPHON-
SINE, CAROLINE, ESTELLE, LES PEN-
SIONNAIRES.

ADÈLE, regardant Geneviève qui s'éloigne.

Oh ! comme le bonheur donne de la force...
bonne Geneviève... ce mot cruel « rien ! » ne
viendra plus faire couler tes larmes... O mon
Dieu ! permets un jour que je sois assez riche pour
faire des heureux !..

STANISLAS, au dehors.

Mademoiselle Adèle...

MADAME SAINT-ANGE.

Tu n'as donc pas entendu... Monsieur Stanislas te demande.

ADÈLE.

Ah ! pardon, madame...

MADAME SAINT-ANGE.

Mais qu'as-tu donc, mon enfant ?

ADÈLE.

Moi... je n'ai rien...

MADAME SAINT-ANGE.

Tu sembles préoccupée...

ALPHONSINE.

C'est sans doute sa toilette qui...

ADÈLE, avec mépris.

Ma toilette !.. (*A part.*) Ah ! la plus riche parure ne donne pas tant de bonheur !.. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, EXCEPTÉ ADÈLE, PUIS ROBERT ET
CLAIRE.

MADAME SAINT-ANGE.

Je ne puis rien comprendre au changement
subit qui s'est manifesté dans l'esprit d'Adèle...
vous n'en connaissez pas la cause, mesdemoi-
selles ?

TOUTES,

Non, madame.

MADAME SAINT-ANGE.

Il faut pourtant que j'en découvre le motif, car
l'air pensif d'Adèle, ordinairement si gaie, m'in-
quiète au plus haut point.

ROBERT, donnant le bras à Claire.

Excusez que j' dis... en voilà de ce luxe !.. c'est
tout d' même fièrement beau... j'en suis tout
ébloui... Ah ! voilà madame...

CLAIRE.

Madame, je suis bien votre servante...

ROBERT.

Approche donc... n'aie pas peur. N'est-ce pas, madame, que c'est d' votre consentement que nous sommes venus... Ah ! dites-lui vous-même, car elle ne veut pas me croire.

MADAME SAINT-ANGE.

Robert dit vrai... j'eusse été fâchée de ne pas vous voir assister à la distribution des prix...

ROBERT.

Avais-je tort?..

CLAIRE.

Je vous remercie de tout mon cœur, car il me tarde...

ROBERT.

De voir ta fille endimanchée... pas vrai?... et de savoir si sa robe lui va bien...

CLAIRE.

Ah ! Robert...

ROBERT.

Mais ne dis donc pas non, cela se conçoit, n'est-ce pas, madame?..

MADAME SAINT-ANGE,

En effet, une bonne mère aime bien à voir briller ses enfants...

ROBERT.

En parlant d' briller... votre salle de... chose... je ne sais pas comment vous appelez ça... en v'là une qu'est éclatante... comme un soleil... quoi! qu'est-ce que je dis? comme vingt soleils! et puis que de belles toilettes... Comme elles sont soigneusement requinquées, les dames qui sont sur les banquettes... c'est un fameux coup d'œil, allez!...

CLAIRE.

Notre homme a raison... et des diamants...

ROBERT.

Elles sont mieux habillées que toi, c'est vrai... mais elles ne sont pas plus gentilles.

ALPHONSINE.

Des diamants !.. c'est sans doute ma mère que vous avez vue... elle aura mis cette nouvelle parure qui lui a coûté soixante mille francs.

CLAIRE.

Soixante mille francs !

ALPHONSINE.

Cela vous étonne, madame... mais ma mère rougirait d'en porter qui fussent d'un prix inférieur.

ROBERT.

Excusez ! Eh bien ! avec ta petite robe d'indienne, j' t'estime mieux qu' ça.

AIR du vaudeville des *Frères de lait*.

D' leurs beaux diamants, p'têtre que l'éclat voile
 De grands défauts dont il effac' l'horreur ;
 T'as pas d' tout ça, mais sous ta rob' de toile
 J'aime bien mieux sentir battre un bon cœur.
 Qu'est-c' que c'est qu' l'or ? not' fortun', c'est l'honneur.
 Leurs rich's parures, leurs vic's, leur arrogance,
 Tes gros habits, ta belle am', tes attrait,
 Si j' pouvions mett' tout ça dans un' balance
 J'suis sûr, vois-tu, qu' c'est toi qui l'emport'rais.

Enlevez, c'est pesé!

CLAIRE.

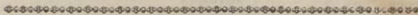
Ah! voici mon Adèle....

ROBERT.

En effet , tu ne t'es pas trompé; on la voit de loin.

ALPHONSINE, à ses amies.

Oui, grâce à sa robe....



SCÈNE XI.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE.

Ah! maman, embrasse-moi donc.

ROBERT.

Non, non, je ne veux pas; tu vas fripper, abîmer sa robe; ce serait dommage; elle lui va si bien.

ADÈLE.

Pourquoi donc ne m'embrasses-tu pas, maman?

ROBERT.

Allons, embrasse-la... mais surtout ne touche pas... tu vois bien qu' t'aplatis ses gigots.

ADÈLE.

Mais, papa, n'aie donc pas peur.

CLAIRE.

Mon Adèle chérie ! (*Elle va pour l'embrasser de nouveau.*)

ROBERT

Assez, assez comme ça... tu vas déranger sa coiffure à c'te heure....

ADÈLE.

C'est vrai, prends bien garde, maman, c'est une chose tellement fragile. (*A part.*) Si elle savait....

MADAME SAINT-ANGE.

Mesdemoiselles, passons dans la salle du concours... Vos parents sont tous invités, ils nous attendent... venez avec nous, Robert.

ROBERT.

Oui, madame, nous vous suivons.

MADAME SAINT-ANGE.

Partons, mesdemoiselles.

ROBERT, serrant la main de sa fille.

Courage ! mon enfant, courage !

ADÈLE.

Merci, j'en aurai.

CHOEUR.

Air : O troupe fantastique.

Pour la cérémonie
Partons avec transport,
Que n'est-elle finie
Pour savoir notre sort !

ROBERT.

Le prix qui m' trotte dans la tête
Si l'on pouvait te l' délivrer,
Tant pis, ma foi, pour ta-toilette
J' t'embras'rais à la déchirer.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour la cérémonie, etc.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

ROBERT ET CLAIRE.

ROBERT.

On s'éloigne, restons ici, Claire.

CLAIRE.

Comment, mon ami, tu voudrais?...

ROBERT.

Restons, tout le monde est placé à présent... si nous entrions, nous aurions l'air de deux événements.. et puis, ainsi fagotés... on d'mandrait de quel pays nous arrivons... Alors de longs chuchottements, des rires amers s'élèveraient de toutes parts... tous les yeux se tourneraient vers nous ; Claire, tu ne vois donc pas que dans chacun de ces regards, de ces sourires, il y aurait toute une insulte ! Oh ! restons, femme, restons....

CLAIRE.

Tu as donc de l'amour-propre, Robert ?

ROBERT.

Il est bon d'en avoir ; mais ça n'est pas encore ça... je ne suis pas à mon aise....

CLAIRE.

Ah ! mon dieu, serais-tu malade?... Du secours....

ROBERT.

Tais-toi, tais-toi, ce n'est rien.

CLAIRE.

Pourtant cela m'inquiète, mon ami.

ROBERT.

Rassure-toi, te dis-je.... Cela va beaucoup mieux.

CLAIRE.

Peut-être la chaleur.. . Si tu veux, nous allons sortir un moment.

ROBERT.

Non, non, ma bonne petite femme ; je ne veux pas m'éloigner de cette salle. Tout à l'heure, la joie, l'émotion, la crainte avaient jeté le trouble

dans mon âme ! As-tu vu combien elle est jolie, notre Adèle ?

CLAIRE.

Oui, tout autant que ses compagnes.

ROBERT.

Autant ?... bien plus, tu veux dire, mais faut être modeste.

CLAIRE.

Oh ! je voyais aussi combien tu étais heureux.

ROBERT.

N'est-ce pas que j'étais heureux.... Eh bien ! mon cœur ne peut pas comprendre tout ce qui se passe en moi, je suis joyeux et je souffre.

CLAIRE.

Et pourquoi ?

ROBERT.

Pourquoi... pourquoi ? V'là ce que je ne sais pas, pourquoi ? J'ai la tête qui me tourne... tiens, femme, au résumé j' crois qu' j'ai un bien vilain défaut.

CLAIRE.

Toi ? je ne t'en connais pas.

ROBERT.

Si... je suis envieux.

CLAIRE.

Robert, un envieux !...

ROBERT.

Ah ! c'est pis qu'un défaut, c'est un vice, je le sais.... mais que veux-tu ? c'est plus fort que moi.

CLAIRE.

Désirerais-tu les beaux habits de ces messieurs pour toi, et les diamants de ces dames pour m'en parer ? est-ce donc là que git le bonheur ?...

ROBERT.

Moi, envier de telles futilités !... non, non, Claire, j'ai un autre désir que celui-là... le bonheur le plus grand pour moi serait de voir remporter le prix par notre fille.... Oh ! conçois-tu tout ce qu'il y aurait de plaisir pour nous, quand nous lirions dans le journal, parce que je l'achet-

terais celui-là, moi qui n' les lis jamais !... Adèle Robert a remporté le premier prix de sa classe !... que de joie pour nous deux !... et que de désespoir pour ses camarades qui me font furieusement l'effet de chipies !... Oh ! oui, qu' c'en sont des chipies.

AIR du *Baiser au porteur*.

Tout à la fois, j' pleure et j' ris, quelle ivresse !
 Adèl' Robert, la fill' d'un ouvrier,
 L'emporterait sur des fill's de duchesse,
 D' baronn's, d' marquis's au front altier
 Qui d' leurs dédains accablent mon métier.
 J' sais qu' les grand's dam's se moquent d' ma rudesse
 D' mon air tout simpl' ; mais mon Adèle est là...
 Par ses talents écrasant leur noblesse, } (bis).
 C'est elle qui nous vengera.

CLAIRE.

Oh ! c'est une noble ambition que celle-là....
 car ce n'est pas un crime que de vouloir le bien
 de ses enfants !... (*On applaudit au dehors.*)
 Mais, Robert, entends-tu ?

ROBERT.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Silence, femme, écoutons bien,
 On applaudit, mon cœur chancelle,

CLAIRE.

Si ces braves étaient pour elle !

ROBERT.

Pour elle.... dam', ça s' pourrait bien !
Mon dieu ! qu' c' te pensé' m' fait du bien !

CLAIRE.

Mais quel fol espoir est le nôtre !
Je crois plutôt au sort fatal ;
Ces braves là sont pour une autre.

ROBERT.

Tais-toi, car cet' pensé' m' fait mal,
Oh ! oui, cett' pensé' m' fait trop d' mal.

CLAIRE, regardant dans la salle.

Un monsieur prend une couronne !

ROBERT.

A qui la donne-t-il ? Ah ! regarde bien, car je
n'ai pas la force de faire un pas.

CLAIRE.

Ma foi, Robert, l'émotion me trouble la vue.

ROBERT.

Oh ! ne pas avoir plus de courage !

CLAIRE.

Tu en manques bien , toi.

ROBERT.

Ah ! c'est vrai... (*On rit au dehors.*) L'on rit ; oh ! que cette joie déchire le cœur quand on est dans l'attente.... et ne pas savoir ce qui se passe... Ah ! ce doute est un affreux tourment !...

CLAIRE.

Le concours semble être terminé.... tout le monde se lève.. les pensionnaires se dirigent de ce côté.

ROBERT.

Adèle est avec elles, n'est-ce pas ?

CLAIRE.

Je ne l'aperçois pas.

ROBERT.

Ah ! mon Dieu , mon Dieu, femme, tu as raison, les bravos étaient pour une autre. Sans doute

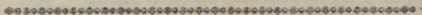
qu'à présent elle cache sa honte dans quelque coin.

CLAIRE.

Voici ces demoiselles. Vite, Robert, retirons-nous.

ROBERT.

J' veux pas, moi, j' veux pas... faut que j' sache qu'est-ce qu'a le prix.



SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSINE, CAROLINE, ET LES
PENSIONNAIRES.

ALPHONSINE.

Aria du Concert à la Cour.

C'est parfait,
Quel effet
De tragédie ;
Et comment
Trouvez-vous le dénouement ?

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ALPHONSINE.

Fut-il jamais plus drôle comédie ?

Ah! d'Absalon la bonne parodie.

TOUTES, riant.

Quel doux plaisir

Vient nous saisir,

Dieu, quel plaisir!

Combien, vraiment,

Il est charmant,

Le dénouement!

ESTELLE.

Quel tableau!

ALPHONSINE.

Quelle surprise générale! une pareille aventure était nécessaire pour égayer les nombreux assistants... nous devons lui en avoir quelque obligation.

ROBERT.

Qu'est-ce qu'elles ont donc?..

CLAIRE.

Qui vous rend comme ça si joyeuses, mesdemoiselles ?

CAROLINE.

Nous ne pouvons vous l'apprendre.

ALPHONSINE, à Caroline.

Et pourquoi ? ses parents ne le sauront-ils pas tôt ou tard ? (*A Claire et à Robert.*) Puisque Caroline tient à garder le silence, je vais tout vous dire... Sachez donc qu'au moment où l'on plaçait la couronne sur la tête d'Adèle...

ROBERT.

C'est elle qui a le prix ? ah !...

ALPHONSINE.

Il est resté dans la main du professeur.

ROBERT.

Quoi ?..

ALPHONSINE.

Outre la couronne... la perruque de votre fille... oh ! j'en rirai long-temps.

ROBERT.

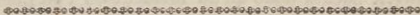
Qu'est-ce qu'elle nous conte là ? mais ma fille a le premier prix ; femme, femme, si je ne me retenais pas, je m'évanouirais d' plaisir.

CAROLINE.

Voilà madame qui ramène ici sa petite tondue.

TOUTES.

Ah ! qu'elle est drôle !...



SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME SAINT-ANGE, ADÈLE.

ADÈLE, s'élançant dans les bras de son père.

Voici ma couronne...

ROBERT, l'embrassant.

Adèle, ma fille, quelle joie tu nous apportes !

MADAME SAINT-ANGE

Robert, votre fille qui vous aime consentira

sans doute à vous confier ce qu'elle s'obstine à me taire.

ROBERT.

Quoi donc, madame?

MADAME SAINT-ANGE.

Ne voyez-vous pas ?...

ROBERT.

Je ne vois que sa couronne, madame... je ne sais rien autre chose, si ce n'est qu'elle a remporté le premier prix!... mais c'est égal, ma fille, réponds à ce que te demande ta bonne maîtresse.

ADÈLE.

Je vous l'ai déjà dit, madame... je ne puis parler... le secret ne m'appartient pas!..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis STANISLAS.

GENEVIÈVE, accourant.

Mademoiselle Adèle, mademoiselle Adèle, il est sauvé.

ADÈLE.

Vous êtes arrivée à temps... oh ! mon Dieu !... merci.

STANISLAS, accourant.

Mademoiselle Adèle, mademoiselle Adèle, je vous trouve enfin... ma fortune est assurée, madame la comtesse de Blazi est si enchantée du tour que je lui ai fait avec vos cheveux, qu'elle m'attache spécialement à sa personne !

TOUS.

Que veut-il dire ?

STANISLAS.

Aussi, loin de regretter les vingt francs dont j'ai payé votre chevelure, je m'empresse de vous en offrir trente autres, que je vous prie d'accepter à titre de remerciement...

ADÈLE, à Stanislas.

J'accepte. (*Bas à Geneviève, en lui remettant l'argent.*) C'est pour sa convalescence...

GENEVIÈVE.

Non, non, mademoiselle... je ne saurais souffrir ce nouveau sacrifice...

ADÈLE, bas à Geneviève.

Ah! prenez donc, mais silence.

MADAME SAINT-ANGE.

Qu'avez-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE

Ma foi, je n'y tiens plus... il faut que je vous dise tout... Ce matin, me trouvant seule avec mademoiselle Adèle, je lui dépeins la triste position de mon mari, abandonné sans secours sur

son lit de misère. Elle me plaint ; des larmes roulent dans ses beaux yeux , puis s'échappant tout-à-coup, elle revient bientôt avec vingt francs, sans vouloir me dire d'où ils viennent... mais, vous le voyez comme moi maintenant, c'est pour me secourir qu'elle a vendu ses cheveux.

ROBERT.

Ma fille ! ma fille a fait cela !

MADAME SAINT-ANGE.

Oui, c'est un ange, votre Adèle, (*A Adèle.*) Je ne t'en veux plus de m'avoir caché ton secret.

ROBERT.

Bien, bien, mon Adèle... viens sur mon cœur... viens donc que je te presse dans mes bras... Oh ! retirez-la de moi... car ma joie est si forte, mon bonheur si grand, que je l'étoufferais. (*La contemplant.*) Ma fille ! de la science et un bon cœur... Oh ! c'est à présent qu'elle peut vous défier, mesdemoiselles les grandes dames.

CAROLINE, à ses camarades.

Il a raison ; c'est une belle action , mesdemoiselles.

ROBERT.

Je l' crois ben qu' c'en est une, car vous n'auriez pas fait ça , vous autres , quoi qu' vous ayez de plus belles robes qu'elle.

MADAME SAINT-ANGE, à Adèle.

Mon Adèle... tu as gagné deux fois le prix : oh ! je savais bien que tu me récompenserais un jour des soins que je prends de toi.

CLAIRE, à Robert.

Eh bien, mon ami ?

ROBERT.

Ah ! femme, femme, laisse-moi tout à mon bonheur. (*Après un moment de silence.*) Claire, mais embrasse donc ta fille !

CHOEUR.

Non plus d'alarmes,
Jour plein de charmes,

Brille joyeux
A tous les yeux.
Sur cette terre
Ce qui peut faire
Croire au bonheur,
C'est un bon cœur.

ADÈLE, *ou public.*

De votre aréopage
Nous attendons l'arrêt ;
Mes compagnes, je gage,
Ont un tourment secret.
De leurs frayeurs mortelles
Pour adoucir l'effroi,
Que les fleurs soient pour elles
Et les revers pour moi.
Mais fidèle,
Si notre zèle
Sait gagner les cœurs attendris ,
Qu'on nous donne
Même couronne
Et même prix.

FIN.

UNE
MATINÉE A VINCENNES,

OU

LE CONCILIEUR,

Comédie - Vaudeville en un acte,

PAR MM. S^r-YVES.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase
des Enfants, le 7 novembre 1834.

PARIS,

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

13, Rue Pavée Saint-André des Arcs.

1836.

Personnages.

DEMOUSTIER, auteur des Lettres à Emilie	M ^{rs} BERGER.
EDMOND, jeune avocat. . .	FŌINET.
GUSTAVE, son ami	RICHER.
TAMERLAN, herboriste de Vincennes	SCHEY.
DUTROMBLON, sergent aux gardes françaises	COLIGNY.
SANSONNET, garçon d'un restaurant	BRANCHE.
ELISE, sœur de Gustave * .	M ^{lle} JACOBS.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe en 1791.

* Si l'on veut remplacer le rôle d'Élise par celui de Dérigny, oncle de Gustave (60 ans), voir les variantes indiquées à la fin de la pièce.



115721 / 2; [2]

UNE

Matinée à Vincennes.

Le théâtre représente la partie du bois de Vincennes, voisine de Saint-Maur; dans le fond, un poteau avec cette inscription : *Route de Saint-Maur à Vincennes*; à gauche, une auberge ayant pour enseigne : *Au Chat qui Pêche*; sur le devant, un bosquet avec une table.

SCÈNE PREMIÈRE.**SANSONNET, seul.**

Il sort de l'auberge en bâillant et en achevant de passer sa veste.

Paresseux... paresseux... Il est bon là l'bourgeois, y me crie ça de son lit... (*Il bâille.*) Ah!!! cinq heures du matin... et je me suis couché hier à plus de minuit... (*Il se met à balayer le devant de la porte.*) A cause de c'te fête patriotique... là-bas... à Nogent, ousque j'ai été sans qu'on s'en doute... même que nous avons planté un arbre de la Liberté, mais soi-

gné qu'on peut dire... Il paraît qu'c'est la mode, d'puis la prise de c'te scélérate, de c'te gueuse de Bastille... par le sergent Dutromblon... des gardes françaises. Il peut se vanter d'avoir rendu un fameux service à la patrie, celui-là... et quand ce ne serait que le plaisir que ça m'a déjà procuré.... C'est que j'ai dansé.... mais dansé...

ARS : *Moi, j'aime la danse.*

Hier en cachette,
Là-bas, j'ai sauté,
Dansé, chanté,
Payé ma dette
A la liberté.

Si l' bourgeois l' savait,
Comme il crierait,
Me rosserait,
Et me dirait :
Dès qu' ça te plaît,
Nous allons r'commencer la danse.

Loin de m'en vanter,
Pour éviter
De l'irriter,
Faut m' contenter
De répéter :
Ça n' peut pas durer, patience.

Hier en cachette, etc.

Sans craindre un soufflet,
 Pauvre valet,
 Que n' puis-j' tout net
 Dire son fait,
 Donner l' paquet
 A l'hôt' qui pour un rien me tauce?

Il saurait bientôt
 Qu'il n'est qu'un sot,
 Oui, c'est le mot;
 J' prétends qu'il faut
 Être un nigaud
 Pour m' défendre d'aller à la danse.

Hier en cachette,
 Là-bas, j'ai sauté,
 Dansé, chanté,
 Payé ma dette
 A la liberté.

Mais quand donc que mon parrain Demoustier m'fra avoir un emploi à la Comédie française? musicien ou moucheur de chandelles... ça m'est égal... Il me semble pourtant... sans trop d'amour-propre, que c'est dans mes moyens... Faudra que je lui en reglisse deux mots à c'matin, quand il viendra, comme à l'ordinaire, prendre sa tasse de lait sous ce berceau... C'est qu'il n'est pas fier du tout, pour un gens de lettres, mon parrain Demoustier... il cause avec moi comme avec une personne naturelle...

aussi... (*Il balaye.*) Ah!... j'aperçois le brave sergent qu'a pris la Bastille... Avec qui donc qu'il est là?... Tiens... M. Tamerlan... l'herboriste de Vincennes...

SCÈNE II.

SANSONNET, TAMERLAN, DUTROMBLON.

(*Tamerlan porte un panier et une ligne qu'il donne à tenir à Dutromblon. Dutromblon entre en fredonnant : Dans les gardes françaises...*)

TAMERLAN.

Sergent Dutromblon... sans vous commander...

DUTROMBLON.

Morbleu! monsieur Tamerlan, ma patience est à bout...

TAMERLAN.

Mais, sergent, mon bon ami, on ne prend pas de poissons sans amorces.

DUTROMBLON.

Et voilà plus de vingt fois, depuis Vincennes, que vous me faites marquer le pas...

TAMERLAN.

Oui, pour chercher des vers rouges; mais c'était faute de mieux... et je viens d'apercevoir là-bas, dans un fossé, les plus jolis petits asticots...

DUTROMBLON, avec dégoût.

Pouah!

SANSONNET, s'avançant. *

Des amours d'asticots, quoi... Salut à la société... Liberté, fraternité...

TAMERLAN.

Ou la mort!... Comment vous portez-vous?

DUTROMBLON.

Ah! ah! c'est toi, clampin...

SANSONNET.

Clampin... clampin... Tenez, sergent, j'vous

* Tamerlan, Sansonnet, Dutromblon.

respecte , parce que vous avez pris la Bastille ; car si je ne vous respectais pas... mais j'vous respecte.

TAMERLAN , qui s'est éloigné , revient sur ses pas :

Sergent, mon bon ami, tâchez donc de m'attraper des mouches...

DUTROMBLON.

Comment ! des mouches...

TAMERLAN.

Le goujon fait le plus grand cas de la mouche.

DUTROMBLON.

Eh ! allez au diable...

TAMERLAN.

Comme vous voudrez... (*A Sansonnet.*) Ah ! Sansonnet...

SANSONNET.

Quoi donc ?...

TAMERLAN.

Ne bouge pas, Sansonnet... attends... (*Il lui*

prend une mouche sur le nez.) Je la tiens... non, elle s'est envolée... Sergent, mon bon ami, voilà comme on s'y prend... ça n'est pas bien difficile. (*Il s'éloigne.*)

SANSONNET.

Vous allez donc pêcher à Saint-Maur ?

DUTROMBLON.

C'est-à-dire .. moi.. je vais regarder, et encore c'est pour obliger l'herboriste ; car sans le déjeuner qu'il m'a promis au retour, je le planterais joliment là pour reverdir... Ainsi donc... écoute la consigne. Deux couverts dans la salle basse, du bon vin et des morceaux distingués... ce n'est pas moi qui paye.

SANSONNET.

Sergent, c'est convenu.

TAMERLAN, rentrant. *

Ah ! ça, partons-nous ?

DUTROMBLON.

Si vous avez tout ce qu'il vous faut... (*Bas*

* Tamerlan, Sansonnet, Dutromblon.

à *Sansonnet.*) Tu n'oublieras pas la consigne ?

SANSONNET.

Non, sergent.

TAMERLAN, passant auprès de Dutromblon.

Allons, en route. .

AIR : de la Muette.

Pêcheur, la matinée est belle,
 Il faut mettre à profit le temps ;
 Va vite où le plaisir t'appelle,
 C'en est un des plus innocens ;
 Plongé dans le plus grand silence,
 Pêcheur tends le bras,
 Arme-toi bien de patience,
 Surtout ne dors pas,
 Et le goujon ne t'échappera pas.

(*Il sort avec Dutromblon, et répète avec lui :*

Plongé dans le plus, etc., etc., etc.

SCÈNE III.

SANSONNET, puis DEMOUSTIER.

SANSONNET, à la cantonnade.

Monsieur Tamerlan... dites donc, ne les pre-

nez pas tous... les goujons... laissez-en pour les autres... Innocent pêcheur, va!... Ah! mon parrain Demoustier... il arrive bien à propos... justement que j'ai mon idée pour quitter l'bourgeois.

DEMOUSTIER, un livre à la main, sans voir Sansonnet.

- « Plus loin, suivait monsieur l'abbé (1),
- » Lisant dans Sapho, son bréviaire;
- » Le dos voûté, le teint plombé,
- » Lorgnant par-devant, par-derrière;
- » Complaisant, doux, mignard, poli,
- » Persistant, grasseyant, rempli
- » D'amour, d'ambre, de suffisance;
- » En un mot, ayant en tout point
- » Du jugement, de la science,
- » Et du goût comme on n'en a point.»

SANSONNET.

Le v'là plongé dans ses livres... c'est égal...
Bonjour, mon parrain... merci, ça va bien...
et vous?...

DEMOUSTIER, le prenant par le bras.

- « Dans une diligence anglaise,
- » Roulait milord Aliboron,
- » Le dos, le ventre, l'esprit rond,

(1) *Lettres à Emilie.*

- » Quittant son gros habit marron
- » Pour s'affubler à la française;
- » Se plaignant du poumon, des nerfs,
- » Avec la carrure d'Hercule;
- » Pesant trois cents, mais, par ses airs,
- » Encor moins lourd que ridicule. »

» Enfin c'était une foule d'originaux de toute
 » espèce... » Pas mal, vraiment... ces portraits
 sont bien tracés...

SANSONNET.

Je ne dis pas non, mon parrain... mais, si
 vous voulez m'écouter, j'ai des reproches à vous
 faire au sujet de mon bourgeois...

DEMOUSTIER, feuilletant son livre.

Et cette conversation entre Vulcain et Junon,
 sa mère...

SANSONNET.

Mais, mon parrain, regardez-moi donc...

DEMOUSTIER, lisant.

- « Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère,
- » J'en porte le peine..... »

SANSONNET.

De quoi?...

DEMOUSTIER.

- « Si vous fûtes donc d'une laideur amère,
- » Est-ce plutôt ma faute, à moi,
- » Que la faute de votre père? »

SANSONNET.

Ah! bon, bon... c'est dans son livre... aussi je disais... Je ne suis pas laid... mais... quand je serais laid, est-ce que ça peut être sa faute?... J'espère que maintenant il va m'écouter... Figurez-vous, mon parrain...

DEMOUSTIER, sans l'écouter.

Oui, plus je relis ces pages de mes *Lettres à Émilie*, plus je doute du succès de mon *Conciliateur*... et pourtant... c'est demain que le public doit prononcer son arrêt...

SANSONNET.

Ah! ça, qu'est-ce qu'il a donc ce matin, mon parrain; on ne peut pas en arracher une parole raisonnable.

DEMOUSTIER.

Avant d'entreprendre de peindre le cœur humain; j'aurais dû consulter davantage mes

forces... Que va dire le monde, la critique?...

SANSONNET, d'un air piteux.

Mon parrain veut-il que je lui serve son lait?

DEMOUSTIER.

Ah! c'est toi, mon garçon... bonjour...

SANSONNET, à part.

Tiens... il commence à s'apercevoir que je suis là... c'est-y drôle, un gens de lettres... Mon parrain, v'là ce que j'avais à vous dire...

DEMOUSTIER, retombé dans ses réflexions.

La critique... après tout que m'importe! ne dois-je pas, au contraire, l'appeler de tous mes vœux... Oui, je saurai toujours bien distinguer les jugemens dictés par la raison, des vaines attaques de l'impuissance et de l'envie.

SANSONNET, prenant son parti, rentre dans l'auberge.

Allons, bon...

DEMOUSTIER.

Ah! s'il ne fallait, pour répondre à mes adversaires, que reprendre la place qui m'a été

assignée par mes premiers écrits, je sens que j'en aurais le pouvoir; car le feu sacré n'est pas éteint en moi... non... je suis toujours poète, mon cœur me le dit... et là, là... (*montrant son front*) il y a encore de l'avenir.

AIR : *Aux braves hussards du sixième.*

Oui, j'en conviens, en ce jour l'éloquence,
 D'un peuple entier a tari les chagrins;
 Ces orateurs, l'orgueil de notre France,
 Ont de la gloire aplani les chemins,
 Et pour toujours ont fixé nos destins!
 Mais n'est-ce pas au Dieu de Poésie
 A célébrer un si bel avenir?
 Courage, enfant d'une noble patrie,
 Car il te reste une palme à cueillir,
 Il reste encore une palme à cueillir.

SANSONNET, servant le lait sous le berceau.

Mon parrain, quand vous voudrez...

DEMOUSTIER, s'asseyant sous le berceau.*

Merci, mon garçon... Mais que veux-tu de moi?...

SANSONNET.

Mon parrain, j'vas vous l'apprendre. Voilà...

* Demoustier, Sansonnet.

Mais si vous vous mettez encore à lire... c'est inutile que je me donne cette peine-là... vous ne m'entendrez pas...

DEMOUSTIER.

Voyons... je t'écoute...

SANSONNET.

Eh bien ! mon parrain, c'est que je n'veux pas rester plus long-temps dans une barraque comme ça...

DEMOUSTIER.

Ah ça ! monsieur Sansonnet... est-ce que, par hasard, votre maître aurait à se plaindre de vous ?

SANSONNET.

Non, non, pas lui... Par exemple, c'est moi qui est mécontent... j'ai pas assez de liberté... je veux de la liberté...

DEMOUSTIER.

Ah ! ah ! tu te déplais ici...

SANSONNET.

Oui, mon parrain... et je désirerais que vous me placissiez à la Comédie française.

DEMOUSTIER.

Eh bien ! justement j'aurai occasion, demain, de voir ces messieurs...

SANSONNET.

Fameux !... Dites-leur bien, mon parrain, qu'ils feront de moi tout ce qu'ils voudront... un Grec, un Romain... vous savez, comme y en a dans les tragédies de M. Chose... celui-là qu'a fait Mahumet et puis Zaire... M. de Voltaire, je crois...

AIR : de l'Andalouse. (Hipp. Montpou.)

Je veux jouer la tragédie !
 C't état-là, c'est un' volupté !
 C'est mon destin, c'est mon envie !
 J' veux, tous les soirs, passer ma vie
 A mourir pour la liberté.

Si j' pouvais entrer sur la scène
 Comm' c' noiraud qu' j'ai vu l'autre jour,
 Qui dit à sa femme : inhumaine !
 Tu m' fais des traits, et pour ta peine,
 J' vas t'immoler, mon cher amour !
 J' vas t'étouffer, mon cher amour !

Je veux jouer, etc., etc.

Et cet autr' qui n'est pas si bête
 Et qui sert, comme un vrai bandit,
 A son épous' qu'est inquiète
 L' cœur d' son amant sur une assiette,
 En lui disant : bon appétit !....
 Il a l' front d' dir' : bon appétit !

Je veux jouer la tragédie !
 C't état-là, c'est un' volupté !
 C'est mon destin, c'est mon envie !
 J' veux, tous les soirs, passer ma vie
 A mourir pour la liberté.

DEMOUSTIER, ouvrant son manuscrit.

Nous verrons... nous verrons...

SANSONNET, à part.

Ça va bien... ça va bien... et puisque j'quitte
 l'bourgeois, j'peux en prendre à mon aise...
 Pour commencer, j'vas m'enfoncer là-bas, dans
 un fourré, ousque je pourrai tranquillement
 étudier un rôle targique... Ah ! mon Dieu !
 qu'est-ce que je vois là-bas... une calèche qui
 s'arrête quasi devant not' porte... Oh ! oh ! une
 belle dame en descend... elle vient p't-être
 manger une matelote...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ELISE, TOM.

ÉLISE, à Tom vivement.

Allez, courez... dans cette direction... je vous attends ici... songez que, pour moi, chaque minute est un siècle... allez.

TOM, sortant par la droite.

Oui, Madame.

SANSONNET, à part. *

Je vois ce que c'est...

ÉLISE.

Pourvu qu'il soit encore temps... Ah! mon Dieu!... mon Dieu! si mes recherches allaient être infructueuses!...

SANSONNET.

Il paraît que Madame a perdu quelque chose?...

* Demoustier (sous le berceau), Elise, Sansonnet.

ÉLISE.

Mon ami... c'est bien ici la porte de Saint-Maur?

SANSONNET.

Oui, Madame... vous la voyez là-bas... derrière vous...

ÉLISE.

Dites-moi... si vous êtes de cette maison, vous avez peut-être aperçu ce matin... tout-à-l'heure, deux jeunes gens... avec des armes?...

DEMOUSTIER, qui a prêté l'oreille.

Un duel !...

SANSONNET.

Non, Madame...

ÉLISE.

Je respire !

SANSONNET.

C'est-à-dire... en fait de jeunes gens, je n'ai aperçu à ce matin que M. Tamerlan, le grainetier-herboriste de Vincennes... qu'a bien soixante ans... je ne sais pas si vous connaissez... et puis le sergent Dutromblon... un ancien qu'a pris

la Bastille... dans les gardes françaises... Vous ne savez peut-être pas que l'sergent Dutromblon a pris la Bastille?

ÉLISE,

Je me sens fatiguée... Mon ami, veuillez me permettre de me reposer un instant sous ce berceau...

SANSONNET.

Madame est libre... tout le monde est libre à présent.

UNE VOIX DANS L'AUBERGE.

Sansonnet!... Sansonnet!...

SANSONNET, vexé.

C'est bon... on y va... N'y a que moi qui n'est pas libre.

DEMOUSTIER, offrant une chaise à Élise.

Si Madame voulait me permettre de lui offrir...

ÉLISE.

Pour quelques instans seulement... Monsieur...

SANSONNET, à part.

Mon parrain Demoustier est-il honnête. (*Il passe à droite.*)

DEMOUSTIER, à Élise assise.

Daignez m'excuser, Madame, s'il y a de ma part de l'indiscrétion... mais... tout-à-l'heure, je crois, vous parliez... d'un duel...

SANSONNET, à part.

Un duel!...

ÉLISE.

Comment, Monsieur, vous avez entendu?...

SANSONNET, à part.

Bête que je suis... deux hommes avec des armes!... Je vas plumer les canards. (*Il rentre dans l'auberge.*)

DEMOUSTIER.

Oserai-je vous demander, Madame, quel intérêt vous prenez à cette rencontre?... Pardonnez, je vous en supplie... le désir seul de vous être utile... si cela est en mon pouvoir.

ÉLISE.

Ah ! Monsieur...

AIR : d'Yvea.

Oui, vous avez droit à ma confiance,
 Vous ignorez qui je suis, et déjà
 Vous prenez part à ma souffrance,
 C'est un service que cela ;
 Je l'éprouve dans ma détresse !
 On ne saurait trop payer de tels soins !
 A nos douleurs, lorsque l'on s'intéresse,
 Il semble alors que nous souffrons bien moins.

DEMOUSTIER.

Parlez, Madame... ah ! parlez...

ÉLISE.

Eh bien ! Monsieur, ce malheureux duel qui
 doit avoir lieu... ce matin... ici même, si je
 suis bien informée... il a été suscité par mon
 frère... à l'un de ses plus chers amis...

DEMOUSTIER.

Votre frère, Madame?...

ÉLISE.

Je suis l'aînée, Monsieur. Depuis long-temps

mon mari tenait lieu de père à Gustave, mais, hélas!... maintenant...

DEMOUSTIER.

Si jeune et déjà veuve...

ÉLISE.

Oui, Monsieur... c'est moi, moi seule aujourd'hui qui dois répondre de la conduite de mon frère. Et, songez donc! s'il allait succomber...

DEMOUSTIER.

Mais, ce duel... il a sans doute des motifs bien graves?

ÉLISE.

Hélas! non, Monsieur... le prétexte le plus frivole. Il y a quelques mois (j'étais alors en voyage), Gustave retrouva dans le monde un ancien camarade, maintenant avocat distingué; la vieille et solide amitié d'enfance ne tarda pas à se réveiller en eux, et bientôt ils devinrent inséparables.

DEMOUSTIER.

Jusque-là je ne vois rien de bien alarmant.

ÉLISE.

Mais hier, Monsieur... hier soir, dans un salon, on vint à parler d'une dame nouvellement arrivée de province... chacun se plaisait à vanter son mérite, ses agrémens... quand un jeune homme... c'était M. Edmond, l'ami de Gustave, qui n'avait encore rien dit... fit un geste de dédain, haussa les épaules, et le mot de coquette sortit, dit-on, de sa bouche...

DEMOUSTIER.

Comment donc, cela devient sérieux...

ÉLISE.

Oh ! ce n'est pas tout, Monsieur... Le mouvement général de surprise occasionné par les paroles imprudentes de ce jeune homme, ne l'empêcha pas, en dépit des observations de mon frère, de s'obstiner à soutenir que non-seulement cette dame ne possédait aucun charme dans l'esprit... mais que sa figure...

DEMOUSTIER.

Ah ! permettez, Madame... cela devenait purement affaire de goût...

ÉLISE.

Sans aucun doute, Monsieur, car cette personne, c'est moi-même... mais je suis fondée à croire qu'il y avait erreur de personne et de nom...

DEMOUSTIER.

Eh bien!... un seul mot suffisait... Il est impossible que, pour un malentendu.... deux amis...

ÉLISE.

Hélas!... cela est possible, Monsieur, car la maîtresse de la maison, dans laquelle cette scène s'est passée, est venue ce matin m'avertir qu'à la suite d'une explication entendue par les domestiques, M. Edmond, par entêtement, peut-être par amour-propre, avait refusé de se rétracter, et qu'un rendez-vous avait été pris par ces messieurs...

Air : de Téniers.

Mais, c'est affreux! et contre un tel usage
 On devrait bien demander une loi
 A l'assemblée et si noble et si sage
 Qui règne en France à côté de son Roi ;
 Oui, ces abus, cette coutume infâme,
 Que nous légua la féodalité....

DEMOUSTIER, l'interrompant.

Ils mourront tous; sur leurs débris, Madame,
Bientôt viendra s'asseoir la liberté!
Nous y verrons s'asseoir la liberté!

Rassurez-vous... peut-être mieux conseillés par la nuit, ces jeunes gens ont-ils déjà renoncé à cette fatale rencontre.

ÉLISE.

Oh! je ne l'espère pas, Monsieur. Lorsque j'ai appris ce qui était arrivé, j'ai couru chez Gustave... il n'était plus temps... son domestique m'a avoué que, pour m'éviter, il était sorti de chez lui avant le jour... et, à force d'instances, j'ai fini par obtenir le lieu et l'heure du rendez-vous... Le bois de Vincennes, devant la porte de Saint-Maur, et neuf heures du matin...

DEMOUSTIER, tirant sa montre.

Il s'en faut encore de plus d'un quart-d'heure... Reprenez courage, Madame... ce duel ne peut avoir lieu.

ÉLISE.

Comment?...

DEMOUSTIER.

Non, Madame, il n'aura pas lieu!... deux jeunes gens unis par les liens de l'amitié, les souvenirs du premier âge... les plus doux, les plus sacrés de tous... oh! cela est impossible.

AIR : d'une Fille d'Ève.

Lorsque sortant d'une pénible ivresse,
 Il leur faudra s'aborder sans courroux,
 Au souvenir d'une ancienne tendresse,
 Lequel voudra porter les premiers coups?
 Eux, s'égorger, quelle erreur est la vôtre!
 Sur le terrain, s'ils se voient une fois,
 C'est pour tomber dans les bras l'un de l'autre,
 Car l'amitié reprendra tous ses droits:
 Ils tomberont dans les bras l'un de l'autre,
 Car l'amitié reprend toujours ses droits.

ÉLISE.

Ah! Monsieur, que ces paroles me font de bien... Avec quel charme, quelle éloquence vous vous exprimez... Plus je vous écoute, et plus l'espérance rentre en mon cœur... Mais on vient... ah! c'est Tom!... Eh bien?

TOM, rentrant par la droite.

Je n'ai rien vu, Madame, mais je crois être

sur leurs traces. Tout-à-l'heure, deux étrangers ont été aperçus se dirigeant avec des armes du côté du rendez-vous de chasse, l'endroit le plus ordinairement fréquenté par les duellistes.

ÉLISE, émue.

Vous l'entendez, Monsieur .. ah! c'en est fait, nous arriverons trop tard... Tom, faites avancer ma voiture.

DEMOUSTIER.

Si Madame désire que je l'accompagne...

ÉLISE.

Non, Monsieur, non... seule je veux me jeter au-devant de leurs épées... pourront-ils rester insensibles... aux larmes... au désespoir d'une sœur...

DEMOUSTIER.

Que Dieu vous entende!

AIR : de la Prima Dona.

Allons, dépêchons-nous,
Il est tard, le temps presse,
Il faut avec vitesse
Courir au rendez-vous.

ENSEMBLE.

Allons, etc., etc.

ÉLISE.

Puisse le ciel,
 Exauçant ma prière,
 Du coup mortel
 Sauver les jours d'un frère!

DEMOUSTIER.

Plus de souci,
 Le ciel, dans sa justice,
 Ne veut pas qu'il périsse
 De la main d'un ami.

ENSEMBLE.

Allons, dépêchons-nous, etc.
 Dépêchez-vous, etc.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SANSONNET, *sorti de l'auberge pendant
 l'air précédent*; DEMOUSTIER.

SANSONNET, à part.

Tiens, tiens, la v'là qui file... Eh bien! c'é-
 tait bien la peine de tordre le col à mes ca-
 nards...

DEMOUSTIER, à lui-même.

Pauvre jeune dame ! elle m'intéresse... Ah ! que ne puis-je l'aider dans ses projets de conciliation !

SANSONNET.

Il n'y a donc plus de duel ?

DEMOUSTIER.

Je l'espère du moins... quelle puissance n'a pas la voix d'une femme, ce sexe chez qui tout sentiment est inné, et qui sait si bien parler le langage de l'âme...

SANSONNET.

Le fait est que la femme parle bien.

DEMOUSTIER, avec réflexion.

Et puis, il faut en convenir, ce duel serait un cruel démenti donné aux espérances que j'ai fondées sur mon Conciliateur.... Tuez - vous donc, sacrifiez votre temps, détruisez votre santé pour obtenir quelques parcelles de gloire !... Pauvre auteur dramatique... peintre des mœurs de ton siècle, tu crois avoir re-

produit ton modèle, et les hommes sont là pour te prouver que tu les as peints sous des couleurs trop favorables, et qu'en leur supposant quelques vertus, tu es sorti de la nature...

SANSONNET.

Bravo! bravo!... Mon parrain, quoique vous n'avez pas pris la Bastille... vous avez mon estime.

DEMOUSTIER.

Mais pourquoi désespérer ainsi de l'humanité... Laissons-là ces idées... occupons-nous plutôt de relire, de corriger ma pièce... et voyons s'il me reste encore quelques chances de succès.

AIR : du Carnaval de Béranger.

Souvent la nuit, par de rians mensonges,
Je suis bercé dans mon métier d'auteur ;
Mais quelquefois, hélas! le dieu des songes
Par ses tableaux me remplit de terreur.
Quel rêve affreux, quand mon sommeil s'achève
Juste au milieu d'un concert de sifflets!
Oui, mais aussi quel beau, quel heureux rêve,
Lorsqu'il finit au milieu d'un succès.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SANSONNET, puis TAMERLAN et DUTROMBLON.

SANSONNET.

Quel homme que mon parrain!... a-t-il de l'instruction... en a-t-il... et de la mémoire donc... C'est pas comme moi, qui n'peux pas seulement me rappeler une pauvre petite tirade de rien du tout... Voyons, si j'essayais encore... (*Il remonte la scène, et se cogne dans Tamerlan.*) Oh! là, là... oh!... maladroit!

TAMERLAN, criant aussi. *

Oh! que diable! on fait attention où l'on marche... butor... il m'a écrasé le pied...

DUTROMBLON.

Vous êtes bien douillet, papa Tamerlan.

* Sansonnet, Dutromblon, Tamerlan.

TAMERLAN.

Sergent, mon bon ami, j'ai un oignon... (*à Sansonnet*) et cet imbécile...

SANSONNET.

Imbécile!... Oh! c'te tête... (*le regardant*) il a l'air d'un homard.

TAMERLAN.

Oh! ce n'est rien... un coup de soleil que j'ai attrapé à la pêche.

DUTROMBLON.

Parbleu! c'est ce qui en fait le charme.

SANSONNET.

Ah ben! si vous n'avez attrapé que ça?...

DUTROMBLON, montrant un goujon au bout de la ligne.

Si fait... un simple et innocent goujon... encore c'est pas sa faute... oh! oh! oh!...

TAMERLAN.

Sergent, mon bon ami, vous avez tort de rire.

SANSONNET.

C'est vrai, sergent... car enfin s'il n'a pris qu'un goujon, vous n'avez pris qu'une Bastille, vous... faut être juste.

DUTROMBLON.

L'entendez-vous, le blanc-bec... (*Bas.*) Et la consigne?...

SANSONNET, de même.

Ça y est, sergent.

TAMERLAN.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

D'où vient que l'goujon
N'mord plus à l'ham'çon?
C'est vraiment inconcevable !
Ce p'tit animal
Me donne plus d'mal
Qu'on ne l'en jug'rait capable.
Souvent je crois
Que pour cett' fois
J'le happe ;
J'tends l'bras soudain,
D'peur que l'malin
N'm'échappe.

DUTROMBLON.

Vous n'attrapez pas?...
 Mon ancien, en c'cas
 C'est qu'c'est lui qui vous attrape.

SANSONNET,

(Qui, pendant ce couplet, est entré dans l'auberg.)

Messieurs, quand vous voudrez... on n'attend
 que vous pour servir...

TAMERLAN.

En vérité... Sergent, c'est donc vous qui..

DUTROMBLON.

Est-ce que je ne pense pas à tout.

SANSONNET, en sortant.

Servez chaud... les goujons, au numéro 4.

ENSEMBLE.

Aria : de *Victorine*.

Sans plus tarder, allons nous mettre à table
 Pour oublier ce contre-temps maudit ;
 De cette pêche, à jamais déplorable,
 Nous rapportons du moins de l'appétit.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, EDMOND.

(Après la sortie de Dutromblon, ils entrent par la gauche.)

GUSTAVE, portant deux épées sous son habit.

Venez, vous dis-je... ici, nous serons mieux.

EDMOND.

Mais, encore une fois, pourquoi tous ces détours?...

GUSTAVE.

Je suis certain d'avoir reconnu la voiture de ma sœur... Elise est sur nos traces.

EDMOND.

Ta sœur!... peut-être le hasard...

GUSTAVE.

Non... non... d'officieux amis l'ont sans doute prévenue... mais que nous importe, elle arri-

vera trop tard... Voici des armes... défendez-vous, Monsieur...

EDMOND, d'un air indifférent.

Puisque tu y tiens absolument, allons... Mais... des témoins?

GUSTAVE.

Nous nous en passerons... Voyons... je vous attends.

EDMOND, froidement,

Je ne me bats jamais sans témoins.

GUSTAVE.

Edmond, vous lassez ma patience... décidez-vous, ou vous me feriez croire que tout ceci n'est qu'un subterfuge pour échapper à ma juste vengeance.

EDMOND, lui prenant la main.

Gustave, tu me connais...

Air : Tendres échos errans dans ces vallons.

Pendant quinze ans nous fûmes bons amis;
Je ne crains pas, quand nous cessons de l'être,
Que, m'accablant d'un injuste mépris,
Tu puisses avoir droit de me méconnaître.

Ah ! ces propos , dictés par la fureur ,
Tu les démens , oui... du fond de ton cœur :
Ces vains propos , dictés par la fureur ,
Tu les démens dans le fond de ton cœur.

GUSTAVE , attendri.

Mais aussi , pourquoi refuses-tu de me donner satisfaction. Qu'est-ce que je te demande ? une chose toute simple. Il s'agit d'avouer devant toute la société , au milieu de laquelle tu as insulté ma sœur... que tu ne la connais même pas...

EDMOND.

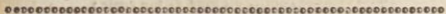
Jamais... jamais...

GUSTAVE.

Mais pourtant j'en suis sûr... tu ne l'as jamais vue...

EDMOND.

Après le démenti que tu m'as donné publiquement , on me prendrait pour un misérable.



SCÈNE VIII.

SANSONNET, GUSTAVE, EDMOND.

SANSONNET.

Oh! oh!... (*Il se cache sous le berceau.*)

GUSTAVE.

Ainsi, Monsieur... vous refusez...

EDMOND.

Gustave, mon ami... je t'en supplie, contente-toi des explications que je te donne ici... Sur l'honneur! je n'ai pas voulu insulter ta sœur.

SANSONNET, à part.

Il y en a un qui canne.

GUSTAVE, avec aigreur.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Fort bien, Monsieur, et j'admire vos ruses;
 Pour le combat, il vous faut un témoin,
 Et quand je dois recevoir vos excuses,
 Vous paraissez n'en plus avoir besoin;

Mais à vos lois, moi je veux m'en remettre,
 Et compte ici sur votre adhésion !
 Lorsqu'on craint tant l'opinion,
 On commence par s'y soumettre.

EDMOND, piqué.

Je n'insiste plus... Si l'un de nous deux doit
 des excuses à l'autre, n'est-ce pas plutôt celui
 qui a osé dire : Vous en avez menti...

SANSONNET, à part.

Oh! j'm'avais trompé, il ne canne pas, le
 grand.

GUSTAVE.

Ce que j'ai dit, je suis prêt à le répéter...
 (*Avec mépris.*) Mais à quoi bon... mes paroles
 glisseraient encore sur le cœur d'un lâche!

EDMOND, furieux.

Un lâche!... ah! de sa bouche...

GUSTAVE.

Eh bien! maintenant, refuserez-vous de vous
 battre?

EDMOND.

Vous serez satisfait.. Gustave, c'est toi qui
 l'as voulu.

CLAIRE.

Madame, je suis bien votre servante...

ROBERT.

Approche donc... n'aie pas peur. N'est-ce pas, madame, que c'est d' votre consentement que nous sommes venus... Ah ! dites-lui vous-même, car elle ne veut pas me croire.

MADAME SAINT-ANGE.

Robert dit vrai... j'eusse été fâchée de ne pas vous voir assister à la distribution des prix...

ROBERT.

Avais-je tort?..

CLAIRE.

Je vous remercie de tout mon cœur, car il me tarde...

ROBERT.

De voir ta fille endimanchée... pas vrai?... et de savoir si sa robe lui va bien...

CLAIRE.

Ah! Robert...

ROBERT.

Mais ne dis donc pas non , cela se conçoit, n'est-ce pas, madame ?..

MADAME SAINT-ANGE,

En effet, une bonne mère aime bien à voir briller ses enfants...

ROBERT.

En parlant d' briller... votre salle de... chose... je ne sais pas comment vous appelez ça... en v'là une qu'est éclatante... comme un soleil... quoi ! qu'est-ce que je dis ? comme vingt soleils ! et puis que de belles toilettes... Comme elles sont soigneusement requinquées, les dames qui sont sur les banquettes... c'est un fameux coup d'œil, allez !...

CLAIRE.

Notre homme a raison... et des diamants...

ROBERT.

Elles sont mieux habillées que toi, c'est vrai... mais elles ne sont pas plus gentilles.

.....

SCÈNE IX.

SANSONNET, EDMOND, DUTROMBLON,
GUSTAVE, *et ensuite* TAMERLAN.

SANSONNET, montrant les jeunes gens.

Oui, sergent... tenez, les v'là...

DUTROMBLON.

Il paraît que ces Messieurs ont besoin de témoins...

EDMOND.

Oui, mon brave, et si vous n'éprouvez pas de répugnance à nous en servir...

DUTROMBLON.

Au contraire, comment donc...

SANSONNET, à Edmond.

C'est l'fameux sergent qu'a pris la Bastille...

DUTROMBLON.

A votre service, moi et mon camarade...

eh bien! où est-il?... Monsieur Tamerlan!...

SANSONNET.

Il s'est remis à table quand j'ai parlé de duel... Au fait, il est libre... c'est égal, j'vas le chercher. (*Il rentre.*)

DUTROMBLON, à Edmond.

Ah ça, je n'ai pas besoin de vous demander le motif...

EDMOND.

Ah! mon dieu, rien de plus naturel... un démenti...

GUSTAVE.

Une insulte...

DUTROMBLON.

Très-bien... à merveille... Ah! ah! nous avons choisi l'arme blanche, tant mieux... (*A Gustave.*) le pistolet, c'est si bourgeois, et puis, il n'y a pas de plaisir, c'est trop vite fait...

EDMOND.

Mais, Monsieur, je ne vois pas votre ami...

ROBERT.

Allons, embrasse-la... mais surtout ne touche pas... tu vois bien qu' t'aplatis ses gigots.

ADÈLE.

Mais, papa, n'aie donc pas peur.

CLAIRE.

Mon Adèle chérie ! (*Elle va pour l'embrasser de nouveau.*)

ROBERT

Assez, assez comme ça... tu vas déranger sa coiffure à c'te heure....

ADÈLE.

C'est vrai, prends bien garde, maman, c'est une chose tellement fragile. (*A part.*) Si elle savait....

MADAME SAINT-ANGE.

Mesdemoiselles, passons dans la salle du concours... Vos parents sont tous invités, ils nous attendent... venez avec nous, Robert.

ROBERT.

Oui, madame, nous vous suivons.

MADAME SAINT-ANGE.

Partons, mesdemoiselles.

ROBERT, serrant la main de sa fille.

Courage ! mon enfant, courage !

ADÈLE.

Merci, j'en aurai.

CHOEUR.

Ain : *O troupe fantastique.*

Pour la cérémonie
Partons avec transport,
Que n'est-elle finie
Pour savoir notre sort !

ROBERT.

Le prix qui m' trotte dans la tête
Si l'on pouvait te l' délivrer,
Tant pis, ma foi, pour ta-toilette
J' t'embras'rais à la déchirer.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour la cérémonie, etc.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

ROBERT ET CLAIRE.

ROBERT.

On s'éloigne, restons ici, Claire.

CLAIRE.

Comment, mon ami, tu voudrais?... ..

ROBERT.

Restons, tout le monde est placé à présent... si nous entrions, nous aurions l'air de deux événements.. et puis, ainsi fagotés... on d'mandrait de quel pays nous arrivons.... Alors de longs chuchottements, des rires amers s'élèveraient de toutes parts... tous les yeux se tourneraient vers nous ; Claire, tu ne vois donc pas que dans chacun de ces regards, de ces sourires, il y aurait toute une insulte ! Oh ! restons, femme, restons....

CLAIRE.

Tu as donc de l'amour-propre, Robert ?

ROBERT.

Il est bon d'en avoir ; mais ça n'est pas encore ça... je ne suis pas à mon aise....

CLAIRE.

Ah ! mon dieu , serais-tu malade ?... Du secours....

ROBERT.

Tais-toi, tais-toi, ce n'est rien.

CLAIRE.

Pourtant cela m'inquiète, mon ami.

ROBERT.

Rassure-toi, te dis-je.... Cela va beaucoup mieux.

CLAIRE.

Peut-être la chaleur... Si tu veux, nous allons sortir un moment.

ROBERT.

Non, non, ma bonne petite femme ; je ne veux pas m'éloigner de cette salle. Tout à l'heure, la joie, l'émotion, la crainte avaient jeté le trouble

dans mon âme ! As-tu vu combien elle est jolie, notre Adèle ?

CLAIRE.

Oui, tout autant que ses compagnes.

ROBERT.

Autant ?... bien plus, tu veux dire, mais faut être modeste.

CLAIRE.

Oh ! je voyais aussi combien tu étais heureux.

ROBERT.

N'est-ce pas que j'étais heureux.... Eh bien ! mon cœur ne peut pas comprendre tout ce qui se passe en moi, je suis joyeux et je souffre.

CLAIRE.

Et pourquoi ?

ROBERT.

Pourquoi... pourquoi ? V'là ce que je ne sais pas, pourquoi ? J'ai la tête qui me tourne... tiens, femme, au résumé j' crois qu' j'ai un bien vilain défaut.

CLAIRE.

Toi ? je ne t'en connais pas.

ROBERT.

Si... je suis envieux.

CLAIRE.

Robert, un envieux !...

ROBERT.

Ah ! c'est pis qu'un défaut, c'est un vice, je le sais.... mais que veux-tu ? c'est plus fort que moi.

CLAIRE.

Désirerais-tu les beaux habits de ces messieurs pour toi, et les diamants de ces dames pour m'en parer ? est-ce donc là que gît le bonheur ?...

ROBERT.

Moi, envier de telles futilités !... non, non, Claire, j'ai un autre désir que celui-là... le bonheur le plus grand pour moi serait de voir remporter le prix par notre fille.... Oh ! conçois-tu tout ce qu'il y aurait de plaisir pour nous, quand nous lirions dans le journal, parce que je l'achet-

DEMOUSTIER.

L'honneur!... voilà bien de vos raisons, messieurs les duellistes, quand vous vous croyez obligés de vous tuer pour rétablir une réputation qui n'en reçoit souvent qu'une nouvelle atteinte... Offensé, si tu as le malheur d'arracher la victoire à ton adversaire, crois-tu que ton honneur, pour lequel tu auras ôté la vie à l'un de tes semblables, puisse t'appartenir sans remords? Et toi, qui fus l'offenseur, et qui crois que cet honneur souffrirait d'un aveu sincère, d'une franche rétractation, si c'est toi qui triomphes, quels doubles reproches n'auras-tu pas à t'adresser?... Désormais plus de tranquillité, plus de repos... et ces lois de l'honneur que tu invoques... elles te crieront sans cesse que tu es un assassin... car d'un seul mot tu pouvais t'éviter un crime, et tu ne l'as pas fait.

EDMOND.

Monsieur, ce langage...

GUSTAVE.

Nous ne devons pas en entendre davantage.

DEMOUSTIER.

Eh quoi! vous persistez...

TAMERLAN.

Ils ont l'âme plus dure qu'un moëlon.

DUTROMBLON.

Monsieur, j'en suis désolé... mais l'affaire ne peut plus s'arranger... il est trop tard.

DEMOUSTIER.

Trop tard... trop tard...

EDMOND.

Allons, Monsieur, retirez-vous...

DUTROMBLON. *

En garde... en garde...

SANSONNET.

Eh bien!... ils vont recommencer...

DEMOUSTIER.

Encore un mot, je vous en conjure...

* Sansonnet, Tamerlan, Edmond, Gustave, Demoustier, Dutromblon.

CLAIRE.

Tu en manques bien , toi.

ROBERT.

Ah ! c'est vrai... (*On rit au dehors.*) L'on rit ; oh ! que cette joie déchire le cœur quand on est dans l'attente.... et ne pas savoir ce qui se passe... Ah ! ce doute est un affreux tourment !...

CLAIRE.

Le concours semble être terminé.... tout le monde se lève.. les pensionnaires se dirigent de ce côté.

ROBERT.

Adèle est avec elles, n'est-ce pas ?

CLAIRE.

Je ne l'aperçois pas.

ROBERT.

Ah ! mon Dieu , mon Dieu, femme, tu as raison, les bravos étaient pour une autre. Sans doute

qu'à présent elle cache sa honte dans quelque coin.

CLAIRE.

Voici ces demoiselles. Vite, Robert, retirons-nous.

ROBERT.

J' veux pas, moi, j' veux pas... faut que j' sache qu'est-ce qu'a le prix.



SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSINE, CAROLINE, ET LES
PENSIONNAIRES.

ALPHONSINE.

Aria du Concert à la Cour.

C'est parfait,
Quel effet
De tragédie ;
Et comment
Trouvez-vous le dénouement ?

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ALPHONSINE.

Fut-il jamais plus drôle comédie ?

Ah! d'Absalon la bonne parodie.

TOUTES, riant.

Quel doux plaisir
Vient nous saisir,
Dieu, quel plaisir !
Combien, vraiment,
Il est charmant,
Le dénouement !

ESTELLE.

Quel tableau !

ALPHONSINE.

Quelle surprise générale ! une pareille aventure était nécessaire pour égayer les nombreux assistants... nous devons lui en avoir quelque obligation.

ROBERT.

Qu'est-ce qu'elles ont donc ?..

CLAIRE.

Qui vous rend comme ça si joyeuses, mesdemoiselles ?

CAROLINE.

Nous ne pouvons vous l'apprendre.

ALPHONSINE, à Caroline.

Et pourquoi ? ses parents ne le sauront-ils pas tôt ou tard ? (*A Claire et à Robert.*) Puisque Caroline tient à garder le silence, je vais tout vous dire... Sachez donc qu'au moment où l'on plaçait la couronne sur la tête d'Adèle...

ROBERT.

C'est elle qui a le prix ? ah !...

ALPHONSINE.

Il est resté dans la main du professeur.

ROBERT.

Quoi ?..

ALPHONSINE.

Outre la couronne... la perruque de votre fille... oh ! j'en rirai long-temps.

DEMOUSTIER.

Eh bien! Messieurs, vous êtes satisfaits... par malheur l'endroit est peu favorable pour lier connaissance...

EDMOND.

Dans un autre moment, Monsieur me fournira, je l'espère, l'occasion de le recevoir chez moi...

GUSTAVE.

Je réclame aussi cet honneur.

DEMOUSTIER.

Mais, permettez donc, Messieurs... vous parlez de l'avenir en gens qui seraient bien sûrs d'en avoir un encore...

EDMOND.

Hélas!...

DUTROMBLON, les bras croisés.

L'heure s'avance...

DEMOUSTIER.

Monsieur a raison... Eh bien! mes jeunes

amis, vous saurez donc que j'ai fait une pièce qui doit, demain, faire sa première apparition au Théâtre-Français...

EDMOND.

Et elle n'aura pas de plus ferme soutien que moi...

DEMOUSTIER.

Elle a pour titre : *le Conciliateur*...

EDMOND ET GUSTAVE.

Le Conciliateur !...

DEMOUSTIER.

Oui, Messieurs... ce mot vous étonne... En effet, les jeux du hasard sont quelquefois bien singuliers... mais enfin, Messieurs, j'aurais désiré recueillir, avant la représentation, quelques avis sages et raisonnés, comme doivent être les vôtres... et c'est pour cela...

EDMOND.

Comment donc, nous sommes à vos ordres.

DUTROMBLON.

Encore cinq minutes...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis STANISLAS.

GENEVIÈVE, accourant.

Mademoiselle Adèle, mademoiselle Adèle, il est sauvé.

ADÈLE.

Vous êtes arrivée à temps... oh ! mon Dieu !... merci.

STANISLAS, accourant.

Mademoiselle Adèle, mademoiselle Adèle, je vous trouve enfin... ma fortune est assurée, madame la comtesse de Blazi est si enchantée du tour que je lui ai fait avec vos cheveux, qu'elle m'attache spécialement à sa personne !

TOUS.

Que veut-il dire ?

STANISLAS.

Aussi, loin de regretter les vingt francs dont j'ai payé votre chevelure, je m'empresse de vous en offrir trente autres, que je vous prie d'accepter à titre de remerciement...

ADÈLE, à Stanislas.

J'accepte. (*Bas à Geneviève, en lui remettant l'argent.*) C'est pour sa convalescence...

GENEVIÈVE.

Non, non, mademoiselle... je ne saurais souffrir ce nouveau sacrifice...

ADÈLE, bas à Geneviève.

Ah! prenez donc, mais silence.

MADAME SAINT-ANGE.

Qu'avez-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE

Ma foi, je n'y tiens plus... il faut que je vous dise tout... Ce matin, me trouvant seule avec mademoiselle Adèle, je lui dépeins la triste position de mon mari, abandonné sans secours sur

son lit de misère. Elle me plaint ; des larmes roulent dans ses beaux yeux , puis s'échappant tout-à-coup, elle revient bientôt avec vingt francs, sans vouloir me dire d'où ils viennent... mais, vous le voyez comme moi maintenant, c'est pour me secourir qu'elle a vendu ses cheveux.

ROBERT.

Ma fille ! ma fille a fait cela !

MADAME SAINT-ANGE.

Oui, c'est un ange, votre Adèle. (*A Adèle.*) Je ne t'en veux plus de m'avoir caché ton secret.

ROBERT.

Bien, bien, mon Adèle... viens sur mon cœur... viens donc que je te presse dans mes bras... Oh ! retirez-la de moi... car ma joie est si forte, mon bonheur si grand, que je l'étoufferais. (*La contemplant.*) Ma fille ! de la science et un bon cœur... Oh ! c'est à présent qu'elle peut vous défier, mesdemoiselles les grandes dames.

CAROLINE, à ses camarades.

Il a raison ; c'est une belle action , mesdemoiselles.

ROBERT.

Je l' crois ben qu' c'en est une, car vous n'auriez pas fait ça , vous autres , quoi qu' vous ayez de plus belles robes qu'elle.

MADAME SAINT-ANGE, à Adèle.

Mon Adèle... tu as gagné deux fois le prix : oh ! je savais bien que tu me récompenserais un jour des soins que je prends de toi.

CLAIRE, à Robert.

Eh bien, mon ami ?

ROBERT.

Ah ! femme, femme , laisse-moi tout à mon bonheur. (*Après un moment de silence.*) Claire, mais embrasse donc ta fille !

CHOEUR.

Non plus d'alarmes ,
Jour plein de charmes,

Brille joyeux
A tous les yeux.
Sur cette terre
Ce qui peut faire
Croire au bonheur,
C'est un bon cœur.

ADÈLE, *au public.*

De votre aréopage
Nous attendons l'arrêt ;
Mes compagnes, je gage,
Ont un tourment secret,
De leurs frayeurs mortelles
Pour adoucir l'effroi,
Que les fleurs soient pour elles
Et les revers pour moi.
Mais fidèle,
Si notre zèle
Sait gagner les cœurs attendris,
Qu'on nous donne
Même couronne
Et même prix.

FIN.

UNE
MATINÉE A VINCENNES,

OU

LE CONCILIEUR,

Comédie - Vaudeville en un acte,

PAR MM. S^T-YVES.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase
des Enfans, le 7 novembre 1834.

PARIS,

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

13, Rue Pavée Saint-André des Arcs.

1836.

Personnages.

DEMOUSTIER, auteur des Lettres à Emilie	Mrs BERGER.
EDMOND, jeune avocat. . . .	FOINET.
GUSTAVE, son ami	RICHER.
TAMERLAN, herboriste de Vincennes	SCHEY.
DUTROMBLON, sergent aux gardes françaises	COLIGNY.
SANSONNET, garçon d'un restaurant	BRANCHE.
ELISE, sœur de Gustave * . .	Mlle JACOBS.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe en 1791.

* Si l'on veut remplacer le rôle d'Élise par celui de Dérigny, oncle de Gustave (60 ans), voir les variantes indiquées à la fin de la pièce.



115 721 / 2; [2]

UNE

Matinée à Vincennes.



Le théâtre représente la partie du bois de Vincennes, voisine de Saint-Maur; dans le fond, un poteau avec cette inscription : *Route de Saint-Maur à Vincennes*; à gauche, une auberge ayant pour enseigne : *Au Chat qui Pêche*; sur le devant, un bosquet avec une table.



SCÈNE PREMIÈRE.

SANSONNET, *seul.*

Il sort de l'auberge en bâillant et en achevant de passer sa veste.

Paresseux... paresseux... Il est bon là l'bourgeois, y me crie ça de son lit... (*Il bâille.*) Ah!!! cinq heures du matin... et je me suis couché hier à plus de minuit... (*Il se met à balayer le devant de la porte.*) A cause de c'te fête patriotique... là-bas... à Nogent, ousque j'ai été sans qu'on s'en doute... même que nous avons planté un arbre de la Liberté, mais soi-

gné qu'on peut dire... Il paraît qu'c'est la mode, d'puis la prise de c'te scélérate, de c'te gueuse de Bastille... par le sergent Dutromblon... des gardes françaises. Il peut se vanter d'avoir rendu un fameux service à la patrie, celui-là... et quand ce ne serait que le plaisir que ça m'a déjà procuré.... C'est que j'ai dansé.... mais dansé...

AIN : *Moi, j'aime la danse.*

Hier en cachette,
Là-bas, j'ai sauté,
Dansé, chanté,
Payé ma dette
A la liberté.

Si l' bourgeois l' savait,
Comme il exierait,
Me rosserait,
Et me dirait :

Dès qu' ça te plaît,
Nous allons r'commencer la danse,
Loin de m'en vanter,

Pour éviter
De l'irriter,
Faut m' contenter
De répéter :

Ça n' peut pas durer, patience.

Hier en cachette, etc.

Sans craindre un soufflet ,

Pauvre valet ,

Que n' puis-j' tout net

Dire son fait ,

Donner l' paquet

A l'hôt' qui pour un rien me tance ?

Il saurait bientôt

Qu'il n'est qu'un sot ,

Oui , c'est le mot ;

J' prétends qu'il faut

Être un nigaud

Pour m' défendre d'aller à la danse.

Hier en cachette ,

Là-bas , j'ai sauté ,

Dansé , chanté ,

Payé ma dette

A la liberté.

Mais quand donc que mon parrain Demoustier m'fra avoir un emploi à la Comédie française ? musicien ou moucheur de chandelles... ça m'est égal... Il me semble pourtant... sans trop d'amour-propre , que c'est dans mes moyens... Faudra que je lui en reglisse deux mots à c'matin, quand il viendra, comme à l'ordinaire, prendre sa tasse de lait sous ce berceau... C'est qu'il n'est pas fier du tout, pour un gens de lettres, mon parrain Demoustier... il cause avec moi comme avec une personne naturelle...

aussi... (*Il balaye.*) Ah!... j'aperçois le brave sergent qu'a pris la Bastille... Avec qui donc qu'il est là?... Tiens... M. Tamerlan... l'herboriste de Vincennes...

SCÈNE II.

SANSONNET, TAMERLAN, DUTROMBLON.

(*Tamerlan porte un panier et une ligne qu'il donne à tenir à Dutromblon. Dutromblon entre en fredonnant : Dans les gardes françaises...*)

TAMERLAN.

Sergent Dutromblon... sans vous commander...

DUTROMBLON.

Morbleu! monsieur Tamerlan, ma patience est à bout...

TAMERLAN.

Mais, sergent, mon bon ami, on ne prend pas de poissons sans amorces.

DUTROMBLON.

Et voilà plus de vingt fois, depuis Vincennes, que vous me faites marquer le pas...

TAMERLAN.

Oui, pour chercher des vers rouges; mais c'était faute de mieux... et je viens d'apercevoir là-bas, dans un fossé, les plus jolis petits asticots...

DUTROMBLON, avec dégoût.

Pouah !

SANSONNET, s'avançant. *

Des amours d'asticots, quoi... Salut à la société... Liberté, fraternité...

TAMERLAN.

Ou la mort !... Comment vous portez-vous ?

DUTROMBLON.

Ah ! ah ! c'est toi, clampin...

SANSONNET.

Clampin... clampin... Tenez, sergent, j'vous

* Tamerlan, Sansonnet, Dutromblon.

respecte, parce que vous avez pris la Bastille ; car si je ne vous respectais pas... mais j'vous respecte.

TAMERLAN, qui s'est éloigné, revient sur ses pas.

Sergent, mon bon ami, tâchez donc de m'attraper des mouches...

DUTROMBLON.

Comment ! des mouches...

TAMERLAN.

Le goujon fait le plus grand cas de la mouche.

DUTROMBLON.

Eh ! allez au diable...

TAMERLAN.

Comme vous voudrez... (*A Sansonnet.*) Ah ! Sansonnet...

SANSONNET.

Quoi donc ?...

TAMERLAN.

Ne bouge pas, Sansonnet... attends... (*Il lui*

prend une mouche sur le nez.) Je la tiens... non, elle s'est envolée... Sergent, mon bon ami, voilà comme on s'y prend... ça n'est pas bien difficile. (*Il s'éloigne.*)

SANSONNET.

Vous allez donc pêcher à Saint-Maur ?

DUTROMBLON.

C'est-à-dire .. moi.. je vais regarder, et encore c'est pour obliger l'herboriste ; car sans le déjeuner qu'il m'a promis au retour, je le planterais joliment là pour reverdir... Ainsi donc... écoute la consigne. Deux couverts dans la salle basse, du bon vin et des morceaux distingués... ce n'est pas moi qui paye.

SANSONNET.

Sergent, c'est convenu.

TAMERLAN, rentrant. *

Ah ! ça, partons-nous ?

DUTROMBLON.

Si vous avez tout ce qu'il vous faut... (*Bas*

* Tamerlan, Sansonnet, Dutromblon.

à *Sansonnet.*) Tu n'oublieras pas la consigne?

SANSONNET.

Non, sergent.

TAMERLAN, passant auprès de Dutromblon.

Allons, en route. .

AIR : de la Muette.

Pêcheur, la matinée est belle,
Il faut mettre à profit le temps;
Va vite où le plaisir t'appelle,
C'en est un des plus innocens;
Plongé dans le plus grand silence,
Pêcheur tends le bras,
Arme-toi bien de patience,
Surtout ne dors pas,
Et le goujon ne t'échappera pas.

(*Il sort avec Dutromblon, et répète avec lui :*

Plongé dans le plus, etc., etc., etc.

SCÈNE III.

SANSONNET, puis DEMOUSTIER.

SANSONNET, à la cantonnade.

Monsieur Tamerlan... dites donc, ne les pre-

nez pas tous... les goujons... laissez-en pour les autres... Innocent pêcheur, va!... Ah! mon parrain Demoustier... il arrive bien à propos... justement que j'ai mon idée pour quitter l'bourgeois.

DEMOUSTIER, un livre à la main, sans voir Sansonnet.

- « Plus loin, suivait monsieur l'abbé (1),
- » Lisant dans Sapho, son bréviaire;
- » Le dos voûté, le teint plombé,
- » Lorgnant par-devant, par-derrière;
- » Complaisant, doux, mignard, poli,
- » Persistant, grasseyant, rempli
- » D'amour, d'ambre, de suffisance;
- » En un mot, ayant en tout point
- » Du jugement, de la science,
- » Et du goût comme on n'en a point.»

SANSONNET.

Le v'là plongé dans ses livres... c'est égal...
 Bonjour, mon parrain... merci, ça va bien...
 et vous?...

DEMOUSTIER, le prenant par le bras.

- « Dans une diligence anglaise,
- » Roulait milord Aliboron,
- » Le dos, le ventre, l'esprit rond,

(1) *Lettres à Emilie.*

» Quittant son gros habit marron
 » Pour s'affubler à la française;
 » Se plaignant du poumon, des nerfs,
 » Avec la carrure d'Hercule;
 » Pesant trois cents, mais, par ses airs,
 » Encor moins lourd que ridicule. »

» Enfin c'était une foule d'originaux de toute
 » espèce... » Pas mal, vraiment... ces portraits
 sont bien tracés...

SANSONNET.

Je ne dis pas non, mon parrain... mais, si
 vous voulez m'écouter, j'ai des reproches à vous
 faire au sujet de mon bourgeois...

DEMOUSTIER, feuilletant son livre.

Et cette conversation entre Vulcain et Junon,
 sa mère...

SANSONNET.

Mais, mon parrain, regardez-moi donc...

DEMOUSTIER, lisant.

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère,
 » J'en porte le peine..... »

SANSONNET.

De quoi?...

DEMOUSTIER.

- « Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
 » Est-ce plutôt ma faute, à moi,
 » Que la faute de votre père? »

SANSONNET.

Ah! bon, bon... c'est dans son livre... aussi je disais... Je ne suis pas laid... mais... quand je serais laid, est-ce que ça peut être sa faute?... J'espère que maintenant il va m'écouter... Figurez-vous, mon parrain...

DEMOUSTIER, sans l'écouter.

Oui, plus je relis ces pages de mes *Lettres à Émilie*, plus je doute du succès de mon *Conciliateur*... et pourtant... c'est demain que le public doit prononcer son arrêt...

SANSONNET.

Ah! ça, qu'est-ce qu'il a donc ce matin, mon parrain; on ne peut pas en arracher une parole raisonnable.

DEMOUSTIER.

Avant d'entreprendre de peindre le cœur humain; j'aurais dû consulter davantage mes

forces... Que va dire le monde, la critique?...

SANSONNET, d'un air piteux.

Mon parrain veut-il que je lui serve son lait?

DEMOUSTIER.

Ah! c'est toi, mon garçon... bonjour...

SANSONNET, à part.

Tiens... il commence à s'apercevoir que je suis là... c'est-y drôle, un gens de lettres... Mon parrain, v'là ce que j'avais à vous dire...

DEMOUSTIER, retombé dans ses réflexions.

La critique... après tout que m'importe! ne dois-je pas, au contraire, l'appeler de tous mes vœux... Oui, je saurai toujours bien distinguer les jugemens dictés par la raison, des vaines attaques de l'impuissance et de l'envie.

SANSONNET, prenant son parti, rentre dans l'auberge.

Allons, bon...

DEMOUSTIER.

Ah! s'il ne fallait, pour répondre à mes adversaires, que reprendre la place qui m'a été

assignée par mes premiers écrits, je sens que j'en aurais le pouvoir; car le feu sacré n'est pas éteint en moi... non... je suis toujours poète, mon cœur me le dit... et là, là... (*montrant son front*) il y a encore de l'avenir.

AIR : *Aux braves hussards du sixième.*

Oui, j'en conviens, en ce jour l'éloquence,
 D'un peuple entier a tari les chagrins;
 Ces orateurs, l'orgueil de notre France,
 Ont de la gloire aplani les chemins,
 Et pour toujours ont fixé nos destins!
 Mais n'est-ce pas au Dieu de Poésie
 A célébrer un si bel avenir?
 Courage, enfant d'une noble patrie,
 Car il te reste une palme à cueillir,
 Il reste encore une palme à cueillir.

SANSONNET, servant le lait sous le berceau.

Mon parrain, quand vous voudrez...

DEMOUSTIER, s'asseyant sous le berceau.*

Merci, mon garçon... Mais que veux-tu de moi?...

SANSONNET.

Mon parrain, j'vas vous l'apprendre. Voilà...

* Demoustier, Sansonnet.

Mais si vous vous mettez encore à lire... c'est inutile que je me donne cette peine-là... vous ne m'entendrez pas...

DEMOUSTIER.

Voyons... je t'écoute...

SANSONNET.

Eh bien ! mon parrain, c'est que je nveux pas rester plus long-temps dans une baraque comme ça...

DEMOUSTIER.

Ah ça ! monsieur Sansonnet... est-ce que, par hasard, votre maître aurait à se plaindre de vous ?

SANSONNET.

Non, non, pas lui... Par exemple, c'est moi qui est mécontent... j'ai pas assez de liberté... je veux de la liberté...

DEMOUSTIER.

Ah ! ah ! tu te déplaïs ici...

SANSONNET.

Oui, mon parrain... et je désirerais que vous me placissiez à la Comédie française.

DEMOUSTIER.

Eh bien ! justement j'aurai occasion, demain, de voir ces messieurs...

SANSONNET.

Fameux !... Dites-leur bien, mon parrain, qu'ils feront de moi tout ce qu'ils voudront... un Grec, un Romain... vous savez, comme y en a dans les tragédies de M. Chose... celui-là qu'a fait Mahumet et puis Zaire... M. de Voltaire, je crois...

Air : de l'Andalouse. (Hipp. Montpou.)

Je veux jouer la tragédie !
 C't état-là, c'est un' volupté !
 C'est mon destin, c'est mon envie !
 J' veux, tous les soirs, passer ma vie
 A mourir pour la liberté.

Si j' pouvais entrer sur la scène
 Comm' c' noiraud qu' j'ai vu l'autre jour,
 Qui dit à sa femme : inhumaine !
 Tu m' fais des traits, et pour ta peine,
 J' vas t'immoler, mon cher amour !
 J' vas t'étouffer, mon cher amour !

Je veux jouer, etc., etc.

Et cet autr' qui n'est pas si bête
 Et qui sert, comme un vrai bandit,
 A son épous' qu'est inquiète
 L' cœur d' son amant sur une assiette,
 En lui disant : bon appétit !.....
 Il a l' front d' dir' : bon appétit !

Je veux jouer la tragédie !
 C't état-là, c'est un' volupté !
 C'est mon destin, c'est mon envie !
 J' veux, tous les soirs, passer ma vie
 A mourir pour la liberté.

DEMOUSTIER, ouvrant son manuscrit.

Nous verrons... nous verrons...

SANSONNET, à part.

Ça va bien... ça va bien... et puisque j'quitte
 l'bourgeois, j'peux en prendre à mon aise...
 Pour commencer, j'vas m'enfoncer là-bas, dans
 un fourré, ousque je pourrai tranquillement
 étudier un rôle targique... Ah! mon Dieu!
 qu'est-ce que je vois là-bas... une calèche qui
 s'arrête quasi devant not' porte... Oh! oh! une
 belle dame en descend... elle vient p't-être
 manger une matelote...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ELISE, TOM.

ÉLISE, à Tom vivement.

Allez, courez... dans cette direction... je vous attends ici... songez que, pour moi, chaque minute est un siècle... allez.

TOM, sortant par la droite.

Oui, Madame.

SANSONNET, à part. *

Je vois ce que c'est...

ÉLISE.

Pourvu qu'il soit encore temps... Ah! mon Dieu!... mon Dieu! si mes recherches allaient être infructueuses!...

SANSONNET.

Il paraît que Madame a perdu quelque chose?...

* Demoustier (sous le berceau), Elise, Sansonnet.

ÉLISE.

Mon ami... c'est bien ici la porte de Saint-Maur?

SANSONNET.

Oui, Madame... vous la voyez là-bas... derrière vous...

ÉLISE.

Dites-moi... si vous êtes de cette maison, vous avez peut-être aperçu ce matin... tout-à-l'heure, deux jeunes gens... avec des armes?...

DEMOUSTIER, qui a prêté l'oreille.

Un duel!...

SANSONNET.

Non, Madame...

ÉLISE.

Je respire!

SANSONNET.

C'est-à-dire... en fait de jeunes gens, je n'ai aperçu à ce matin que M. Tamerlan, le grainetier-herboriste de Vincennes... qu'a bien soixante ans... je ne sais pas si vous connaissez... et puis le sergent Dutromblon... un ancien qu'a pris

la Bastille... dans les gardes françaises... Vous ne savez peut-être pas que l'sergent Dutromblon a pris la Bastille?

ÉLISE,

Je me sens fatiguée... Mon ami, veuillez me permettre de me reposer un instant sous ce berceau...

SANSONNET.

Madame est libre... tout le monde est libre à présent.

UNE VOIX DANS L'AUBERGE.

Sansonnet!... Sansonnet!...

SANSONNET, vexé.

C'est bon... on y va... N'y a que moi qui n'est pas libre.

DEMOUSTIER, offrant une chaise à Élise.

Si Madame voulait me permettre de lui offrir...

ÉLISE.

Pour quelques instans seulement... Monsieur...

SANSONNET, à part.

Mon parrain Demoustier est-il honnête. (*Il passe à droite.*)

DEMOUSTIER, à Élise assise.

Daignez m'excuser, Madame, s'il y a de ma part de l'indiscrétion... mais... tout-à-l'heure, je crois, vous parliez... d'un duel...

SANSONNET, à part.

Un duel!...

ÉLISE.

Comment, Monsieur, vous avez entendu?...

SANSONNET, à part.

Bête que je suis... deux hommes avec des armes!... Je vas plumer les canards. (*Il rentre dans l'auberge.*)

DEMOUSTIER.

Oserai-je vous demander, Madame, quel intérêt vous prenez à cette rencontre?... Pardonnez, je vous en supplie... le désir seul de vous être utile... si cela est en mon pouvoir.

ÉLISE.

Ah ! Monsieur...

Air : *d'Yeloa.*

Où, vous avez droit à ma confiance,
 Vous ignorez qui je suis, et déjà
 Vous prenez part à ma souffrance,
 C'est un service que cela ;
 Je l'éprouve dans ma détresse !
 On ne saurait trop payer de tels soins !
 A nos douleurs, lorsque l'on s'intéresse,
 Il semble alors que nous souffrons bien moins.

DEMOUSTIER.

Parlez, Madame... ah ! parlez...

ÉLISE.

Eh bien ! Monsieur, ce malheureux duel qui
 doit avoir lieu... ce matin... ici même, si je
 suis bien informée... il a été suscité par mon
 frère... à l'un de ses plus chers amis...

DEMOUSTIER.

Votre frère, Madame?...

ÉLISE.

Je suis l'aînée, Monsieur. Depuis long-temps

mon mari tenait lieu de père à Gustave, mais, hélas!... maintenant...

DEMOUSTIER.

Si jeune et déjà veuve...

ÉLISE.

Où, Monsieur... c'est moi, moi seule aujourd'hui qui dois répondre de la conduite de mon frère. Et, songez donc! s'il allait succomber...

DEMOUSTIER.

Mais, ce duel... il a sans doute des motifs bien graves?

ÉLISE.

Hélas! non, Monsieur... le prétexte le plus frivole. Il y a quelques mois (j'étais alors en voyage), Gustave retrouva dans le monde un ancien camarade, maintenant avocat distingué; la vieille et solide amitié d'enfance ne tarda pas à se réveiller en eux, et bientôt ils devinrent inséparables.

DEMOUSTIER.

Jusque-là je ne vois rien de bien alarmant.

ÉLISE.

Mais hier, Monsieur... hier soir, dans un salon, on vint à parler d'une dame nouvellement arrivée de province... chacun se plaisait à vanter son mérite, ses agrémens... quand un jeune homme... c'était M. Edmond, l'ami de Gustave, qui n'avait encore rien dit... fit un geste de dédain, haussa les épaules, et le mot de coquette sortit, dit-on, de sa bouche...

DEMOUSTIER.

Comment donc, cela devient sérieux...

ÉLISE.

Oh ! ce n'est pas tout, Monsieur... Le mouvement général de surprise occasionné par les paroles imprudentes de ce jeune homme, ne l'empêcha pas, en dépit des observations de mon frère, de s'obstiner à soutenir que non-seulement cette dame ne possédait aucun charme dans l'esprit... mais que sa figure...

DEMOUSTIER.

Ah ! permettez, Madame... cela devenait purement affaire de goût...

ÉLISE.

Sans aucun doute, Monsieur, car cette personne, c'est moi-même... mais je suis fondée à croire qu'il y avait erreur de personne et de nom...

DEMOUSTIER.

Eh bien!... un seul mot suffisait... Il est impossible que, pour un malentendu.... deux amis...

ÉLISE.

Hélas!... cela est possible, Monsieur, car la maîtresse de la maison, dans laquelle cette scène s'est passée, est venue ce matin m'avertir qu'à la suite d'une explication entendue par les domestiques, M. Edmond, par entêtement, peut-être par amour-propre, avait refusé de se rétracter, et qu'un rendez-vous avait été pris par ces messieurs...

Air : de Téniers.

Mais, c'est affreux! et contre un tel usage
 On devrait bien demander une loi
 A l'assemblée et si noble et si sage
 Qui règne en France à côté de son Roi ;
 Oui, ces abus, cette coutume infâme,
 Que nous légua la féodalité....

DEMOUSTIER, l'interrompant.

Ils mourront tous ; sur leurs débris , Madame ,
Bientôt viendra s'asseoir la liberté !
Nous y verrons s'asseoir la liberté !

Rassurez-vous... peut-être mieux conseillés
par la nuit, ces jeunes gens ont-ils déjà re-
noncé à cette fatale rencontre.

ÉLISE.

Oh ! je ne l'espère pas, Monsieur. Lorsque
j'ai appris ce qui était arrivé, j'ai couru chez
Gustave... il n'était plus temps... son domesti-
que m'a avoué que, pour m'éviter, il était sorti
de chez lui avant le jour... et, à force d'ins-
tances, j'ai fini par obtenir le lieu et l'heure
du rendez-vous... Le bois de Vincennes, devant
la porte de Saint-Maur, et neuf heures du
matin...

DEMOUSTIER, tirant sa montre.

Il s'en faut encore de plus d'un quart-
d'heure... Reprenez courage, Madame... ce
duel ne peut avoir lieu.

ÉLISE.

Comment?...

DEMOUSTIER.

Non, Madame, il n'aura pas lieu!... deux jeunes gens unis par les liens de l'amitié, les souvenirs du premier âge... les plus doux, les plus sacrés de tous... oh! cela est impossible.

ATR : *d'une Fille d'Ève.*

Lorsque sortant d'une pénible ivresse,
 Il leur faudra s'aborder sans courroux,
 Au souvenir d'une ancienne tendresse,
 Lequel voudra porter les premiers coups?
 Eux, s'égorger, quelle erreur est la vôtre!
 Sur le terrain, s'ils se voient une fois,
 C'est pour tomber dans les bras l'un de l'autre,
 Car l'amitié reprendra tous ses droits:
 Ils tomberont dans les bras l'un de l'autre,
 Car l'amitié reprend toujours ses droits.

ÉLISE.

Ah! Monsieur, que ces paroles me font de bien... Avec quel charme, quelle éloquence vous vous exprimez... Plus je vous écoute, et plus l'espérance rentre en mon cœur... Mais on vient... ah! c'est Tom!... Eh bien?

TOM, rentrant par la droite.

Je n'ai rien vu, Madame, mais je crois être

sur leurs traces. Tout-à-l'heure, deux étrangers ont été aperçus se dirigeant avec des armes du côté du rendez-vous de chasse, l'endroit le plus ordinairement fréquenté par les duellistes.

ÉLISE, émue.

Vous l'entendez, Monsieur .. ah! c'en est fait, nous arriverons trop tard... Tom, faites avancer ma voiture.

DEMOUSTIER.

Si Madame désire que je l'accompagne...

ÉLISE.

Non, Monsieur, non... seule je veux me jeter au-devant de leurs épées... pourront-ils rester insensibles... aux larmes... au désespoir d'une sœur...

DEMOUSTIER.

Que Dieu vous entende!

AIR : de la Prima Dona.

Allons, dépêchons-nous,
Il est tard, le temps presse,
Il faut avec vitesse
Courir au rendez-vous.

ENSEMBLE.

Allons, etc., etc.

ÉLISE.

Puisse le ciel,
Exauçant ma prière,
Du coup mortel
Sauver les jours d'un frère!

DEMOUSTIER.

Plus de souci,
Le ciel, dans sa justice,
Ne veut pas qu'il périsse
De la main d'un ami.

ENSEMBLE.

Allons, dépêchons-nous, etc.
Dépêchez-vous, etc.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SANSONNET, *sorti de l'auberge pendant
l'air précédent*; DEMOUSTIER.

SANSONNET, à part.

Tiens, tiens, la v'là qui file... Eh bien! c'é-
tait bien la peine de tordre le col à mes ca-
nards...

DEMOUSTIER, à lui-même.

Pauvre jeune dame ! elle m'intéresse... Ah ! que ne puis-je l'aider dans ses projets de conciliation !

SANSONNET.

Il n'y a donc plus de duel ?

DEMOUSTIER.

Je l'espère du moins... quelle puissance n'a pas la voix d'une femme, ce sexe chez qui tout sentiment est inné, et qui sait si bien parler le langage de l'âme...

SANSONNET.

Le fait est que la femme parle bien.

DEMOUSTIER, avec réflexion.

Et puis, il faut en convenir, ce duel serait un cruel démenti donné aux espérances que j'ai fondées sur mon Conciliateur.... Tuez-vous donc, sacrifiez votre temps, détruisez votre santé pour obtenir quelques parcelles de gloire !... Pauvre auteur dramatique... peintre des mœurs de ton siècle, tu crois avoir re-

produit ton modèle, et les hommes sont là pour te prouver que tu les as peints sous des couleurs trop favorables, et qu'en leur supposant quelques vertus, tu es sorti de la nature...

SANSONNET.

Bravo! bravo!... Mon parrain, quoique vous n'avez pas pris la Bastille... vous avez mon estime.

DEMOUSTIER.

Mais pourquoi désespérer ainsi de l'humanité... Laissons-là ces idées... occupons-nous plutôt de relire, de corriger ma pièce... et voyons s'il me reste encore quelques chances de succès.

AIR : du Carnaval de Béranger.

Souvent la nuit, par de rians mensonges,
 Je suis bercé dans mon métier d'auteur ;
 Mais quelquefois, hélas! le dieu des songes
 Par ses tableaux me remplit de terreur.
 Quel rêve affreux, quand mon sommeil s'achève
 Juste au milieu d'un concert de sifflets!
 Oui, mais aussi quel beau, quel heureux rêve,
 Lorsqu'il finit au milieu d'un succès.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SANSONNET, puis TAMERLAN et DUTROMBLON.

SANSONNET.

Quel homme que mon parrain !... a-t-il de l'instruction... en a-t-il... et de la mémoire donc... C'est pas comme moi, qui n'peux pas seulement me rappeler une pauvre petite tirade de rien du tout... Voyons, si j'essayais encore... (*Il remonte la scène, et se cogne dans Tamerlan.*) Oh ! là, là... oh !... maladroit !

TAMERLAN, criant aussi. *

Oh ! que diable ! on fait attention où l'on marche... butor... il m'a écrasé le pied...

DUTROMBLON.

Vous êtes bien douillet, papa Tamerlan.

* Sansonnet, Dutromblon, Tamerlan.

TAMERLAN.

Sergent, mon bon ami, j'ai un oignon... (à *Sansonnet*) et cet imbécile...

SANSONNET.

Imbécile!... Oh! c'te tête... (le regardant) il a l'air d'un homard.

TAMERLAN.

Oh! ce n'est rien... un coup de soleil que j'ai attrapé à la pêche.

DUTROMBLON.

Parbleu! c'est ce qui en fait le charme.

SANSONNET.

Ah ben! si vous n'avez attrapé que ça?...

DUTROMBLON, montrant un goujon au bout de la ligne.

Si fait... un simple et innocent goujon... encore c'est pas sa faute... oh! oh! oh!...

TAMERLAN.

Sergent, mon bon ami, vous avez tort de rire.

SANSONNET.

C'est vrai, sergent... car enfin s'il n'a pris qu'un goujon, vous n'avez pris qu'une Bastille, vous... faut être juste.

DUTROMBLON.

L'entendez-vous, le blanc-bec... (*Bas.*) Et la consigne?...

SANSONNET, de même.

Ça y est, sergent.

TAMERLAN.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

D'où vient que l'goujon
N'mord plus à l'ham'çon?
C'est vraiment inconcevable!
Ce p'tit animal
Me donne plus d'mal
Qu'on ne l'en jug'rait capable.
Souvent je crois
Que pour cett' fois
J'le happe;
J'tends l'bras soudain,
D'peur que l'malin
N'm'échappe.

DUTROMBLON.

Vous n'attrapez pas?...
 Mon ancien, en c'cas
 C'est qu'c'est lui qui vous attrape.

SANSONNET,

(Qui, pendant ce couplet, est entré dans l'aubeerg.)

Messieurs, quand vous voudrez... on n'attend
 que vous pour servir...

TAMERLAN.

En vérité... Sergent, c'est donc vous qui..

DUTROMBLON.

Est-ce que je ne pense pas à tout.

SANSONNET, en sortant.

Servez chaud... les goujons, au numéro 4.

ENSEMBLE.

Air : de Victorine.

Sans plus tarder, allons nous mettre à table
 Pour oublier ce contre-temps maudit;
 De cette pêche, à jamais déplorable,
 Nous rapportous du moins de l'appétit.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, EDMOND.

(Après la sortie de Dutromblon, ils entrent par la gauche.)

GUSTAVE, portant deux épées sous son habit.

Venez, vous dis-je... ici, nous serons mieux.

EDMOND.

Mais, encore une fois, pourquoi tous ces détours?...

GUSTAVE.

Je suis certain d'avoir reconnu la voiture de ma sœur... Elise est sur nos traces.

EDMOND.

Ta sœur!... peut-être le hasard...

GUSTAVE.

Non... non... d'officieux amis l'ont sans doute prévenue... mais que nous importe, elle arri-

vera trop tard... Voici des armes... défendez-vous, Monsieur...

EDMOND, d'un air indifférent.

Puisque tu y tiens absolument, allons... Mais... des témoins?

GUSTAVE.

Nous nous en passerons... Voyons... je vous attends.

EDMOND, froidement,

Je ne me bats jamais sans témoins.

GUSTAVE.

Edmond, vous laissez ma patience... décidez-vous, ou vous me feriez croire que tout ceci n'est qu'un subterfuge pour échapper à ma juste vengeance.

EDMOND, lui prenant la main.

Gustave, tu me connais...

Aux: Tendres échos errans dans ces vallons.

Pendant quinze ans nous fûmes bons amis ;
Je ne crains pas, quand nous cessons de l'être,
Que, m'accablant d'un injuste mépris,
Tu puisses avoir droit de me méconnaître.

Ah! ces propos, dictés par la fureur,
Tu les démens, oui... du fond de ton cœur :
Ces vains propos, dictés par la fureur,
Tu les démens dans le fond de ton cœur.

GUSTAVE, attendri.

Mais aussi, pourquoi refuses-tu de me donner satisfaction. Qu'est-ce que je te demande? une chose toute simple. Il s'agit d'avouer devant toute la société, au milieu de laquelle tu as insulté ma sœur... que tu ne la connais même pas...

EDMOND.

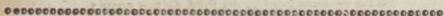
Jamais... jamais...

GUSTAVE.

Mais pourtant j'en suis sûr... tu ne l'as jamais vue...

EDMOND.

Après le démenti que tu m'as donné publiquement, on me prendrait pour un misérable.



SCÈNE VIII.

SANSONNET, GUSTAVE, EDMOND.

SANSONNET.

Oh! oh!... (*Il se cache sous le berceau.*)

GUSTAVE.

Ainsi, Monsieur... vous refusez...

EDMOND.

Gustave, mon ami... je t'en supplie, contente-toi des explications que je te donne ici... Sur l'honneur! je n'ai pas voulu insulter ta sœur.

SANSONNET, à part.

Il y en a un qui canne.

GUSTAVE, avec aigreur.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Fort bien, Monsieur, et j'admire vos ruses;
 Pour le combat, il vous faut un témoin,
 Et quand je dois recevoir vos excuses,
 Vous paraissez n'en plus avoir besoin;

Mais à vos lois, moi je veux m'en remettre,
Et compte ici sur votre adhésion !
Lorsqu'on craint tant l'opinion,
On commence par s'y soumettre.

EDMOND, piqué.

Je n'insiste plus... Si l'un de nous deux doit
des excuses à l'autre, n'est-ce pas plutôt celui
qui a osé dire : Vous en avez menti...

SANSONNET, à part.

Oh ! j'm'avais trompé, il ne canne pas, le
grand.

GUSTAVE.

Ce que j'ai dit, je suis prêt à le répéter...
(*Avec mépris.*) Mais à quoi bon... mes paroles
glisseraient encore sur le cœur d'un lâche !

EDMOND, furieux.

Un lâche !... ah ! de sa bouche...

GUSTAVE.

Eh bien ! maintenant, refuserez-vous de vous
battre ?

EDMOND.

Vous serez satisfait .. Gustave, c'est toi qui
l'as voulu.

SANSONNET, sortant de sa cachette.

Ça devient du vilain, tirons d'ici nos guêtres...

EDMOND, l'arrêtant. *

Ah! quelqu'un... Mon garçon... écoute.

GUSTAVE.

Encore des retards... que prétendez-vous faire?

EDMOND.

Vous exigiez que ma rétractation se fit devant le monde... à mon tour, c'est devant le monde que je vous demande réparation...

SANSONNET, à part.

Ah! mon dieu, est-ce qu'ils vont me prendre pour témoin...

EDMOND.

Y a-t-il quelqu'un dans ton auberge?

SANSONNET.

Oui, Messieurs, oui, Messieurs... D'abord y

* Sansonnet, Edmond, Gustave.

a le sergent Dutromblon... un fameux qu'a pris la Bastille, et puis un autre monsieur qui n'a rien pris du tout... ah ! si fait, un goujon...

EDMOND.

Va les chercher... hâte-toi...

SANSONNET.

Tout de suite... Monsieur. (*En sortant.*) Il paraît que j'ai bien fait de plumer les canards. (*Il sort.*)

EDMOND ET GUSTAVE.

AIR : de Philippe.

C'en est fait, que le sort
 Sur-le-champ en décide :
 Entre nous plus d'accord !
 Ce combat... c'est la mort.
 Je le sens, j'ai pour guide
 Ma trop juste fureur,
 Et d'un ami perfice
 Je veux punir l'erreur !....

SCÈNE IX.

SANSONNET, EDMOND, DUTROMBLON,
GUSTAVE, *et ensuite* TAMERLAN.

SANSONNET, montrant les jeunes gens.

Oui, sergent... tenez, les v'là...

DUTROMBLON.

Il paraît que ces Messieurs ont besoin de
témoins...

EDMOND.

Oui, mon brave, et si vous n'éprouvez pas
de répugnance à nous en servir...

DUTROMBLON.

Au contraire, comment donc...

SANSONNET, à Edmond.

C'est l'fameux sergent qu'a pris la Bastille...

DUTROMBLON.

A votre service, moi et mon camarade...

eh bien! où est-il?... Monsieur Tamerlan!...

SANSONNET.

Il s'est remis à table quand j'ai parlé de duel... Au fait, il est libre... c'est égal, j'vas le chercher. (*Il rentre.*)

DUTROMBLON, à Edmond.

Ah ça, je n'ai pas besoin de vous demander le motif...

EDMOND.

Ah! mon dieu, rien de plus naturel... un démenti...

GUSTAVE.

Une insulte...

DUTROMBLON.

Très-bien... à merveille... Ah! ah! nous avons choisi l'arme blanche, tant mieux... (*A Gustave.*) le pistolet, c'est si bourgeois, et puis, il n'y a pas de plaisir, c'est trop vite fait...

EDMOND.

Mais, Monsieur, je ne vois pas votre ami...

DUTROMBLON.

Il va venir, il va venir... faut l'excuser, c'est un pékin... ça n'a pas le moindre usage... Mais en l'attendant, convenons de nos faits : est-ce au premier sang, ou jusqu'à ce que mort s'ensuive ? (*Edmond et Gustave tressaillent.*) Ah ! dame, il faut décider ça d'avance, afin que les témoins sachent à quoi s'en tenir... voyons...

EDMOND, à part.

Il se croit à une partie de plaisir.

SANSONNET, revenant.

Sergent... sergent... dites-lui donc que vous avez besoin de lui, il ne veut pas venir.

DUTROMBLON, aux jeunes gens.

Vous faites excuse, n'est-ce pas?...* (*A Tamerlan qui passe sa tête par l'ouverture de la porte.*) Mais arriverez-vous donc?... est-ce qu'on doit se faire tirer l'oreille quand il s'agit de rendre service... ces Messieurs vous attendent...

* Sansonnet (un peu au fond), Tamerlan, Dutromblon, Edmond, Gustave.

TAMERLAN , une serviette autour du cou.

Mais pourquoi faire, grand Dieu!...

DUTROMBLON.

Parbleu! pour m'aider à leur servir de témoin : ils vont se battre...

TAMERLAN.

Se battre!... bonté divine! ce n'est pas de ma compétence...

DUTROMBLON.

Allons, allons, pas d'enfantillage... mettez-vous là, et soyez sage...

TAMERLAN.

Non, non, cent fois non...* (*Aux jeunes gens.*) Jeunes gens... vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un duel?... Malheureux! mais vous pouvez vous tuer, et je ne connais pas d'herbes ni de graines qui puissent vous tirer de là... Ecoutez la voix... d'un homme sensible... herboriste à Vincennes, Grande-Rue, n° 74, à la *Guimauve bienfaisante*... pendant

* Sansonnet, Dutromblon, Tamerlan, Edmond, Gustave.

qu'il en est temps encore, rengainez ces féroces épées, et allez-vous-en chacun chez vous...

DUTROMBLON.

Mon ami est fou...

TAMERLAN.

Non, je ne suis pas fou, et la preuve, c'est que je les empêcherai de se battre... Jeunes gens... vous ne vous battrez pas... vous ne vous battrez pas... vous ne vous battrez pas. (*Il se pose héroïquement.*)

GUSTAVE.

Allons, c'est une plaisanterie...

DUTROMBLON.

Messieurs, ne l'écoutez pas davantage... attention... (*Poussant Tamerlan.*) Allez donc là-bas, allez donc, et laissez-nous tranquilles.

TAMERLAN, se sauvant dans un coin.

C'est égal, j'ai la conscience nette.

SANSONNET, allant se cacher sous le berceau.

C'est qu'ils vont se battre pour de bon, ceux-là...

GUSTAVE, EDMOND, DUTROMBLON.

Air : du *Lorgnon*.

ENSEMBLE.

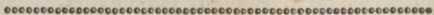
Le moment est propice ,
 Hâtons-nous d'en finir ;
 Que mon }
 Que leur } sort s'accomplisse !
 L'un de nous }
 L'un des deux } doit périr.

TAMERLAN ET SANSONNET.

Ah ! pour nous quel supplice !
 Je commence à frémir :
 Ils appell'nt un service
 De les voir se périr !

(*Pendant ce morceau, Dutromblon prend les épées, les examine, les présente en croix aux adversaires, qui ont mis habit bas. Le combat s'engage. * Sansonnet regarde à travers le feuillage et Tamerlan se bouche les oreilles.*)

* Tamerlan, Sansonnet, Edmond, Gustave, Dutromblon.



SCÈNE X.

SANSONNET, TAMERLAN, EDMOND, DEMOUSTIER, GUSTAVE, DUTROMBLON.

DEMOUSTIER, se jetant entre les combattans,

Ciel! qu'ai-je vu... Arrêtez... au nom du Ciel, arrêtez...

SANSONNET.

Tiens! mon parrain...

DUTROMBLON.

Morbleu! de quoi se mêle-t-il, celui-là!

DEMOUSTIER.

Malheureux!... qu'alliez-vous faire?

TAMERLAN.

Des bêtises... ils pouvaient se blesser...

EDMOND.

Mais, Monsieur, que vous importe?

DUTROMBLON.

De quel droit venez-vous ici leur couper la satisfaction...

TAMERLAN.

Drôle de satisfaction...

GUSTAVE.

Allons, éloignez-vous... ou sans cela mon épée...

DEMOUSTIER, froidement.

Du moins elle ne percera pas le cœur de votre ami d'enfance...

EDMOND.

Quoi ! Monsieur, vous savez?...

DEMOUSTIER.

Je sais que, selon l'usage, pour un mot, pour une parole indiscrete, l'un de vous allait peut-être se condamner à des regrets éternels!...

GUSTAVE.

Un mot devient une cruelle offense, quand il attaque directement l'honneur...

DEMOUSTIER.

L'honneur !... voilà bien de vos raisons, messieurs les duellistes, quand vous vous croyez obligés de vous tuer pour rétablir une réputation qui n'en reçoit souvent qu'une nouvelle atteinte... Offensé, si tu as le malheur d'arracher la victoire à ton adversaire, crois-tu que ton honneur, pour lequel tu auras ôté la vie à l'un de tes semblables, puisse t'appartenir sans remords ? Et toi, qui fus l'offenseur, et qui crois que cet honneur souffrirait d'un aveu sincère, d'une franche rétractation, si c'est toi qui triomphes, quels doubles reproches n'auras-tu pas à t'adresser ?... Désormais plus de tranquillité, plus de repos... et ces lois de l'honneur que tu invoques... elles te crieront sans cesse que tu es un assassin... car d'un seul mot tu pouvais t'éviter un crime, et tu ne l'as pas fait.

EDMOND.

Monsieur, ce langage...

GUSTAVE.

Nous ne devons pas en entendre davantage.

DEMOUSTIER.

Eh quoi ! vous persistez...

TAMERLAN.

Ils ont l'âme plus dure qu'un moëllon.

DUTROMBLON.

Monsieur, j'en suis désolé... mais l'affaire ne peut plus s'arranger... il est trop tard.

DEMOUSTIER.

Trop tard... trop tard...

EDMOND.

Allons, Monsieur, retirez-vous...

DUTROMBLON. *

En garde... en garde...

SANSONNET.

Eh bien !... ils vont recommencer...

DEMOUSTIER.

Encore un mot, je vous en conjure...

* Sansonnet, Tamerlan, Edmond, Gustave, Demoustier, Dutromblon.

DUTROMBLON.

C'est impossible...

DEMOUSTIER.

C'est à ces Messieurs que je m'adresse, et je ne doute pas qu'ils ne se rendent à mes prières... Messieurs, je ne prétends plus m'opposer à votre duel... mais avant, je vous demande une heure d'attention...

EDMOND.

Une heure...

GUSTAVE.

Je refuse. (*A Edmond.*) Vous ne pouvez accepter, Monsieur... rappelez-vous que l'on est sur nos traces... et je soupçonne même que cet inconnu...

EDMOND.

Monsieur, vous me voyez obligé de vous refuser aussi...

DEMOUSTIER.

Est-il vrai? .. Eh bien! Messieurs... un quart-d'heure seulement... et je jure que, passé ce

délai, je ne vous retiens plus... un quart-d'heure...

DUTROMBLON.

Mais, qu'est-ce qu'il veut, ce Monsieur?...

EDMOND.

Au fait, Monsieur, quel est votre dessein?

DEMOUSTIER.

Vous le saurez, sitôt que vous m'aurez accordé ce que je vous demande...

EDMOND.

Nous allons consulter nos témoins.

(Edmond, Gustave, Dutromblon et Tamerlan forment un groupe au milieu du théâtre. Demoustier, profitant d'un instant où l'on n'a pas les yeux sur lui, s'approche de Sansonnet, et lui dit à voix basse) :

DEMOUSTIER.

Toi, cours vite au rendez-vous de chasse... tu y trouveras une jeune dame...

SANSONNET.

La celle à la calèche?

DEMOUSTIER.

Tu l'amèneras ici... Va vite... discrétion et promptitude!

SANSONNET.

Chut ! chut !... je vas pas avoir l'air...

EDMOND. *

Monsieur, nous nous rendons à vos vœux...

DUTROMBLON.

Un quart-d'heure... mais pas une minute de plus.

Air : de *Fra-Diavolo*.

DEMOUSTIER.

Je le vois , ici ma présence
 Les remplit d'un trouble secret :
 Puisse du moins la Providence
 Me seconder dans mon projet !

EDMOND ET GUSTAVE.

De cet étranger, la présence
 Me remplit d'un trouble secret :
 Il faut ici de la prudence ,
 Nous verrons quel est son projet.

TAMERLAN ET DUTROMBLON.

De cet étranger, la présence
 Est encor pour nous un secret ;
 Mais avec de la patience
 Nous saurons enfin son projet.

ENSEMBLE.

(*Pendant ce morceau, Sansonnet s'esquive.*)

* Tamerlan, Gustave, Demoustier, Edmond, Dutromblon.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, excepté Sansonnet.

DEMOUSTIER.

Mon nom est Demoustier...

GUSTAVE.

Quoi !... l'auteur des *Lettres à Émilie*...

DEMOUSTIER.

C'est moi, Messieurs.

EDMOND.

Monsieur Demoustier !... depuis long-temps
je brûlais du désir de vous connaître.

GUSTAVE.

Et moi aussi.

TAMERLAN, à part.

Il paraît que ce n'est pas de la petite bière,
ce Monsieur...

DEMOUSTIER.

Eh bien! Messieurs, vous êtes satisfaits... par malheur l'endroit est peu favorable pour lier connaissance...

EDMOND.

Dans un autre moment, Monsieur me fournira, je l'espère, l'occasion de le recevoir chez moi...

GUSTAVE.

Je réclame aussi cet honneur.

DEMOUSTIER.

Mais, permettez donc, Messieurs... vous parlez de l'avenir en gens qui seraient bien sûrs d'en avoir un encore...

EDMOND.

Hélas!...

DUTROMBLON, les bras croisés.

L'heure s'avance...

DEMOUSTIER.

Monsieur a raison... Eh bien! mes jeunes

amis, vous saurez donc que j'ai fait une pièce qui doit, demain, faire sa première apparition au Théâtre-Français...

EDMOND.

Et elle n'aura pas de plus ferme soutien que moi...

DEMOUSTIER.

Elle a pour titre : *le Conciliateur*...

EDMOND ET GUSTAVE.

Le Conciliateur !...

DEMOUSTIER.

Oui, Messieurs... ce mot vous étonne... En effet, les jeux du hasard sont quelquefois bien singuliers... mais enfin, Messieurs, j'aurais désiré recueillir, avant la représentation, quelques avis sages et raisonnés, comme doivent être les vôtres... et c'est pour cela...

EDMOND.

Comment donc, nous sommes à vos ordres.

DUTROMBLON.

Encore cinq minutes...

DEMOUSTIER.

C'est juste... cinq minutes... vous voyez que je ne puis vous lire toute ma pièce... je prétends du moins avoir votre avis sur une scène d'où dépend tout mon succès.

EDMOND ET GUSTAVE.

Lisez. Monsieur, lisez.

DEMOUSTIER, prenant son manuscrit.

Il s'agit de deux amis... deux anciens amis... dont le moindre nuage n'a jamais altéré la bonne intelligence; mais une petite difficulté s'élève, une affaire d'amour-propre; aussitôt les deux amis, oubliant tout, mettent l'épée à la main, et les voilà prêts à croiser le fer, comme vous tout-à-l'heure : c'est alors que je fais entrer Melcourt... c'est le nom de mon conciliateur; il les voit, s'élançe et les sépare... comme moi dans l'instant... Deux amis! s'écrie-t-il... Respectez l'honneur, lui dit l'un d'eux... L'honneur! répond Melcourt... encore comme moi... (*Il lit.*)

« L'honneur ! Du préjugé je sais la loi cruelle ; (1)
 Mais la loi des amis existait avant elle ,
 Et la nature avait gravé dans notre cœur
 Que, pour les vrais amis, le premier point d'honneur
 Est de sacrifier tout, jusqu'à l'honneur même ,
 Pour conserver celui de l'être que l'on aime,
 Et de considérer comme le premier bien
 Le bonheur de verser tout son sang pour le sien.
 Eh bien ! vous vous taisez ? ce principe est le vôtre ,
 J'en suis sûr. Quel regret vous auriez l'un ou l'autre ,
 Si vous sortiez souillé du sang de votre ami ,
 Pour un mot ! quand le fait pouvait être éclairci.

(Se tournant vers Edmond.)

Vous semblez en douter ; laissez-moi l'entreprendre :
 Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre ;
 Un équivoque , un rien fait naître les débats ,
 Et puis la vanité... quel homme n'en a pas !
 Agit sur notre cœur, le pique , l'aiguillonne ;
 On s'aigrit, on s'emporte , enfin l'on s'abandonne
 A toute la fureur de son ressentiment.
 Qu'un éclair de raison brille dans ce moment ,
 Un mot avait fait naître , un mot calme l'orage ,
 Et l'on finit toujours par s'aimer davantage. »

TAMERLAN , pleurant.

Diable d'homme ! il m'a tout attendri.

(1) Extrait du *Conciliateur*, comédie en cinq actes et en vers, de Demoustier, jouée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation, le 29 septembre 1791.

DEMOUSTIER.

Eh bien ! mes jeunes amis ?

GUSTAVE, un peu ému.

Certainement, Monsieur, cette situation est fort belle... et si Edmond le voulait...

EDMOND.

Si je le veux... ah ! que Gustave se contente de l'explication que je lui ai déjà donnée ici, tantôt.

DUTROMBLON.

Ah ça ! qu'est-ce qu'ils disent donc ? ils perdent la tête.

GUSTAVE.

Edmond sait à quelles conditions.

DEMOUSTIER, à part.

Elle ne vient pas, je tremble ! (*Haut.*) Mais ce n'est pas tout...

(*Se tournant vers Gustave.*)

« A votre ami, Monsieur, sachez rendre justice :

Oui, la valeur encore ajoute au sacrifice

Qu'il fait de sa vengeance. Il est rempli d'honneur :

L'amitié seule ici maîtrise son ardeur ;

Au nom de son ami soudain l'âme frappée,
 Vous l'eussiez déjà vu remettre son épée,

(Gustave laisse tomber la sienne.)

S'il eût cru qu'aussitôt vous dussiez l'imiter.

(Edmond en fait autant.)

Faites le premier pas... c'est pour me contenter;
 Du reste, vous savez tous deux les convenances:
 Que le plus raisonnable en fasse les avances.
 Ah! point de fausse honte... un pas... il faut le faire,
 Et que chacun de vous dans l'autre voie un frère.

GUSTAVE, tombant dans les bras d'Edmond.

Edmond!...

EDMOND.

Gustave!...

DUTROMBLON.

Le quart-d'heure est passé.

TAMERLAN.

Ah! je pleure comme une biche.

DEMOUSTIER, avec enthousiasme.

J'ai réussi! et maintenant je puis croire au
 succès de mon Conciliateur.

SCÈNE XII.

SANSONNET, TAMERLAN, DEMOUSTIER,
ÉLISE, GUSTAVE, EDMOND, DUTROM-
BLON.

SANSONNET.

Par ici... par ici...

ÉLISE, accourant.

Gustave!... mon frère!...

GUSTAVE.

Elise!... (*Il tombe dans ses bras.*)

ÉLISE.

Il est sauvé!...

SANSONNET.

Et je dis que ça m'a donné joliment de peine.
(*Il est tout essoufflé.*)

CHOEUR.

Air : du *Maçon*.

Allons, plus de nuage,
 Pour nous quel jour heureux !
 Gaiement narguons l'orage,
 Il est loin de ces lieux ! (bis.)

ÉLISE, à Demoustier.

Ah ! Monsieur... qu'ai-je appris?... C'est à vous que je dois un si grand service... vous m'avez conservé les jours de mon frère!...

DEMOUSTIER.

Madame, ne vous avais-je pas dit que ce combat ne pouvait avoir lieu...

GUSTAVE.

Comment... ma sœur, tu connais Monsieur... monsieur Demoustier?...

ÉLISE.

Monsieur Demoustier!... ce jeune auteur si aimable, si spirituel...

GUSTAVE.

J'ai l'honneur de te le présenter.

ÉLISE.

Il serait possible!... Oh! maintenant je ne suis plus surprise...

Air : d'Henri IV en famille.

Oui, je comprends que, parlant à vos cœurs,
Monsieur, soudain ait fait couler vos larmes,
Et que sa voix, dissipant vos fureurs,
De vos mains à l'instant ait fait tomber les armes.
Celui qui fit si bien parler les dieux,
Peut-il avoir un langage vulgaire?
Son éloquence est empruntée aux cieux :
Rien ne lui doit résister sur la terre.

GUSTAVE.

Permetts-moi de te présenter aussi Edmond,
le meilleur, le plus cher de mes amis.

EDMOND.

Madame...

ÉLISE, à part.

Quoi! c'est là ce jeune homme?... il est fort bien...

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Mais qu'avez-vous, Monsieur?

EDMOND.

Ah! je le vois,

Vous savez tout...

ÉLISE.

Permettez-moi d'en rire.
 Vous me voyez pour la première fois ;
 De moi , comment auriez-vous pu médire ?

EDMOND.

J'aurais menti , franchement j'en convien ;
 Car maintenant que vous m'êtes connue ,
 De vous , Madame , ici je le soutien ,
 On ne peut croire et dire que du bien
 Une fois que l'on vous a vue.

DUTROMBLON.

Ah ça ! tout est donc définitivement arrangé ?

SANSONNET.

Ça me fait cet effet-là.

TAMERLAN.

Eh bien !... alors , sergent , mon bon ami...
 allons déjeuner... car je n'ai encore rien pris
 d'aujourd'hui , moi...

SANSONNET.

Si fait , un goujon... Dame , tout le monde
 ne peut pas prendre la Bastille...

GUSTAVE.

Messieurs , veuillez rester avec nous... nous
 déjeunerons tous ici , sous ce berceau...

ÉLISE.

Et monsieur Demoustier nous lira sa pièce au dessert...

DEMOUSTIER.

Je ne puis rien vous refuser, Madame... D'ailleurs je m'acquitte; car je dois à ces Messieurs un quart-d'heure de leur temps.

GUSTAVE, serrant la main d'Edmond.

Que nous sommes loin de regretter...

ÉLISE.

A merveille... Voilà, vous en conviendrez, une matinée bien employée; et puisqu'elle devait finir par une rencontre, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre... car nous ne devions pas en espérer une aussi agréable. (*Elle se tourne vers Demoustier.*)

TAMERLAN.

Le fait est que j'aime mieux celle-là...

SANSONNET.

Et moi aussi... car, tant de tués que de blessés, il n'y aura que mes canards de morts... Chaud! chaud! à la broche les canards...

CHOEUR.

AIR : *du Maçon.*

Allons, plus de nuage, etc.

VAUDEVILLE.

TAMERLAN.

AIR : *du vaudeville de la Quarantaine.*

Depuis un mois, chaque matin,
 J'veis m'installer sur la rivière ;
 Mais, hélas ! c'est toujours en vain
 Que j'suis d'là... souvent l'heure entière.
 Le poisson croit pouvoir happer
 Mes asticots sans s'faire prendre ;
 Qui donc voudra le détromper ?
 C'est lui qui d'vrait se laisser attraper...
 Il ne s'agit que de s'entendre. *(bis.)*

GUSTAVE.

J'ai toujours aimé la leçon
 Que donne le bon La Fontaine,
 Aux plaideurs sur qui, sans façon,
 Le juge prélève une aubaine.
 L'huitre qui fait le différend,
 Il commence, lui, par la prendre,
 Puis à chacun d'eux il ne rend
 Qu'une coquille, en leur disant :
 Il ne s'agit que de s'entendre. *(bis.)*

DUTROMBLON.

L'autre jour, un particulier,
 En montrant une égratignure,
 Disait qu'en combat singulier
 Il avait gagné c'te blessure.
 Oui-dà, que j'dis, ce coup d'éclat,
 Messieurs, ne doit pas vous surprendre;
 C'est, en effet, l'fruit d'un combat,
 Mais le vainqueur était un chat...
 Il ne s'agit que de s'entendre. *(bis.)*

DEMOUSTIER.

Aux jours de révolution,
 Orateurs, artistes, poètes,
 Que la plus parfaite union
 De nous éloigne les tempêtes.
 Montrons tous ce que du talent
 Notre pays a droit d'attendre;
 Pour que la France en un instant
 Remonte encore au premier rang,
 Il ne s'agit que s'entendre. *(bis.)*

ÉLISE, au public.

Messieurs, franchement je voudrais
 Que cette pièce pût vous plaire;
 Mais pour assurer son succès,
 Voici, je crois, ce qu'il faut faire:
 Que les spectateurs indulgens
 Veillent bien ici nous défendre!
 S'ils rencontrent des mécontents,
 Pour nous les rendre bienveillans...
 Il ne s'agit que de s'entendre. *(bis.)*

FIN.

VARIANTES. *

SCÈNE III.

SANSONNET.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que je vois là-bas... etc. Oh! oh! un homme d'âge en descend... etc.

DESIGNY.

Eh bien! Monsieur, ce malheureux duel... etc. Il a été suscité par mon neveu... etc.

DEMOUSTIER.

Votre neveu, Monsieur?

DESIGNY.

Hélas! depuis long-temps je lui tiens lieu de père... et s'il allait succomber...

(*Passer de suite à la phrase : Mais ce duel, il a sans doute... etc.*)

(*Passer le couplet : Mais c'est affreux... etc.*)

* Dans le cas où, pour faciliter la représentation de cette pièce dans un pensionnat de garçons, l'on voudrait remplacer par un rôle d'homme celui d'Élise, il faudrait se conformer aux variantes ci-dessus et ci-après, en substituant à ÉLISE M. DESIGNY, oncle de Gustave (60 ans).

(*A la fin de cette scène : Pourront-ils rester insensibles aux larmes, au désespoir d'un vieillard...*)

Terminer la scène par les quatre premiers vers du morceau : Allons, dépêchons-nous, etc.

.....

SCÈNE V.

SANSONNET.

Il n'y a donc plus de duel?...

DEMOUSTIER.

Je l'espère, du moins... (*Passer de suite à la phrase*) : Car ce serait un cruel démenti, etc.

.....

SCÈNE XII.

(*Après ces mots : Le meilleur, le plus cher de mes amis, (passez à la phrase) : Ah ça! tout est donc décidément arrangé?*)

L'intelligence des acteurs leur indiquera les autres changemens indispensables pour faire un rôle d'homme de celui d'Élise.)

ORGUEIL

ET

IGNORANCE,

Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR

MM. E. DÉCOUR ET H. CHAPUIS.

PARIS,

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

13, Rue Pavée Saint-André des Arcs.

1836.



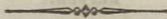
Personnages.

Le baron DORVILLE, ancien général, riche propriétaire.	CHARTRAIN.
ELISA DORVILLE, sa femme.	CLÉMENCE.
EDOUARD, leur fils, âgé de 14 à 15 ans.	EDOUARD.
VICTORINE, leur fille . .	Eugénie S.-MARC.
JOSEPH, cousin de Dorville (Edouard), âgé de 13 à 14 ans	SANTI.
PICHARD, vieux domestique.	SCHÉ.
ANTOINE, jeune jardinier .	BLANCHE.
ALFRED	PÉRIER.
EUGÈNE.	
SOPHIE.	
AGLAÉ.	
CÉLESTE.	

La scène se passe à Auteuil.

115721/2, [3]

Orgueil et Ignorance.



Un jardin ; à gauche du spectateur , une table , un banc et des chaises de jardin ; à droite , une grille qui mène à l'habitation de M. Dorville.



SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE , SOPHIE , AGLAÉ , CÉLESTE ,
EUGÈNE , ALFRED.

CHOEUR.

Air : *d'un Galop.*

Ah! qu'Auteuil est charmant,
Quand le plaisir nous y rassemble
Chantons, fêtons ensemble
Ce joli jour d'amusement.

VICTORINE.

Le volant me séduit.

AGLAÉ.

Le jeu que je préfère ,
C'est de tordre , ma chère ,
D'un seul coup un biscuit.

SOPHIE.

Que le cerceau me plaît !

ALFRED.

Du ballon je raffole.

CÉLESTE.

Et moi, sur ma parole,
J'aime le bilboquet.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'Auteuil est charmant,
Quand le plaisir nous y rassemble !
Chantons, fêtons ensemble
Ce joli jour d'amusement.

VICTORINE.

Je n'en puis plus !

TOUS.

Tout comme nous.

SOPHIE.

Ah ! comme cela échauffe de s'amuser !

VICTORINE.

Mes amis, reposons-nous un moment en attendant la cloche du déjeuner ; nous devons être fatigués, depuis deux heures que nous jouons ?

TOUS.

Oui, oui, asseyons-nous.

EUGÈNE.

Moi, je ne suis pas encore las ; et toi, Alfred ?

ALFRED.

Est-ce que des hommes tels que nous se lassent comme cela ?

SOPHIE.

Eh bien ! Messieurs les infatigables , restez debout.

VICTORINE , assise.

Convenez, mes amis, qu'à l'occasion des prix que nous avons reçus dans notre pensionnat, papa et maman ont eu une bonne idée de nous réunir aujourd'hui ?

TOUS.

Oui, certainement.

EUGÈNE.

A propos, Victorine, sais-tu si ton frère

Édouard et ton cousin Joseph ont obtenu des prix cette année?

VICTORINE.

Je l'ignore ; car papa et maman , qui étaient aux eaux du Mont-d'Or, n'ont pu assister à la distribution ; Édouard lui-même n'a rien écrit... sans doute pour mieux nous surprendre à son arrivée aujourd'hui ?

SOPHIE , à Victorine.

Quant à moi , il me tarde de voir ton petit cousin... il est si doux , si aimable , si complaisant , ce bon Joseph !

TOUS , vivement.

Oh ! cela est bien vrai.

SOPHIE.

Tout jeune qu'il est , il n'a jamais que des choses gracieuses à dire aux demoiselles... tandis que M. Édouard , au contraire...

VICTORINE , vivement.

Achève...

SOPHIE.

N'a-t-il pas eu l'incivilité de me dire que j'étais une grande sotte et une vilaine curieuse.

TOUS, avec étonnement.

Une vilaine curieuse?...

SOPHIE.

Oui... et il m'a dit cela avec un ton...

TOUS.

C'est très-mal!

SOPHIE.

Cela est si mal, que si jamais je trouve l'occasion... je ne suis pas méchante... mais il verra... moi, je suis franche.

Aria : de Julie.

Je déteste son caractère ;

Il est hautain, impérieux.

EUGÈNE.

Il a le don de me déplaire,

Lorsqu'il prend son air orgueilleux.

ALFRED.

Toujours content lorsqu'il vous drape,

Parce que son père est baron,

Il se croit, comme un fanfaron,
Le premier moutardier du Pape.

VICTORINE.

Allons, mes amis, un peu d'indulgence; vous
oubliez qu'Édouard est mon frère.

ALFRED.

En ce cas, n'en parlons plus.

(*On entend sonner la cloche du déjeuner.*)

SCÈNE II.

Les Précédens, PICHARD.

PICHARD.

Allons, Messieurs et Mesdemoiselles, vous
entendez la cloche?... le déjeuner vous attend.

VICTORINE.

Dis-moi, mon bon Pichard, maman et papa
sont-ils prêts?

PICHARD.

Oui, Mademoiselle; mais pour aujourd'hui,

afin de vous mettre tous plus à votre aise, vous déjeûnerez seuls dans la salle à manger.

VICTORINE.

En ce cas, courons nous mettre à table, et ensuite nous reprendrons le jeu.

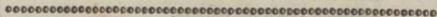
TOUS.

Oui, oui.

CHOEUR (*Reprise du*).

Ah! qu'Auteuil est charmant,
Quand le plaisir nous y rassemble!
Chantons, fêtons ensemble
Ce joli jour d'amusement.

(*Ils sortent tous en sautant.*)



SCÈNE III.

PICHARD, *seul, après un moment de réflexion.*

Oui, plus j'y pense et plus je me demande pourquoi mon maître, en mon lieu et place, a chargé Antoine, le jardinier, d'aller chercher

à leur collège M. Édouard et son cousin, M. Joseph... il y a là-dessous un motif que je ne devine pas... Au surplus, je ne suis pas très-fâché que le jardinier... M. Édouard est si peu aimable avec tout le monde! quel orgueil, quelle fatuité! Toute notre petite jeunesse lui ressemble un peu... dame, cela dépend aussi de la manière de réprimander l'enfance.

AIR : du vaudeville de la Partie Fine.

Autrefois, dans mon jeune temps,
 Et c'était la bonne méthode,
 On corrigeait tous les enfans ;
 Mais, hélas ! ce n'est plus la mode.
 Pour leur rendre l'esprit parfait,
 Et pour dompter leur caractère,
 Selon mon avis, il faudrait
 Reprendre l'ancienne manière.

(Il frappe sur le dos de sa main.)

La jeunesse y gagnerait quelque chose de plus...
 Mais j'aperçois M. et M^{me} Dorville qui viennent
 de ce côté en causant... allons rejoindre nos
 étourdis et voir si rien ne leur manque à table.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. ET M^{me} DORVILLE.

DORVILLE.

Oui, ma chère Éliisa ; oui , je te le répète et te le dis sérieusement, ta manière d'élever Édouard est diamétralement opposée au plan d'éducation que je m'étais tracé pour lui... Je voulais être juste, mais sévère à son égard.

MADAME DORVILLE.

Et tu vas encore me dire que je suis trop bonne, trop indulgente pour lui ?

DORVILLE.

Cela est vrai.

MADAME DORVILLE.

Mais enfin, que reproches-tu à Édouard ? n'a-t-il pas de l'esprit comme un ange ?

DORVILLE.

C'est possible... mais il est caustique et railleur.

MADAME DORVILLE.

Il fait toujours ma volonté.

DORVILLE.

Oui, quand ta volonté est la sienne.

MADAME DORVILLE.

Il travaille, à en altérer sa santé.

DORVILLE.

Moi, je le crois très-paresseux.

MADAME DORVILLE.

Il ne fait point un seul mensonge.

DORVILLE.

Moi, je prétends que c'est un menteur effronté.

MADAME DORVILLE.

Jamais je ne le gâte !

DORVILLE.

Tu n'as fait que cela depuis qu'il est né.

MADAME DORVILLE.

A mes yeux, Édouard est charmant.

DORVILLE.

Aux miens, il pourrait l'être davantage.

AIR : *des Moris ont tort.*

Tu sembles mettre tes délices
A flatter son moindre désir ;
Tu cèdes à tous ses caprices
De gourmandise et de plaisir.
Pour toi, ce tort est plus qu'extrême ;
Car toujours un enfant gâté
Devient le fléau de lui-même
Et celui de la société.

MADAME DORVILLE.

Si Édouard a quelques petits défauts, il n'en est pas moins un enfant précoce.

DORVILLE.

Tous les parens aveugles en disent autant.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

J'ai beaucoup vu de ces jeunes prodiges
 Pompeusement fêtés dans les salons,
 Le temps bientôt détruisant ces prestiges,
 De ces héros a fait des avortons.
 La vanité, dans ces petits atomes,
 Avait détruit la source des talens :
 A quatorze ans ils étaient des grands hommes,
 Dix ans après ils étaient des enfans.

MADAME DORVILLE.

Édouard n'est pas de ce nombre.

DORVILLE.

Mais, dis-moi, ma chère Élixa, oseras-tu excuser à mes yeux l'excessif orgueil d'Édouard?

MADAME DORVILLE.

Je conviens qu'Édouard est un peu orgueilleux, mais c'est bien naturel; ton rang distingué parmi les anciens généraux, ton titre de baron, et plus encore la fortune considérable que nous possédons, et qu'un jour il partagera de moitié avec sa sœur, tout cela est bien fait, je crois, pour tourner la tête de ton fils?

DORVILLE.

Oui... mais cela est-il un motif pour avoir un orgueil toujours mal placé, qui blesse et humilie tout le monde?

MADAME DORVILLE, vivement.

Je me plais à penser qu'Édouard ne sera pas toujours le même.

AIR : *Dans un castel, dame de haut lignage.*

J'en ai l'espoir ; oui, le temps, ce grand maître,
A sa raison un beau jour parlera.
Un peu moins jeune, et pouvant se connaître,
Lui-même alors il se corrigera.

DORVILLE.

Je n'en crois rien ; le contraire est d'usage,
Lorsque l'orgueil semble nous dominer ;
Il pousse, croît et grandit avec l'âge,
Il est trop tard pour le déraciner.

MADAME DORVILLE.

Je suis certaine qu'Édouard fera exception.

DORVILLE.

C'est possible... quant à moi, je saisirai désormais toutes les occasions de le corriger de son principal défaut.

MADAME DORVILLE.

Eh bien! mon ami, je te promets d'être de moitié dans tes utiles leçons.

DORVILLE, à lui-même.

Oui, je veux dès aujourd'hui même...

MADAME DORVILLE.

Édouard arrive ce matin du collège... ah! qu'il me tarde de le voir et de l'embrasser tendrement pour les prix qu'il a obtenus.

DORVILLE.

Tu sais donc?...

MADAME DORVILLE.

Non, mais cela doit être... aussi aura-t-il, pour le payer de son travail, la montre d'or après laquelle il soupire depuis si long-temps.

DORVILLE.

Et moi, je crois qu'il attendra encore le cheval que je lui ai promis... Mais où donc est Pichard? je lui avais dit... (*Il l'appelle.*) Pichard! Pichard!

SCÈNE V.

Les Précédens, PICHARD.

PICHARD, accourant.

Que désire monsieur le Baron?

DORVILLE.

Pichard, vous mettez sur cette table deux couverts, lorsqu'Édouard et Joseph seront arrivés.

PICHARD.

Oui, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, vivement.

Excellente idée... il leur sera fort agréable de déjeuner à l'air... à la campagne c'est un plaisir de plus.

DORVILLE, à Pichard.

Vous donnerez du Bordeaux.

PICHARD.

Où, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, agréablement surprise.

Du Bordeaux!... eh! mais tu veux donc les gâter à ton tour?

DORVILLE, souriant.

Certainement... (*A Pichard.*) Selon mes ordres, Lagrange a-t-il mis les chevaux blancs à la calèche découverte pour aller chercher Édouard?

PICHARD.

Où, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, encore surprise.

Ma jolie calèche découverte et les chevaux blancs?... En vérité, mon ami, c'est traiter Édouard et son cousin en vainqueurs collégiens.

DORVILLE, souriant.

Quand je m'en mêle, ma chère Élixa, je sais bien faire les choses... Comme nos jeunes gens

doivent arriver par la grille du parc, il est inutile de les attendre ici... Allons déjeuner.

MADAME DORVILLE.

Oui... et nous irons visiter ensuite tous nos petits convives, qui déjeûnent sans nous.

(*Madame Dorville prend le bras de son mari; ils sortent tous deux.*)

oo

SCÈNE VI.

PICHARD, *seul.*

Deux couverts à cette table... du Bordeaux... drôle d'idée de mon maître... N'importe, obéissons... Ah! j'entends déjà et je vois d'ici nos collégiens qui arrivent de ce côté!.. Oh! comme M. Édouard paraît courroucé... gare la bombe!

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, JOSEPH, ANTOINE ET PICHARD.

(Antoine porte une couronne et des livres.)

ÉDOUARD, avec humeur.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Je suis vraiment d'une colère
 Que j'en étoufferai d'honneur !
 Je crois qu'en vérité mon père
 Veut être mon persécuteur.
 N'a-t-il pas blessé tout usage ?
 Qui donc oserait le nier ?
 Pour seul compagnon de voyage
 Nous envoyer... un jardinier.

JOSEPH ET ANTOINE, riant à part.

Il est vraiment d'une colère
 Qu'il en étouffera d'honneur !
 Il croit qu'en vérité son père
 Veut être son persécuteur.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Je suis vraiment d'une colère
 Que j'en étoufferai d'honneur !
 Je crois qu'en vérité mon père
 Veut être mon persécuteur.

Un homme qui, d'une lieue de loin, sent le terreau.

ANTOINE.

Dame, Monsieur, un jardinier ordinairement ne sent pas le musc.

ÉDOUARD.

Je crois que tu oses me répliquer?

ANTOINE, avec force.

Et pourquoi pas, Monsieur? (*A part.*) Mon maître m'a recommandé ce matin de répondre ferme à M. son fils.

ÉDOUARD, faisant le geste de vouloir lui donner un soufflet.

Tu mériterais bien...

PICHARD, l'arrêtant.

Ah! monsieur Édouard...

ÉDOUARD, vivement.

Paix!...

JOSEPH.

Pichard a raison... tu devrais, mon cousin...

ÉDOUARD, vivement.

Tais-toi !... (*A Pichard et à Antoine.*) Et vous, sortez tous deux !

ANTOINE.

Monsieur, voici vos livres et vos couronnes.

ÉDOUARD.

C'est bon... posez cela sur cette table, et que je ne vous revoie plus.

ANTOINE, à part.

Allons rejoindre M. le Baron, qui m'a dit qu'il aurait à me parler quand j'arriverais.

PICHARD, à part.

Et nous, n'oublions pas nos deux couverts... (*Bas à Antoine.*) Ah ! quel caractère !...

(*Antoine et Pichard sortent.*)

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, JOSEPH.

ÉDOUARD , après un moment de silence.

As-tu jamais vu un père semblable au mien ?
confier à Antoine le soin de nous amener...

JOSEPH.

Mon oncle a eu sans doute des motifs pour...

ÉDOUARD.

Oh! je lui en ferai reproche, car j'ai son
ambassadeur sur l'estomac... un Antoine! un
Antoine!

JOSEPH.

Tu auras peut-être tort de te plaindre ?

ÉDOUARD.

Tort?... non, car j'ai toujours raison... Mais
revenons à ta promesse... songe que tu m'as
juré, sur ton Virgile, de ne pas dire que tu

m'as donné une grande partie de tes prix, parce que je n'en ai point obtenu cette année.

JOSEPH , vivement.

Je n'ai qu'une parole, et, foi de Joseph, je la tiendrai. Mais que dirai-je à mon oncle, qui m'aime tant, quand il verra que je n'ai eu qu'une seule couronne et quelques livres ?

ÉDOUARD.

Eh bien ! tu lui diras qu'une injustice criante a présidé à la distribution.

JOSEPH.

Il ne voudra jamais le croire.

ÉDOUARD.

Laisse-moi faire aujourd'hui, je me charge de tout. Plus tard, j'avouerai...

JOSEPH.

Puisque cela t'oblige... chose convenue.

ÉDOUARD, avec joie.

Tu sais que ma mère doit me donner une montre d'or?.. Ah ! qu'il me tarde de la mettre dans mon gousset.

JOSEPH , à part.

Celle-là ne lui aura pas donné beaucoup de peine à gagner.

ÉDOUARD.

Maintenant, tout est bien arrêté entre nous... courons embrasser ma mère et mon père; ensuite nous déjeunerons, car j'ai un appétit d'enfer... Surtout, n'oublions pas mes livres et mes couronnes. (*Il va vers la table et prend le tout.*)

JOSEPH.

Édouard! Édouard!... voici ta mère et mon cher oncle qui viennent à notre rencontre.

.....

SCÈNE IX.

M. ET M^{me} DORVILLE, ÉDOUARD, JOSEPH.

MADAME DORVILLE, accourant.

Ah! mon cher Édouard! enfin te voilà. (*Elle l'embrasse.*)

ÉDOUARD.

Ah ! ma mère , quel plaisir de te voir !... et toi aussi , mon père !... embrassons-nous donc.
(Pendant qu'Édouard embrasse son père , madame Dorville embrasse Joseph.)

DORVILLE , à Joseph.

Bonjour , Joseph... viens m'embrasser aussi.

ÉDOUARD.

Tenez , ma mère , voilà tous les prix que j'ai gagnés... trois couronnes et tous ces beaux livres-là.

MADAME DORVILLE.

Ah ! cher Édouard ! quel plaisir j'en éprouve.
(A Joseph.) Tu vois , mon ami , que ton fils n'a pas été paresseux.

DORVILLE.

Je t'en fais compliment... *(A Joseph.)* Et toi , cher neveu , as-tu aussi beaucoup de prix... comme à l'ordinaire ?...

JOSEPH , hésitant.

Mon oncle , je n'ai qu'une couronne et quelques livres.

ÉDOUARD.

Une infamie !... ce pauvre Joseph !... Je vous conterai cela, mon père.

MADAME DORVILLE.

Quant à toi, Édouard, convaincue de ton triomphe mérité, je tiens à ma parole... (*Elle tire une montre d'or de sa poche.*)

AIR : de Colatto.

Pour ajouter à tes lauriers nouveaux,
 A ma promesse afin d'être fidèle,
 Et comme un prix de tes nombreux travaux,
 Prends ce bijou de ma main maternelle.
 Dans mon esprit ce beau jour restera ;
 Car, cher Édouard, sans que cela t'étonne,
 Toujours ta montre à mes yeux marquera
 L'heureux moment où mon cœur te la donne

ÉDOUARD.

Ah ! ma mère, que je suis heureux !... Une montre d'or... Comme les camarades vont enrager... eux qui n'ont tous que des montres d'argent...

JOSEPH, à part et gaiment.

En bonne conscience, cette montre-là devrait être à moi.

ÉDOUARD.

A propos, mon père, sais-tu bien que j'ai à te gronder sérieusement?

DORVILLE, souriant.

Moi.... (*A part.*) Je devine.

ÉDOUARD, avec humeur.

Comment, au lieu de m'envoyer chercher par Pichard, selon ton habitude, tu vas choisir Antoine... lui, en veste, en casquette, et ses mains pleines de terre!

DORVILLE.

En effet... (*A part.*) De l'humeur... c'est ce que je voulais.

ÉDOUARD.

AIR : *On dit parfois dans le village.*

Juge de ma mésaventure,
Lorsque ce sot de jardinier
Monte soudain dans la voiture
Sans se faire un moment prier;
Parlant d'une manière sèche,
Il fallait le voir près de moi,
Il se carrait dans la calèche
Autant que le ferait un roi.

DORVILLE, gaiment.

C'est qu'il était fort aise de se sentir rouler.

ÉDOUARD.

Mais moi, je ne l'étais guère... tout le long des boulevarts on nous regardait... Devant Torton, tous ces banquiers, qui connaissent les armes de la voiture, riaient et me montraient au doigt comme une mascarade... j'étais rouge... j'étais d'une colère... Demande à Joseph.

DORVILLE, d'un ton sévère.

Édouard, Antoine a obéi à mes ordres, et vous deviez de même y souscrire sans murmurer... Vous avez trop d'orgueil, mon fils, et j'ai voulu vous faire voir qu'un jardinier peut bien s'asseoir à côté du fils d'un général...

ÉDOUARD.

Oui... mais en calèche découverte... traverser tout Paris... ah! c'est trop fort!

DORVILLE.

La leçon n'en sera, j'espère, que plus efficace.

MADAME DORVILLE.

Mon cher Edouard, ton père a raison... tu as quelquefois un ton si injurieux avec tes inférieurs, qu'il est bon qu'on cherche à t'en corriger.

ÉDOUARD, avec un dédain marqué.

Et pour cela, qui choisissez-vous?... un artisan, un homme du peuple...

DORVILLE, d'un ton sévère.

Mon fils, l'air de dédain que vous prenez là est aussi inconcevable que déplacé.

Air : C'est encor vous, ô maître que j'admire !

Un artisan comme vous est un homme
 Envers lequel on doit être indulgent ;
 Tout comme vous il a la même somme
 De cet esprit qui rend intelligent.
 De vous à lui la seule différence
 Se trouve, hélas ! dans quelques oripeaux ;
 Mais pour vous deux Dieu n'a qu'une balance,
 Car devant lui les hommes sont égaux.

ÉDOUARD, vivement.

Cependant, mon père, tu ne me persuaderas jamais que le fils d'un homme de ton rang...

MADAME DORVILLE, l'arrêtant.

Allons, Édouard, moins de vivacité; écoute ton père, et profite de sa leçon... (*On entend chanter à la cantonnade.*) Ah! voici nos jeunes convives qui reviennent de ce côté.

DORVILLE, à part.

Bon... ils ont prévenu mes désirs.

SCÈNE X.

Les Précédens, ALFRED, EUGÈNE; puis
VICTORINE, PICHARD.

(*Pendant cette scène, Pichard, qui a apporté une partie du couvert, sort pour aller chercher le reste, et revient bientôt pour tout apprêter.*)

ALFRED.

AIR: *Bientôt dans leur petit ménage.*

Oublions tous notre collège,
Loin de nous le grec, le latin.
Puisque le beau temps nous protège,
Du jeu reprenons le chemin.

La promenade nous engage :
Délivrés de tout embarras,
Amusons-nous, c'est de notre âge,
Et du plaisir suivons les pas.

VICTORINE, accourant.

Bonjour, Édouard... Pichard vient de nous dire que vous étiez arrivés tous deux, et nous accourons tous pour te voir... et moi, pour t'embrasser.

ÉDOUARD.

Bonjour, Victorine.

(*Ils s'embrassent.*)

VICTORINE.

Ah ! que je suis aise que tu sois ici... (*A Joseph.*) Bonjour, petit cousin... (*A Édouard.*) A propos, monsieur le grand vainqueur collégien me permettra-t-il de lui faire mes compliments ?

ÉDOUARD.

Sans doute... surtout quand on les mérite comme moi !

SCÈNE XI.

Les Précédens, SOPHIE, AGLAË, CÉLESTE,
ANTOINE.

(*Dorville, en apercevant Antoine, va à lui, le mène vers le fond de la scène et lui parle bas.*)

SOPHIE, AGLAË, CÉLESTE, ensemble.

Ah! voilà Édouard... voilà Joseph!...

ÉDOUARD ET JOSEPH, en leur donnant la main.

Bonjour, Mesdemoiselles... bonjour!

ALFRED.

Édouard, on dit que tu as des prix, des couronnes... montre-les-nous, hein?

ÉDOUARD, désignant la chaise sur laquelle ils sont.

Tiens, les voilà..., trois couronnes et quinze volumes.

TOUS.

Voyons, voyons!

EUGÈNE, à Joseph.

Et toi, Joseph, qu'as-tu obtenu ?

JOSEPH.

Moi, je n'ai qu'une seule couronne et les œuvres de La Fontaine.

ALFRED, bas à Eugène.

Une seule couronne à Joseph, cela me surprend !

EUGÈNE, bas à Alfred.

Trois couronnes à Edouard, cela m'étonne encore plus.

ÉDOUARD.

Ah ! ça, mes amis, à l'heure qu'il est, votre déjeuner est fait, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Oui, et avec un fameux appétit encore.

ÉDOUARD.

Eh bien ! attendu que le mien me galope terriblement, Joseph et moi nous allons en faire autant... Viens, Joseph.

SCÈNE V.

Les Précédens, PICHARD.

PICHARD, accourant.

Que désire monsieur le Baron?

DORVILLE.

Pichard, vous mettrez sur cette table deux couverts, lorsqu'Édouard et Joseph seront arrivés.

PICHARD.

Oui, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, vivement.

Excellente idée... il leur sera fort agréable de déjeuner à l'air... à la campagne c'est un plaisir de plus.

DORVILLE, à Pichard.

Vous donnerez du Bordeaux.

PICHARD.

Oui, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, agréablement surprise.

Du Bordeaux!... eh! mais tu veux donc les gâter à ton tour?

DORVILLE, souriant.

Certainement... (*A Pichard.*) Selon mes ordres, Lagrange a-t-il mis les chevaux blancs à la calèche découverte pour aller chercher Édouard?

PICHARD.

Oui, monsieur le Baron.

MADAME DORVILLE, encore surprise.

Ma jolie calèche découverte et les chevaux blancs?... En vérité, mon ami, c'est traiter Édouard et son cousin en vainqueurs collégiens.

DORVILLE, souriant.

Quand je m'en mêle, ma chère Élisa, je sais bien faire les choses... Comme nos jeunes gens

DORVILLE, d'un ton sévère.

Mon fils, je vous ordonne...

ANTOINE, à Edouard gaîment.

Allons, mon vis-à-vis, plantez-vous là...
ne boudez pas contre vot' ventre, il crierait
trop.

ÉDOUARD, à part.

Ah! damné jardinier, tu me le paieras! (*Il
s'assied à la table, et déploie sa serviette
avec dépit.*)

ALFRED, bas à Eugène.

Ah! comme il bisque.

SOPHIE, à part.

Il est vexé... tant mieux.

ANTOINE, à Edouard.

Ma foi, Monsieur, je ne sais si vous êtes
comme moi, mais not' petit voyage en voiture
m'a donné un appétit... un appétit de jardinier.

ÉDOUARD, à Pichard.

Pichard, découpe ce pâté.

DORVILLE, à Pichard.

Je vous le défends... Édouard, c'est à toi de servir ton convive... d'ailleurs il est bon qu'un jeune homme apprenne à découper, c'est un moyen de plus de se rendre utile.

ÉDOUARD, à part.

Oh! comme j'enrage! (*Il prend le pâté devant lui et le découpe avec humeur.*)

ANTOINE.

Monsieur votre père a dit vrai... Tel que vous me voyez, on a oublié, dans mon éducation, de m'apprendre à découper une oie ou un dindon... C'que j'coupe le mieux, c'est un plat de pommes de terre.

ÉDOUARD, avec humeur, lui donne l'assiette.

Pauvre sot!... Tenez, servez-vous.

ANTOINE.

Le premier?...

ÉDOUARD.

Oui, oui.

ANTOINE.

C'est donc pour vous obéir. (*Il prend l'assiette et se sert.*) V'là mon morceau... choisissez l'vôtre, mon compagnon. (*Il lui rend l'assiette.*)

ÉDOUARD, à part.

Son compagnon !... Allons, il n'y a pas à reculer .. mangeons.

ALFRED, à part et riant.

Il aura une indigestion de dépit.

ANTOINE, la bouche pleine.

Ah! le bon pâté!... ça vaut mieux que des z'haricots ou des nantilles.

ÉDOUARD, à part.

Butor!

ANTOINE.

Nous ne buvons pas?... j'étrangle.

DORVILLE, riant sous cape.

Édouard, verse donc du Bordeaux à ton convive.

ANTOINE, vivement.

Du Bordeaux !... à moi ?... Versez, versez...
et plus vite que ça.

AIR : *A boire, à boire !*

A boire, à boire !

Pour trinquer, je me sens dispos ;

Victoire, victoire !

Viv' le Bordeaux !

Monsieur, j'bois à votre sagesse,

Je bois à votre politesse,

J'bois à vos prix, à vot' bonheur ;

J'bois aux qualités d'vot' cœur,

J'bois à vot' bonne humeur.

A boire, à boire !

Comm' moi, Monsieur, soyez dispos :

Victoire, victoire !

C'est du Bordeaux !

Allons, cher vis-à-vis, trinquons, ça rend le
vin meilleur.

ÉDOUARD, avec colère.

Trinquer avec vous ?... jamais !

DORVILLE, avec fermeté.

Édouard, je le veux !

ANTOINE, riant.

Point d'humeur... imitez-moi... À vos santés

et à celle de toute l'aimable compagnie. (*Ils trinquent.*)

VICTORINE, à part.

Comme ce pauvre Édouard est sur les épines!

ANTOINE.

Vrai, monsieur Édouard, v'là un fameux régal pour mon estomac.

Air : *Allons, dépouillons nos pommiers.*

Ah! pour moi quel joli repas!
 Vous me croirez sans peine;
 Foi d'Antoin', je n'mattendais pas
 A cette bonne aubaine.
 Malgré vot' courroux,
 D'manger avec vous,
 Puisque j'ons l'privilège,
 J'vous l'dis sans détour,
 J'voudrais chaque jour
 Vous ram'ner du collége.

ÉDOUARD, se levant.

Joli souhait, en vérité!

DORVILLE, à part.

Il a du dépit... c'est ce que je voulais.

ÉDOUARD, avec un dépit concentré.

Eh bien! mon père, vous devez être content

de m'avoir mis en tête-à-tête avec votre jardinier?

DORVILLE.

Oui, si cette leçon peut t'être utile.

MADAME DORVILLE.

J'espère qu'il en profitera.

ÉDOUARD, à part.

Ah! si j'osais répondre!

ANTOINE, bas à M. Dorville.

Eh bien! Monsieur, ai-je bien joué mon rôle?

DORVILLE.

Très-bien.

VICTORINE.

Allons, mes amis, reprenons notre jeu, et suivez-moi au salon, pour que je vous montre une belle lanterne magique.

TOUS.

Oui, oui... la lanterne magique.

ALFRED.

Viens-tu, Edouard?

ÉDOUARD, avec humeur.

Non... laissez-moi tranquille.

TOUS, riant.

Adieu, boudeur.

AIR : *Où, je suis grisette.*

Courons au plus vite ,

Et ne tardons pas :

Le plaisir invite ,

Marchons sur ses pas.

De notre jeunesse

Sachons profiter ,

Car dans la vieillesse

Il faut s'arrêter.

Courons au plus vite , etc. , etc.

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Je voudrais bien savoir ce qu'il va faire ici tout seul... guettons-le. (*Elle se cache derrière un arbre.*)

ÉDOUARD.

Quel caprice de mon père ! Vouloir qu'à cette table... ah ! maudit Antoine, j'aurai long-temps une dent contre toi... Heureusement que pareil déjeuner ne se renouvellera pas demain... Voyons, quelle heure est-il à ma montre d'or ? onze heures... Ah ! que ma mère est bonne de m'avoir fait ce cadeau !... mais si elle savait...

SOPHIE, cachée.

Si elle savait... quoi donc ?...

ÉDOUARD, remettant sa montre dans son gousset.

Une montre dans le gousset, cela vous donne tout de suite l'air d'un jeune homme comme il faut. Dans un salon, au spectacle, à la promenade, on peut obligeamment indiquer l'heure à tous ceux qui vous la demandent... Mais ce n'est pas tout, mon père m'a promis un joli cheval, et je veux qu'il me le donne. Ah ! quel bonheur ! je vois déjà mon cheval exciter l'envie de toutes les cavalcades du bois de Boulogne...

SCÈNE XII.

JOSEPH, ÉDOUARD, SOPHIE (*cachée*).JOSEPH, *accourant*.

Édouard, Édouard ! je quitte tout exprès la lanterne magique pour venir te consoler de la contrariété que tu viens d'éprouver.

ÉDOUARD.

Mon père a trouvé plaisant de me faire cette mystification, mais j'en ai déjà fait mon deuil... un homme comme moi est au-dessus d'une pareille mésaventure.

JOSEPH.

Entre nous, tu conviendras, mon cher Édouard, que tu as parfois un orgueil, mais un orgueil!...

SOPHIE, *à part*.

Oui, comme un vrai sultan...

ÉDOUARD.

Mon orgueil te surprend, n'est-ce pas ?

JOSEPH.

J'avoue que j'ai peine à m'imaginer qu'à ton âge...

ÉDOUARD.

Ah! pauvre cousin, mon orgueil t'étonne? je le conçois... toi, tu n'as pas de motif pour en avoir; car enfin, peux-tu déceimment te comparer à moi?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?

ÉDOUARD.

Allons, allons, rends-toi justice.

AIR : de Philippe.

Entre nous, quelle différence !
 Ton père était un être obscur ;
 Le mien, par une heureuse chance ,
 A des armes au champ d'azur.
 Tu n'es qu'un roturier imberbe ,
 Et, sans vouloir te molester,
 Tu dois, mon cher, me respecter ,
 Car je suis un baron en herbe.

JOSEPH , riant.

Oui, un baron en herbe, mais elle n'est pas encore bien haute.

ÉDOUARD , avec dédain.

N'importe , elle poussera... Au surplus , qu'est - ce qu'il était , ton père ? un petit marchand de bœufs du département du Calvados...

JOSEPH , imitant Édouard.

Du département du Calvados... eh bien ! tu dis vrai.

Air : de Voltaire chez Ninon.

Oui , mon père était un marchand ,
Moi , son fils , ce titre est ma gloire ,
Et , sans faire ici le tranchant ,
J'en conserverai la mémoire.
Je le dis avec vanité ,
Sans penser que cela te blesse :
Son honneur et sa probité
Étaient ses titres de noblesse.

SOPHIE , à part.

Ces titres-là en valent bien d'autres.

ÉDOUARD.

Sais-tu bien que mon père a combattu sous les yeux de l'Empereur ?

JOSEPH.

Ignores-tu que le mien a nourri ses nombreux soldats ?

ÉDOUARD.

Quel amour-propre ! mettre en parallèle un marchand de bœufs avec un général d'armée !...

JOSEPH.

Tu m'accuses d'amour-propre , à présent... mais tu ne m'as pas fait ce reproche , lorsque tu m'as demandé à partager mes prix avec toi... toi , qui n'as pas su seulement en gagner un seul.

SOPHIE , à part.

Pas un seul prix !... c'est bon à savoir...

ÉDOUARD.

Est-ce que le fils d'un baron , qui aura un jour deux cent mille francs de rente , a besoin de gagner des prix?... c'est bon pour des petits collégiens de ton espèce.

SOPHIE , à part.

Il m'a appelée curieuse et sotte... eh bien ! je

JOSEPH, avec un peu de dépit qu'il concentre.

Je vois trop bien que tu veux me mystifier, mais je ne t'en veux pas... Joseph, le roturier Joseph, le fils d'un marchand de bœufs, aura toujours de l'amitié pour le fils d'un baron, qui, malgré lui, sera toujours son cousin.

ÉDOUARD.

Je le sais... aussi, sois tranquille...

Aria : du *Lorgnon*.

De notre superbe château,
 Quand je serai propriétaire,
 D'amis je veux faire un faisceau,
 Et ne pas vivre en solitaire.
 Pour mieux venir à ton secours,
 Sans te promettre des poulardes,
 Je te promets, pour tes vieux jours,
 Un logement... dans mes mansardes.

JOSEPH.

Dans tes mansardes!... bien obligé. (*A part.*)
 Toujours de l'orgueil. (*Haut.*) N'importe, sois persuadé que je serai toujours prêt à te rendre service.

ÉDOUARD.

J'y compte bien , puisque ce sera un plaisir pour toi.

.....

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD , JOSEPH , ANTOINE.

ANTOINE , à part, dans le fond, un gros bouquet à la main.

Suivons l'ordre de M. le Baron , et amusons-nous de M. Édouard , comme il me l'a dit.

ÉDOUARD , apercevant Antoine.

Que nous veut encore ce damné jardinier ?

JOSEPH.

Approche , toi et ton bouquet.

ANTOINE , à Édouard , feignant d'hésiter.

Monsieur, je viens...

ÉDOUARD.

Tu viens...

ANTOINE.

Excusez si j'ose...

ÉDOUARD, vivement.

Achève donc, imbécile.

ANTOINE.

Monsieur, v'là c'que c'est... Quand un jardinier de bonne maison, comme moi, apprend qu'il arrive queuqu'chose d'heureux à ses bons maîtres, il est d'usage qu'il offre des fleurs en réjouissance de...

ÉDOUARD.

De quoi?

ANTOINE.

V'là c'que c'est...

Air : J'en guette un petit de mon âge.

C'est bien naturel que j'célèbre
 Mon jeune maitr' qu'obtient des prix,
 Et qui, sur le latin, l'algèbre,
 En r'montrerait à tout Paris.
 Les louanges sont toujours bonnes ;
 Aussi, sans craindre les caquets,
 J'm'empresse d'offrir des bouquets
 A qui sait gagner des couronnes.

(Il lui tend le bouquet.)

MADAME DORVILLE , l'arrêtant.

Ne va pas si loin, car ton papa vous fait la galanterie à tous deux de vous offrir à déjeuner sous ce berceau.

ÉDOUARD.

On n'est pas plus aimable... il est vrai que pour des vainqueurs... Allons, Joseph, à table... toi, là... et moi, ici. (*Il s'assied.*)

JOSEPH.

Moi, je n'ai pas faim... tu sais bien que j'ai déjeuné au collège avant de partir... Toi, tu as préféré...

ÉDOUARD.

A ton aise... je vais déjeuner seul.

DORVILLE , vivement et avec malice.

Non, mon cher Édouard, non; car Antoine va te tenir compagnie.

TOUS LES ENFANS , riant.

Antoine!... ah! ah! ah!

DORVILLE , à Antoine.

Va t'asseoir, et ne crains pas de lui parler.

ANTOINE, bas.

Oui, monsieur l'Baron. (*Il va vers la table.*)

ÉDOUARD, se levant.

Comment, mon père, tu veux qu'Antoine?...

ANTOINE, avec malice et gaîment.

Et pourquoi pas, Monsieur... les hommes qui vont ensemble en calèche peuvent bien déjeuner à la même table.

DORVILLE, riant.

Il a raison.

TOUS LES ENFANS.

Sans doute, il a raison!

ÉDOUARD.

Mais, mon père, on n'a jamais vu...

ANTOINÉ.

C'est possible, Monsieur; mais, en attendant... à table, à table. (*Il va s'asseoir.*)

ÉDOUARD, avec humeur.

Je ne déjeunerai pas aujourd'hui.

dire si tu as pensé à m'acheter le joli cheval que tu m'as promis ?

DORVILLE, ironiquement.

Je n'ai eu garde d'y manquer, et j'ai eu soin de choisir pour toi la plus belle jument des écuries de M. Crémieux.

ÉDOUARD.

Ah ! mon père, es-tu bon !

DORVILLE.

Oui... mais avant tout, je veux te faire diverses questions, et juger, par tes réponses, si tu es digne de cette récompense.

ÉDOUARD.

Ah ! tu peux m'interroger, je suis ferré.

Air : d'une Fille d'Ève.

Je sais l'histoire en général,
L'astronomie et la physique ;
Je traduis Phèdre et Juvénal ;
Je sais l'algèbre et la musique.
Pour la danse on peut me citer.
J'ai bien d'autres talens encore ;
Enfin il est, sans me vanter,
Bien peu de choses que j'ignore.

ALFRED , riant.

Est-il craqueur, ce farceur-là ?

VICTORINE.

Maman , pendant que papa va faire des questions à mon frère , nous allons nous balancer sous les tilleuls ?

DORVILLE , les arrêtant.

Non , mes enfans , non ; je veux que vous soyez témoins de la manière surprenante dont Édouard va me répondre.

MADAME DORVILLE , à part.

Pourvu qu'il ne se trompe pas.

DORVILLE.

Je te préviens que mes questions viendront au hasard et sans suite.

ÉDOUARD.

Je le pense bien aussi.

DORVILLE.

Voyons , commençons... Quel est le fondateur de Rome ?

ÉDOUARD, embarrassé.

De Rome?... c'est... tout le monde sait cela.

DORVILLE.

Mais enfin, c'est...

JOSEPH, bas à Édouard.

Romulus.

ÉDOUARD, d'un air assuré.

Romulus... tu entends?... Romulus.

DORVILLE.

Bien... Quel est le premier monarque français qui se fit chrétien?

ÉDOUARD.

Qui se fit chrétien?... attends... j'ai son nom sur le bout de la langue...

JOSEPH, bas à Édouard.

Clovis.

ÉDOUARD, avec assurance et vivement.

Clovis.

DORVILLE.

C'est juste... En quelle année, et par qui l'Amérique fut-elle découverte ?

ÉDOUARD, cherchant.

L'Amérique, dis-tu?...

DORVILLE.

Oui, l'Amérique.

JOSEPH, bas à Édouard.

1492... Christophe Colomb, Gênois.

ÉDOUARD, avec aplomb.

En 1492, par Christophe Colomb, Gênois.

DORVILLE.

Très-bien, très-bien.

MADAME DORVILLE.

Tu vois comme Édouard répond ?

ÉDOUARD, avec suffisance.

J'attends les autres questions.

DORVILLE, qui a vu les mouvemens de Joseph.

Oui... mais avant de l'en faire d'autres...

Joseph, viens près de moi, je crains que tu ne troubles les idées de ton cousin.

ÉDOUARD, vivement et voulant le retenir.

Au contraire, il me semble que Joseph, près de moi, me donne plus d'assurance.

DORVILLE.

Ne m'as-tu pas dit à l'instant que tu étais ferré?... Joseph, obéis... (*Joseph vient se placer près de Dorville.*) Maintenant que tu n'es plus distrait par rien, réponds... Combien la Bretagne forme-t-elle de départemens?

ÉDOUARD, embarrassé,

Attends, laisse-moi chercher... La Bretagne forme... mais c'est dans toutes les géographies... ainsi... ma foi... j'ai oublié le nombre, et cela me surprend.

DORVILLE, à Joseph.

Et toi, Joseph?

JOSEPH, vivement.

Cinq.

DORVILLE.

Il a raison, et tu n'en savais rien... Quel est le plus grand fleuve de l'Europe?

ÉDOUARD.

Ah! bah! il en pleut des fleuves.

DORVILLE.

Il y en a beaucoup, c'est vrai; mais je vois que tu ignores... (*A Joseph.*) Et toi?

JOSEPH.

Le Volga.

ÉDOUARD.

J'allais le dire... Joseph m'a coupé la parole.

DORVILLE.

Eh bien! il va se taire, et tu répondras seul... Quels sont les plus grands orateurs de l'antiquité?

ÉDOUARD.

Ici, je n'ai que l'embarras du choix.

DORVILLE.

En ce cas, sors d'embarras, en ne m'en désignant que deux seulement.

ÉDOUARD.

Deux?... ce n'est rien... Il y a d'abord... et puis ensuite...

DORVILLE.

Allons, je vois qu'il faut te l'apprendre encore : c'est Démosthènes et Cicéron.

ÉDOUARD.

Si tu fais la demande et la réponse, je n'ai plus rien à dire.

DORVILLE.

Arrivons à la dernière question... Quelle est la date de la naissance du roi qui vécut sous le plus beau règne de la France, Louis XIV?

ÉDOUARD, cherchant.

Ce grand roi est, si je ne me trompe pas...

DORVILLE, riant.

Oui, ne te trompe pas.

ÉDOUARD.

Est né le... le... C'est singulier, moi qui possède si bien la mémoire des dates !

DORVILLE.

Je vais te l'apprendre, moi... Louis XIV est né le 5 septembre 1638.

ÉDOUARD.

C'est vrai, c'est vrai... malheureuse mémoire...

DORVILLE, d'un air sévère.

Mon fils, vous venez de me donner la preuve certaine que votre mémoire ne vous sert à rien, puisqu'en dépit de vos années de collège, vous êtes d'une ignorance complète.

ÉDOUARD, vivement.

Cependant, les prix que j'ai obtenus vous prouvent...

DORVILLE, avec force.

Ces prix ne sont pas les vôtres... je sais, d'une manière positive, qu'ils appartiennent tous à Joseph.

TOUS LES ENFANS, Sophie exceptée.

A Joseph !

SOPHIE , à part.

Voilà ce que c'est que de m'appeler curieuse.

ÉDOUARD.

Mais qui donc a pu vous apprendre ?...

DORVILLE , avec intention, en regardant Sophie.

Quelqu'un ici que je remercie de son indis-
crétion , mais que j'engage à n'avoir point ce
défaut , toujours nuisible dans le monde.

SOPHIE , à part.

La leçon est pour moi , j'en profiterai.

DORVILLE , à Édouard.

Comme il est juste que le vrai travail soit
récompensé, tu vas remettre à Joseph la montre
d'or que vient de te donner ta maman.

ÉDOUARD.

Quoi ! mon père , vous voulez !...

DORVILLE.

Je l'ordonne.

ÉDOUARD , d'un air abattu.

J'obéis. (*Il tire la montre de son gousset*)

et la remet à Joseph qui revient près de lui pour la prendre.) Tiens, mon cousin, prends cette montre, et plains le pauvre Édouard!

JOSEPH, à madame Dorville.

Vous permettez, ma tante?

MADAME DORVILLE.

Je te l'ordonne, à mon tour.

JOSEPH.

Aix :

Votre sévérité l'exige,
Je dois obéir en ce jour;
Mais si mon cousin se corrige,
Il doit espérer à son tour.

(Bas à Édouard.)

J'accepte, puisqu'on me l'ordonne,
Ce bijoux qui te reviendra;
Car si ta bonté me la donne,
Mon amitié te la rendra.

DORVILLE.

Vous voyez, mes jeunes amis, à combien de honte entraîne un orgueil mal placé, et l'ignorance qu'on cherche en vain à cacher par de l'audace et de l'effronterie.

VICTORINE , à son père.

Mon bon papa, oublie les torts de mon frère !

TOUS.

Oui, oui, pardonnez-lui !

VIRGINIE.

Je suis certaine que la leçon qu'il vient de recevoir lui sera profitable... n'est-ce pas, Édouard ?

ÉDOUARD.

Je vous le promets à tous... (*A son père.*)
Et toi, mon père, crois bien que je ferai tout pour t'être agréable, en profitant de tes sages conseils et me corrigeant de mes défauts.

DORVILLE, gaîment.

En ce cas, donne-moi la main et embrassons-nous. (*Ils s'embrassent.*) Oui, mon Édouard, oui, cesse d'être orgueilleux mal-à-propos ; et, puisque l'instruction conduit à tout, travaille, instruis-toi, et tu trouveras en moi le meilleur de tes amis.

CHOEUR.

AIR : du Chœur de Fioreli.

Pour nous, quel heureux don
Que ce beau jour prospère,
Il nous fait voir d'un père
L'amour et le pardon !

ÉDOUARD, au public.

AIR : du vaudeville du Piège.

Depuis long-temps, grâce à l'accueil
Que votre bonté nous signale,
Je me sens toujours de l'orgueil.
Lorsque vous remplissez la salle;
Mais, quand je brigue vos faveurs,
Sous l'égide de l'espérance,
Pour le destin de nos auteurs,
Sortez-moi de mon ignorance.

FIN.

CHAPITRE

Le 1er jour de l'année
Le 2e jour de l'année
Le 3e jour de l'année
Le 4e jour de l'année
Le 5e jour de l'année
Le 6e jour de l'année
Le 7e jour de l'année
Le 8e jour de l'année
Le 9e jour de l'année
Le 10e jour de l'année

LA JEUNESSE
DE LOUIS XIV.,

(1648.)

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE.

PAR MM. E. DUVAL ET SAINT-YVES.

Représenté pour la première fois
sur le théâtre du Gymnase des Enfants,
le 4 juin 1836.

PARIS.

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

15, rue Pavée-Saint-André des-Arcs.

1837.

*Autorisé
Par le Ministre de l'Intérieur.*

IMPRIMERIE DE TENZUOLO, RUE DE VAUGRAED N° 11.

115721/2[4]

GYMNASI DES ENFANS

LA JEUNESSE
DE LOUIS XIV,
1648.

Vaudeville anecdotique.

Par MM. E. Duval
et St-Yves.

Représenté pour la 1^{re} fois
sur le théâtre
du Gymnase des Enfants,
le 4 juin 1836.



PARIS. ISIDORE PESRON LIBRAIRE-ÉDITEUR

Personnages

LOUIS XIV (14 ans).	MM. RICHÉ.
NICOLAS, charbonnier.	FÉLIX.
LOUIS, son fils (14 ans).	BRANCHE.
LAPORTE, valet de chambre de Louis XIV.	FOINET.
LE MARÉCHAL DE BEL- LEFOND.	RICHARD.
LE VICOMTE DE CHAMA- RANTE.	CHARTRAIN.
LE MARQUIS DE BOIS- FERMÉ.	SCHEY.
MARIE, nièce de Nicolas (12 ans).	M ^{lle} VICTORINE.
SEIGNEURS DE LA COUR.	
PAGES.	
GARDES.	

*La scène se passe à Paris, en 1648, dans la
maison de Nicolas.*

LA JEUNESSE
DE LOUIS XIV,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE.

1648.



Le théâtre représente une boutique de charbonnier; le fond est vitré et laisse apercevoir un carrefour du quartier Saint-Honoré, près la croix du Trahoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, MARIE.

LOUIS, assis devant une table et écrivant.

Hier, à Pierre Landry, blanchisseur aux Fossés Jaunes, trois mesures de charbon; à Genet Billo-



che, étuviste, près la rue des Frondeurs, douze mesures....

MARIE, à la porte de la rue.

Oh ! Louis... Louis... regarde donc toute cette élégante cohue qui suit la rue Saint-Honoré.

LOUIS, fermant son livre.

Tiens, au fait, tout est en liesse aujourd'hui... à demain le travail.

MARIE.

Il y a donc fête au palais Cardinal ?

LOUIS, allant au fond.

Mais ça en a tout l'air.

MARIE.

C'est sans doute cela qui retarde mon oncle.

LOUIS.

Une fête au palais Cardinal ! Dieu, que ça doit être beau !

MARIE.

Oh ! de la foule, voilà tout.

LOUIS.

De la foule... de la foule... c'est égal, si j'avais seulement mon habit neuf... car on ne voudrait pas avoir l'air d'un tirelaine....

MARIE.

Oui, mais malheureusement pour toi, mon oncle a sur lui les clefs des armoires... et te voilà forcé de me tenir compagnie.

LOUIS, avec humeur.

Comme c'est amusant !

MARIE.

Hein ? comment avez-vous dit cela, monsieur ?

LOUIS.

Moi ?... j'ai dit que je n'y tenais pas déjà tant... au fait, on est si bien près de toi. (*A part.*) J'ai tout de même envie d'aller faire un tour par là-bas.

MARIE, allant de nouveau à la porte de la rue.

Dis donc, Louis, voilà le jour qui baisse.

LOUIS.

Oui, les cabarets se ferment.

MARIE,

Et mon oncle qui ne rentre pas !... cela commence à m'inquiéter.

LOUIS.

En effet c'est singulier ; pourtant il n'y a rien à craindre ; mon père est prudent... et d'ailleurs, ce n'est pas à lui que les malfaiteurs s'attacheraient : il a pour leur répondre de trop bons poings... sans compter le reste.

AIR : Dans un castel, dame de haut lignage.

Un grand seigneur qui traverse la rue,
 Ou qu' les frondeurs poursuivent de trop près,
 Peut très-souvent dans c'te lourde cohue
 Se fair' rosser, même par des valets....
 Mais l'homm' du peupl' n'a pas besoin d'armure.
 Pour se défendre il n' fait pas d'embaras ;
 Outre un' cuirass' qu'est sa peau rude et dure,
 Il a ses arm's au bout de ses deux bras.

MARIE.

C'est vrai ; mais dans ces temps d'alarmes et de

remuements continuels, on peut, malgré soi, tomber dans un parti de séditeux ou de faiseurs d'émotions.

LOUIS.

Allons donc, quelle idée !... est-ce que tu entends au dehors le moindre bruit ?

(Il va ouvrir la porte.)

Tiens, regarde... la ville est tranquille... et les frondeurs rodomonts nous laissent en repos ce soir.

MARIE, inquiète.

C'est égal, mon oncle devrait bien rentrer....

LOUIS.

Oh ! ma cousine... il me pousse une idée... si j'allais chercher papa ?... *(Fausse sortie).*

MARIE, le retenant.

Y penses-tu ? Me laisser seule à une pareille heure !

LOUIS.

Mais je ne serai pas long-temps.

MARIE.

Non, monsieur... vous resterez avec moi... ou je croirai que vous ne m'aimez plus, que vous ne m'avez jamais aimée, et je ne voudrai plus de vous pour mon mari.

LOUIS.

Allons donc !!! Est-ce que c'est possible... tu me dis cela pour rire... n'est-ce pas, Marie... que tu me dis cela pour rire? (*Essayant de faire rire sa cousine.*) Vous verrez qu'elle ne rira pas, la méchante.... (*Marie sourit.*) Si... si... elle a ri... (*A part.*) En ce cas, je vais faire un tour au palais Cardinal.... (*Il sort en courant.*) Ne t'impatiente pas... je reviens tout de suite....



SCÈNE II.

MARIE, seule, à la porte de la rue.

Louis... je t'en prie... Louis... allons, il ne m'entend plus. Oh! les vilains hommes... voilà

comme ils sont tous.... le meilleur n'en vaut rien.

AIR du *Chalet*.

Car toujours il nous parle en maître,
Nous impose sa volonté.

D'où vient cela? c'est que peut-être
Trop de franchise et de bonté
Compromet notre autorité.

Pour ne point partager
Le danger,

Je veux me corriger...

Où, je veux changer.

Faibles que nous sommes,

Nous gâtons les hommes,

Quand l' mien command'ra,

[Moi j' lui garde ce refrain là...

Tra, la, la, la la la.

Ce s'ra toujours ce refrain-là.

(*On frappe à la porte.*)

Mais on a frappé... c'est sans doute mon oncle.

(*Ouvrant la porte.*) Ah! enfin!!!

SCÈNE III.

MARIE, NICOLAS, LOUIS XIV, évanoui.

(Nicolas entre en tenant dans les bras un enfant évanoui et enveloppé dans un grand sac à charbon.)

NICOLAS.

Eh vite, un siège pour cet enfant....

MARIE, approchant une grande chaise.

Un enfant !! Ah ! mon dieu, il est évanoui !

NICOLAS, déposant le roi sur la chaise,

Où est Louis ?...

MARIE.

Sorti, malgré moi, pour aller au devant de vous.

NICOLAS.

En ce cas... prends cette clé, et donne-moi vite les habits de ton cousin.

MARIE, prenant la clé.

Ses habits des dimanches ?

NICOLAS.

Hâte-toi, car le petit malheureux fait peine.
(*Entr'ouvrant le sac qui enveloppe le roi.*) Tiens, vois comme ses membres délicats grelottent et se roidissent.

MARIE, apportant les habits de son cousin.

Mais que lui est-il donc arrivé ? Ses vêtements sont trempés... D'où sort-il ?

NICOLAS.

D'où il sort ?

MARIE.

Où l'avez-vous trouvé ?...

NICOLAS.

Où je l'ai trouvé ?... au fond du bassin du palais Cardinal.

MARIE.

Dans l'eau... Comment cela ?

NICOLAS.

Silence ! il revient à lui.

LE ROI, ouvrant les yeux.

Où suis-je ? (*Regardant autour de lui et apercevant la figure noire de Nicolas penchée sur la sienne.*) Quel est cet homme ? Que me veut-il ? (*Se retournant du côté où se trouve Marie.*) Oh ! la jolie figure !

NICOLAS.

Tu entends, Marie.

MARIE,

Mais, mon oncle, il s'exprime très-bien...

LE ROI, cherchant à rassembler ses idées.

Je ne reconnais rien... ne me souviens de rien... Que s'est-il donc passé ?

NICOLAS.

Nous vous conterons cela tout à l'heure, mon petit monsieur ; mais le plus pressé c'est de changer de vêtements, car les vôtres sont un peu mouillés.

LE ROI.

En effet, j'ai froid... mais, attendez... oui... maintenant je me rappelle. (*Regardant avec effroi Nicolas, et se serrant contre Marie comme pour se mettre sous sa protection.*) Qui êtes-vous?... et pourquoi m'a-t-on conduit en ces lieux ?

NICOLAS.

Pourquoi !.. je vous le répète, c'est ce que vous saurez plus tard. Tout ce que je peux vous dire maintenant, c'est que vous êtes chez de braves gens...

AIR du Piège.

Au dehors n' vous arrêtez pas ;
 Le d'dans vaut mieux que c' qui frappe la vue,
 C'est au rebours du moude d'ici-bas,
 Où tant rougissent d' leur âm' nue ;
 La vérité n' connaît pas quatr' chemins ;
 Moi, j' marche droit, j' n'ai pas d'autre science.
 Si d' Nicolas , noir's et dur's sont les mains,
 Tendre est son cœur, blanche sa conscience. (*bis.*)

MARIE.

Oh ! cui.., confiez-vous à nous, mon jeune seigneur.

LE ROI.

Mon jeune seigneur, non; appelez-moi votre ami... le voulez-vous? (*Il tend sa main à Marie.*) Tenez.. je n'ai déjà plus peur.

NICOLAS.

Et vous avez raison. (*Lui indiquant une chambre à gauche.*) Mais entrez dans cette chambre, vous y serez tout à votre aise.

AIR d'une walse de Jacquemin.

Dans cet asile
Pauvr', mais tranquille,
D' vos palais c' n'est pas la beauté :
En r' vanch' j'espère
Qu' dans ma chaumière
Vous trouv'rez d' la cordialité.

LE ROI.

Ah! grand merci! mes bons amis, d'avance.

MARIE, lui donnant les habits de Louis.

V'la d' mon cousin le costume en entier.

LE ROI, à part.

Ah! s'ils savaient que c'est le roi de France
Qu'ils vont ainsi changer en charbonnier!

ENSEMBLE.

(Haut.) Si cet asile,
 Pauvre et tranquille,
 D'un palais n'a pas la beauté,
 Il a, j'espère,
 De la chaumière
 Le charme et la cordialité.

NICOLAS et MARIE.

Dans cet asile, etc.

(Le roi entre dans la chambre à gauche, en emportant les habits de Louis.)



SCÈNE IV.

NICOLAS, MARIE.

NICOLAS,

(Entrebâillant la porte de la chambre dans laquelle est entré le roi.) Si vous avez besoin d'un aide, ne vous gênez pas... je suis là. (Il ferme la porte.) Par la croix de Dieu ! Marie, voilà une étrange fin de journée. J'avais passé marché avec un confrère, au bout de la rue Richelieu, près le rempart... et je m'en revenais

chez nous , en traversant à grand' peine le palais Cardinal, où s'ébattent et se gaudissent, je ne sais pas trop à quel propos, une foule de badauds... lorsqu'arrivé au bassin du palais, j'aperçus un petit malheureux qui se débattait dans l'eau, et auquel personne ne faisait attention, tant était grande la cohue.

MARIE.

Mais alors... sans vous il se serait donc noyé ?

NICOLAS.

Oh ! très-probablement... Tu comprends que mon premier soin fut de le repêcher. Mais quand je me trouvai au milieu de la foule, avec mon fardeau sur les bras... je t'avoue que je ne savais trop qu'en faire. A la fin, voyant que personne ne réclamait ce pauvre petit, je me dis comme ça : personne n'en veut ?

AIR du vaudeville de *l'Apothicaire*.

Ma foi, qu'il soit prince ou manant,
Moi je l'emporte, et, sur mon âme,
Je garderai le pauvre enfant
En attendant qu'ou le réclame.

J' suis pas rich' , mais c' te raison-là
Doit-elle entrer dans la balance ?
A le nourrir Dieu m' aidera,
Faut compter sur la Providence ;
Je compte sur la Providence.

MARIE.

Et rien autre chose ?

NICOLAS.

Non , si ce n'est pourtant que j'ai été suivi
quelque temps par un homme qui semblait m' ob-
server ; mais au moment où il allait m' atteindre ,
me parler peut-être... nous avons été séparés par
la foule... et je ne l'ai plus revu.

MARIE.

Il vous aurait sans doute appris où demeurent
ses parents ; songez donc comme ils doivent
être inquiets !

NICOLAS.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?... D'ail-
leurs , ça leur apprendra à mieux surveiller leur
enfant... A propos d' ça , et l' mien , est-ce qu'il
compte passer la nuit dehors ?

MARIE.

Oh ! mon cousin ! je me doute bien où il est ;
il n'aura pu résister à son envie d'aller voir la
fête... mais il ne risque rien... je ne lui pardon-
nerai jamais, et je le bouderai au moins pendant
huit jours.

NICOLAS.

A ton aise, ma nièce ; mais en attendant va pré-
parer le souper. Notre hôte ne sera pas fâché de
manger un morceau avant de se coucher.

Air de la walse de *Robin des bois*.

Puisque ce soir à notre table
Nous recevons un étranger,
Il faut un souper présentable,
Ainsi ne va rien négliger,
En même temps à ta toilette
Tu penseras, j'en suis certain.

MARIE.

Oui, je veux faire la coquette
Pour me venger de mon cousin.

ENSEMBLE,

NICOLAS.

Puisque ce soir, etc., etc.

MARIE.

Puisque ce soir à notre table
Nous recevons un étranger,
Pour lui paraître plus aimable,
Non, je ne veux rien négliger.

(Elle entre dans la cuisine à droite.)

SCÈNE V.

NICOLAS, ENSUITE LE ROI.

NICOLAS, entr'ouvrant la porte de la chambre dans laquelle
est le Roi.

Eh bien ! mon petit ami, votre toilette avance-
t-elle ?

LE ROI, couvert des habits du petit charbonnier.

Mais, vous le voyez, c'est chose faite... hein ?
trouvez-vous que j'aie bon air sous ce costume ?

NICOLAS.

Comment donc ! mais on le dirait fait pour

vous ; il est vrai que vous êtes à peu près de la même taille que mon fils Louis.

LE ROI, d'un air surpris.

Louis!... vous avez un fils qui se nomme Louis?

NICOLAS.

Oui da ; qu'y a-t-il là de singulier? c'est un nom assez commun, un nom de roi comme de charbonnier.

LE ROI.

C'est le mien.

NICOLAS, surpris.

Comment ! vous vous nommez aussi Louis ?

LE ROI.

A votre tour... d'où vient votre étonnement ?

NICOLAS, réfléchissant.

Oh! oh!.. c'est que je réfléchis à part moi qu'en vous retirant de l'eau j'aurais bien pu, sans m'en douter, me mettre dans l'embarras.

LE ROI.

Ah ! comment cela ?

NICOLAS.

Si au lieu d'être, comme je le suppose, le fils de quelque riche bourgeois, vous vous étiez trouvé, par hasard... le jeune Louis XIV ?

LE ROI.

Ah ! quelle idée !

NICOLAS.

Dame, on dit qu'il n'est jamais si content que lorsqu'il peut s'échapper du palais.

AIR du vaudeville de *la Quarantaine*.

Eu portant la main sur mon roi,
Je m'exposais à sa colère.

LE ROI.

Vous le sauviez, et, croyez-moi,
Vous n'aviez rien de mieux à faire.

NICOLAS.

Ah ! c'était par trop familier,
Et sans montrer tant de hardiesse,
J' devais le laisser se noyer.

LE ROI.

Eh quoi ! le laisser se noyer ?

NICOLAS.

Où, par respect pour son altesse,
On doit respecter son altesse.

LE ROI, à part.

Mon Dieu ! je l'ai échappé belle.

NICOLAS,

La personne d'un roi, voyez-vous, ça doit être
une chose inviolable.

LE ROI, à part.

Le beau privilège !

NICOLAS.

Et je m'estime très-heureux de ne pas l'avoir
rencontré sous ma main... Après tout, cepen-
dant, j'aurais été plus excusable qu'un autre, car
je n'ai jamais eu l'honneur d'apercevoir notre
monarque.

LE ROI.

Vraiment !

NICOLAS.

C'est comme je vous le dis. Ah ! par exemple, j'en ai souvent entendu parler... parce que, voyez-vous, moi, je suis du peuple, et le peuple... ça aime à jaser.

LE ROI.

Alors vous pouvez me dire, mieux que personne, ce qu'on pense du jeune Louis XIV.

NICOLAS.

Hum ! hum !... on n'en pense rien de bon.

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

NICOLAS.

Bel avenir pour la France ! un roi qui ne saura jamais par cœur que les contes de Peau-d'Ane !

LE ROI, *souriant.*

Eh ! les contes de Peau-d'Ane ont bien leur mérite.

NICOLAS.

C'est sans doute ce que lui persuade un com-
plaisant abbé de Beaumont.

LE ROI.

Mais... grâce à son fidèle valet de chambre
Laporte, le jeune roi cherche à s'instruire...
il connaît même déjà son Histoire de France.

NICOLAS.

Réduit à recevoir les leçons d'un valet !... et en-
core, qu'en ont-ils fait de ce brave homme ?

LE ROI.

Hélas !... ils l'ont chassé... mais Louis le re-
grette ; il le reprendra.

NICOLAS.

En attendant, on l'entoure d'espions, comme
d'une épaisse muraille, contre l'approche des bons
sentiments ; et on fera tant, qu'il n'y aura jamais
en lui ni cœur ni courage.

LE ROI, profondément blessé.

Ni cœur ni courage ! mais on a donc oublié

les sièges de Bellegarde et d'Étampes. Louis, certes, n'y marchandait guère sa jeune existence contre les balles et les boulets. Ni cœur ni courage!... Oh! mon Dieu, pauvre Louis, voilà donc comme on te juge!

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Au pauvre enfant le mépris et l'outrage!
 Ingrats Français, ah! laissez-le grandir;
 Être appelé sans cœur et sans courage,
 Quand il sent là ce qu'il doit devenir!...
 Quand il a su lire dans l'avenir!
 Au champ d'honneur lorsqu'il faudra combattre,
 Ou bien, vainqueur, lorsqu'il faudra régner,
 Du nom de GRAND vous saurez désigner
 Louis, le petit-fils d'Henri-Quatre!
 Il sera digne d'Henri-Quatre!...

Sans cœur ni courage!... (*Il pleure.*)

NICOLAS.

Bon, le voilà qui pleure, à présent... Pauvre enfant... oh! ce n'est pas de vous, au moins, qu'on dirait cela... non... votre âme généreuse s'indigne à mes paroles... elle montre tout ce qu'il y a en vous d'espérance et d'avenir, et voilà comme devrait être Louis XIV.

LE ROI, à part.

Allons, cela me console un peu.

NICOLAS,

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Ah ! si le roi vous ressemblait !
Fût-il abandonné d' tout l' monde,
Bravant le parti de la Fronde,
Ce bras que v'là le défendrait,
Vrai Dieu, malheur à qui l'outragerait !
Bien loin de chercher à lui nuire,
A genoux s'il était chez moi,
J' lui dirais : Disposez d' moi, sire...

(Il tombe aux genoux de Louis XIV.)

LE ROI. le relevant.

Eh mais, je ne suis pas le roi.

NICOLAS, honteux.

Tiens ! c'est just', vous n'êt's pas le roi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE, *apportant le souper.*

(Pendant le commencement de cette scène, elle prépare la table.)

MARIE.

Comment! mon cousin n'est pas encore rentré?

NICOLAS.

Non, pas encore.

MARIE.

C'est étonnant, l'heure vient de tinter sept coups à Saint-Germain-l'Auxerrois.

NICOLAS, inquiet.

Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident...

MARIE.

Oh! mon oncle, ne dites pas cela...

NICOLAS.

Ah ! dame, c'est que dans notre bonne ville de Paris, on n'échappé souvent aux turbulents et aux émeutes que pour tomber dans les fondrières et les cloaques, dont les rues sont pleines.

MARIE.

Après tout, nous avons peut-être tort de nous tourmenter ; Louis est encore plus curieux que gourmand, et la fête de cette nuit lui aura fait oublier l'heure de notre souper.

NICOLAS, sortant de sa rêverie.

Par la croix de Dieu ! Marie, tu m'y fais songer. (*Se mettant à table.*) Allons, enfants, si le cœur vous en dit, imitez-moi...

LE ROI, prenant place.

Mais ce n'est pas de refus.

AIR du Serment.

Vite à table !
Repas aimable !
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir.

Vite à table !
Repas aimable
Est favorable
Pour le saisir.

NICOLAŠ.

C' n'est pas dans un' coupe
Qu' nous buvons not' vin.
Nous mangeons not' soupe
Dans des plats d'étain ;
Mais on la trouv' bonne,
Surtout, c'est certain,
Quand on nous la donne,
En sortant du bain.

(*Au roi.*)

Vous sortez du bain.

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

Vite à table, etc.

NICOLAS, faisant les honneurs du souper ; Marie a pris place
à côté de Nicolas.

Et puis, ensuite, comme ce serait folie de penser à vous reconduire ce soir, nous tâcherons de trouver céans une couche à votre taille et convenance.

LE ROI.

Oh ! ne vous embarrassez pas de moi ; je ne suis pas accoutumé de dormir dans un lit somptueux, tant s'en faut... et je gage même qu'on ne trouverait pas chez vous une couverture et des draps plus usés que les miens ; cela vous paraît singulier, n'est-ce pas ?

NICOLAS.

Dame !.. alors... à quoi sert donc la richesse ?...

LE ROI.

A quoi elle sert ?.. parbleu, à toute fin, sans doute ; mais encore faut-il posséder cette richesse ! et, vrai Dieu ! les gardiens de ma bourse font absolument comme ceux de Louis XIV, ils ne l'ouvrent guère qu'à leur profit.

MARIE.

Est-ce que le roi vivrait aussi pauvrement ?

LE ROI.

Ah ! mon Dieu, lui ou moi c'est la même chose... tenez, figurez-vous que ce pauvre roi a

depuis trois ans une misérable robe-de-chambre de velours vert doublée de petit-gris, et qui lui sert hiver comme été.

MARIE.

Elle doit lui être devenue bien courte... car on dit Louis XIV un fort joli cavalier, déjà.

LE ROI, flatté.

Ah! on dit cela... (*A part.*) Eh mais, l'incognito a son côté agréable... (*Haut.*) Mais pour en revenir à la robe-de-chambre, elle est si courte à présent qu'elle ne vient plus qu'à la moitié des jambes du prince.

MARIE, riant.

Ah! ah! ah!... ce doit être drôle, n'est-ce pas, mon oncle?

NICOLAS, préoccupé depuis un instant.

Oui, très-drôle... (*Se levant.*) Mais Louis ne rentre pas, et depuis quelques instants il m'arrive aux oreilles comme une rumeur lointaine...

MARIE, se levant et allant écouter au fond.

Ah! mon Dieu! vous avez entendu?

NICOLAS.

Oh ! peut-être des écoliers qui s'en reviennent du Pré-aux-Clercs et s'amuse à battre le guet. (*Se levant.*) Mais c'est égal, l'absence de ton cousin se prolonge , et je vais moi-même pousser jusqu'au palais Cardinal. (*Au roi.*) Excusez, mon jeune ami, si je vous laisse avec ma nièce.

LE ROI.

Ah ! ne vous gênez pas pour moi.

NICOLAS.

AIR : Ici pour faire bombance.

Adieu, sans cérémonie,
 Le devoir m'appelle ailleurs.
 Et toi, petite Marie,
 D'chez nous fais bien les honneurs.
 Moi j'vais, dans c'te conjoncture,
 M'assurer si mon garçon
 N'aurait pas, par aventure,
 Comme vous fait un plongeon.

ENSEMBLE.

Adieu, etc.

LE ROI.

Adieu, sans cérémonie,
 Le devoir l'appelle ailleurs.

Et j'aime autant que Marie
Pour lui fasse les honneurs.

MARIE.

Adieu, sans cérémonie,
Le devoir l'appelle ailleurs.
Quant à moi, puisqu'il m'en prie,
D'chez nous j'ferai les honneurs.

(Nicolas sort.)

SCÈNE VII.

MARIE, LE ROI.

LE ROI.

Marie!... est-ce donc là votre nom ?

MARIE.

Oui, mon jeune cavalier ; est-ce qu'il aurait le
malheur de vous déplaire ?

LE ROI.

Ah ! vous ne le croyez pas !

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'avez-vous dit ? ce doux nom me déplaire !
 Marie, oh ! non ! répétez-le cent fois.
 Mon cœur ému se réchauffe et s'éclaire
 A cet accent de votre pure voix.

(Avec naïveté.)

Tout transporté de sentiments étranges,
 Sais-je pourquoi mon sein s'agite ainsi ?
 Serait ce donc que Marie est aussi
 Le nom de la mère des anges ?..

(Il soupire.)

MARIE.

Ah ! mon Dieu, quel soupir !

LE ROI.

C'est que j'ai du chagrin.

MARIE.

Du chagrin ? vous pensez sans doute à vos parents... à l'inquiétude où ils doivent être ?

LE ROI.

Je pense que je vous connais à peine depuis

une heure, et que bientôt il faudra nous quitter, peut-être pour toujours.

MARIE.

Mais, monsieur, vous serez libre de revenir nous voir.

LE ROI.

Moi, libre, hélas ! moins que personne ; cependant j'en garde l'espérance ; oui, Marie, oui, nous nous reverrons ; car je n'oublierai jamais le service que votre oncle m'a rendu... ni les doux instants que j'ai passés près de vous... hélas ! pourquoi doivent-ils être si courts !

AIR : *Mire dans mes yeux les yeux.*

Pour adoucir mon chagrin,
Gentille Marie,
Dans la mienne mets ta main,
Dis, le veux-tu bien ?
Ta main,
Ta main si jolie ;
Ta main,
Donne-moi ta main,

(*Marie lui tend la main.*)

LE ROI, *la lui prenant.*

Ah ! si tu pouvais comprendre
Combien dans mon pauvre cœur

(Lui baisant la main.)

Ce baiser que j'ose prendre,
Met d'ivresse et de bonheur !

MARIE, retirant sa main.

(Parlé.) Eh bien ! monsieur.

LE ROI, continuant.

Ce baiser que j'ose prendre,
Il a soulagé mon cœur...
Pour adoucir mon chagrin, etc.

(Cherchant à reprendre la main de Marie.)

De grâce daigne m'entendre :
Pourquoi me repousses-tu ?
Ce baiser que j'osai prendre...

*(Lui saisissant la main, et la lui baisant une
deuxième fois.)*

Eh bien ! le voilà rendu.

MARIE, fâchée.

(Parlé.) Comment, monsieur !

LE ROI, d'un air naïf.

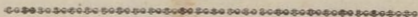
Ce baiser, j'ai dû le rendre,

Puisqu'il m'était défendu...

(*Avec chaleur.*)

Pour adoucir mon chagrin, etc.

(*A la fin du couplet, Marie abandonne sa main ;
le roi met un genou en terre et la baise respectueusement.*)



SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, apercevant le roi aux genoux de Marie.

Jésus Dieu ! qu'ai-je vu...

MARIE.

Ah ! ce n'est pas malheureux... vous voilà donc enfin...

LOUIS.

Mais, il paraît que j'arrive encore trop tôt.

LE ROI, se remettant à table.

C'est là votre cousin ?

LOUIS.

Hein ! j'ai donc la berlue. Comment ! un second moi-même, habillé comme moi, installé chez moi... embrassant ma cousine, et mangeant mon souper... ah ! par exemple, voilà ce que je ne pourrai jamais digérer !

LE ROI.

Il s'échauffe, je crois.

MARIE.

Il ne fallait pas rester si long-temps dehors....

LOUIS.

Taisez-vous, vous êtes une petite coquette ; ce que vous avez fait là est indigne... laisser manger mon souper !... et par un... je ne sais qui.

LE ROI, se levant.

Holà, monsieur le tapageur, ménagez vos expressions, ou sinon... (*Il menace Louis.*)

LOUIS, se mettant en défense.

Eh bien ! quoi ?...

MARIE, se mettant devant son cousin.

Mon cousin !...

LOUIS.

Non, mais je le trouve charmant ! Faut peut-être encore le remercier. Attends donc... Je ne me trompe pas... il a mes habits des dimanches... Ah ! çà, voulez-vous bien tout de suite me rendre mes habits ?...

MARIE.

Mais, c'est mon oncle qui les lui a prêtés.

LOUIS.

Mes hardes....

MARIE.

Oui... pour donner à ses vêtements le temps de sécher. (*Elle lui parle bas.*)

LOUIS.

Ab ! alors, c'est différent... du moment que...

parce qu'enfin, moi... je... (*Allant à la table.*)
 Mais ça n'empêche pas qu'il aurait dû m'en laisser un peu.

MARIE.

Console-toi ; je vais tout de suite t'apprêter autre chose.

LOUIS.

Vrai, un autre souper ?

MARIE.

AIR des *Puritains.*

Viens, suis-moi dans la cuisine,
 Où de toi j' vais m'occuper.
 Oui, je veux en bonn' cousine
 T' préparer vite un autre souper.

LE ROI, à Louis, en levant les bras.

Je me sens à l'étroit dans tes manches.

LOUIS.

N'allez pas pour sortir de c't étau
 Déchirer mon habit des dimanches.
 N' bougez pas... faut souffrir pour êtr' beau.

(*A Marie.*)

ENSEMBLE.

Oui, j' te suis dans la cuisine,
 Où d' moi tu vas t'occuper.

Est ell' bonn' c'te p'tit' cousine !
Par ses soins j' vais avoir à souper.

MARIE.

Viens , suis-moi , etc.

(*Louis et Marie sortent.*)

SCÈNE IX.

LE ROI, *seul.*

Heureuse médiocrité, que de jouissances elle procure... Sous ce misérable toit... un rien suffit au bonheur de ces braves gens... Hélas ! il n'en est pas de même à la cour... Mais chassons ces tristes idées.

AIR : *Oui, je promets d'agir en bon soldat.*

Puisque du pauvre ici je prends l'emploi,
Que je me vois sur le dos sa livrée,
Du sort bizarre accomplissons la loi
Sans mesurer la tâche à mes efforts livrée.

Allons... d'abord retrouvons ma gaïté;
Car de l'état c'est, dit-on, la coutume :
N'oublions pas qu'un visage attristé
Viendrait mentir à mon pauvre costume.

(*Il s'assied près de la table.*)

Je suis curieux de savoir ce qui se passe au palais Cardinal... (*Riant*). Dans quel embarras doit être ce pauvre Mazarin!... Comment fera-t-il demain pour annoncer à la reine Anne d'Autriche, que son fils a disparu? (*Avec sentiment.*) Oh! non, non... Je n'attendrai pas qu'on vienne apporter à ma mère cette fatale nouvelle: quand elle apprendra le danger que j'ai couru... je serai déjà dans ses bras. (*Tremolo: musique à l'orchestre, tumulte et voix confuses au dehors.*) Mais d'où viennent ces clameurs?... (*Il va à la fenêtre.*) La rue est remplie de monde... Si je ne me trompe, on crie: Vive le roi!... vive la fronde!... (*On entend crier au dehors: A bas Mazarin. (Le roi ferme brusquement la fenêtre.)*) Ah! quelle humiliation!... Quand donc me sera-t-il permis de gouverner moi-même? (*Il s'assied de nouveau près de la table, et appuie sa tête dans ses deux mains, dans la position d'une personne vivement préoccupé.*)

SCÈNE X.

LE ROI, LAPORTE, *enveloppé d'un grand manteau.*

LAPORTE, *entrant avec précaution et examinant le Roi.*

C'est lui !... j'avais perdu sa trace , mais merci Dieu ! le voici... (*Promenant ses regards autour de la chambre.*) Personne... n'hésitons plus... (*Il s'avance près du roi, et au moment où il va lui parler, on entend des voix au dehors : Par ici... je vous dis que c'est lui.*) Quel contre-temps... fuyons. (*Il ouvre la fenêtre, et disparaît en brisant une vitre.*)

LE ROI, *se retournant au bruit.*

Eh mais... que signifie ? J'avais cru... ah ! cette porte restée ouverte. (*S'approchant de la porte pour la fermer et apercevant MM. de Chamarrante et de Bois-Fermé.*) Des étrangers !...

SCÈNE XI.

LE ROI, LE VICOMTE DE CHAMARANTE,
LE MARQUIS DE BOIS-FERMÉ.

DE BOIS-FERMÉ, à Chamarante, en lui désignant le Roi.

Tenez, vicomte, voilà quelqu'un qui peut-être
pourra nous dire...

LE ROI.

Je ne connais pas ces figures-là.

CHAMARANTE.

Voyons un peu.... Ah çà, l'enfant, tu es sans
doute le fils de la maison ?

LE ROI, à part.

Au fait, pourquoi pas ? (*Haut.*) Pour vous ser-
vir, mes maîtres.

CHAMARANTE.

Alors, apprends-nous ce que nous voulons sa-
voir.

BOIS-FERMÉ.

Oui, fais-nous connaître ce que nous voulons apprendre.

LE ROI.

Volontiers, mes seigneurs ; mais apprenez-moi d'abord ce que voulez apprendre, ou, si vous aimez mieux, faites-le-moi savoir.

BOIS-FERMÉ.

Vicomte, je crois qu'il nous raille.

CHAMARANTE.

Vous croyez, marquis ?... je vais m'en assurer.

BOIS-FERMÉ.

Non, assurons-nous plutôt si c'est bien lui que...

(Il lui parle bas.)

CHAMARANTE.

Vous avez raison, marquis.

LE ROI.

Eh bien !.. messieurs, je vous attends....

CHAMARANTE.

Comment s'appelle ton père ?

LE ROI.

Mon père?... attendez donc... Nicolas....

CHAMARANTE, à Bois-Fermé.

Nicolas.

BOIS-FERMÉ.

Nicolas.

CHAMARANTE.

Sa profession ?....

LE ROI.

Charbonnier.

BOIS FERMÉ, à Chamaranthe.

Charbonnier.

CHAMARANTE.

Charbonnier.

BOIS-FERMÉ.

Vous voyez, marquis, qu'avec un peu d'adresse

nous avons appris tout ce que nous voulions savoir.

BOIS-FERMÉ.

En effet, vicomte, nous savons tout ce que nous voulions apprendre.

LE ROI, à part.

Par la croix-dieu, voilà de singuliers originaux !

CHAMARANTE.

Or ça, mon gars, écoute-moi bien ; nous sommes certains maintenant que celui que nous cherchons est ici.

LE ROI.

Mais qui cherchez-vous ?

BOIS-FERMÉ.

Un jeune enfant que ton père a recueilli.

LE ROI.

Ah ! vraiment. (*A part.*) Il paraît qu'on s'occupe déjà de moi là-bas ; mais fort heureusement ces gens-là ne me connaissent pas.

CHAMARANTE.

Ainsi donc, tu vas à l'instant même nous l'amener en ces lieux.

LE ROI.

Non pas; vous voulez peut-être lui faire du mal.

BOIS-FERMÉ.

Du mal... ah! loin de nous cette pensée... et quand tu apprendras que cet enfant précieux est le fils de Louis XIII...

LE ROI.

Le jeune roi ?

CHAMARANTE.

C'est toi qui l'as dit, vilain.

LE ROI.

Allons donc, mes seigneurs, vous voulez plaisanter.

BOIS-FERMÉ.

Du tout.

LE ROI.

Mais ce jeune gars, que mon père nous a rapporté ce soir, il est bâti comme tout le monde; est-ce que ça peut être un roi? C'est comme si vous veniez me dire que je ressemble à sa majesté.

CHAMARANTE.

Oh! le rustre... l'entendez-vous, marquis?

BOIS-FERMÉ.

Un pataud de son espèce, oser se comparer !...

CHAMARANTE, au Roi.

Qu'il te suffise de savoir que nous brûlons d'impatience de lui présenter, les premiers, nos hommages....

BOIS-FERMÉ.

Car... il y va de notre fortune à venir.

LE ROI.

A venir? Ah! oui-dà!

CHAMARANTE, bas au marquis.

On ne dit pas ces choses-là, marquis. (*Au Roi.*)

Tiens, manant, accepte cette bourse ; c'est pour t'encourager à servir nos intérêts.

LE ROI, prenant la bourse.

Mais ça ne peut pas leur nuire. (*A part.*) Ah ! mes nobles seigneurs, il y va de votre fortune à venir ; vous ne la tenez pas encore....

BOIS-FERMÉ.

Eh bien ! vilain, tu ne vas pas querir notre glorieux monarque ?

LE ROI.

Si, mes maîtres, j'y cours... mais, avant, je dois vous prévenir d'une singularité qui va bien vous surprendre... celui que vous appelez Louis XIV...

LES DEUX SEIGNEURS.

Après?...

LE ROI.

Il a refusé jusqu'à ce moment de nous dire son véritable nom, et il s'obstine à répéter qu'il n'a jamais été autre chose... que le fils du charbonnier Nicolas.

CHAMARANTE, surpris.

Ah bah !!!

BOIS-FERMÉ.

Voilà qui est bizarre !

LE ROI.

Et bien plus, selon lui, c'est moi qui suis un étranger dans la maison.

CHAMARANTE, riant.

Le roi, peut-être ?

BOIS-FERMÉ, riant.

Avec une pareille tournure... Oh ! oh ! oh !

LE ROI, riant.

Si j'avais voulu l'écouter, je lui aurais déjà cédé la place.... C'est que, voyez-vous, je ne suis pas si bête.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Air de Berat.

Quelle singulière manie !

Un roi, qui veut être un manant.

Je n'ai jamais vu de ma vie
 Un petit prince aussi plaisant.
 Oh ! oh ! oh ! oh ! c'est amusant.
 Très-amusant !

LE ROI, parlè.

Je vais toujours vous le chercher ; vous lui fe-
 rez entendre raison...

(Reprise de l'ensemble.)

Quelle singulière manie ! etc.

(Le roi sort en se moquant d'eux.)



SCÈNE XII.

CHAMARANTE, BOIS-FERMÉ.

BOIS-FERMÉ, riant.

Eh bien, monsieur de Chamarante ?

CHAMARANTE, riant.

Eh bien, monsieur de Bois-Fermé ?

BOIS-FERMÉ, s'éventant.

Permettez-moi de m'asseoir et de reprendre haleine... ouf!... (*Il se jette sur un siège.*)

CHAMARANTE.

Alors, je vais en faire autant ! ouf...

BOIS-FERMÉ.

Savez-vous que nous sommes des seigneurs bien adroits ?

CHAMARANTE.

Nous voulons être présentés à la cour d'une manière qui fasse sensation...

BOIS-FERMÉ.

Nous prétendons que, quoi qu'arrivant du fond de notre province, on sache tout d'abord ce que nous valons...

CHAMARANTE.

Et pendant que nous délibérons...

BOIS-FERMÉ.

Que nous tergiversons....

CHAMARANTE.

Le hasard le plus singulier....

BOIS FERMÉ.

La chance la plus heureuse...

CHAMARANTE.

Nous rendent maîtres, les premiers, d'un grand
secret d'État.

BOIS-FERMÉ.

Le roi est perdu !...

CHAMARANTE.

Et nous connaissons seuls sa retraite momen-
tanée !...

BOIS-FERMÉ, mystérieusement.

Déjà, dans Paris, les esprits fermentent...

CHAMARANTE.

Les ennemis du cardinal font circuler des bruits
sinistres...

BOIS-FERMÉ.

Et le ministre se croit perdu...

CHAMARANTE.

Quand nous ramenons dans ses bras le rejeton royal...

BOIS-FERMÉ.

Alors!..

CHAMARANTE.

Alors, Mazarin ne peut plus rien nous refuser...

BOIS-FERMÉ.

Car nous avons sauvé son éminence....

CHAMARANTE.

Et la France, par-dessus le marché !

BOIS-FERMÉ.

Il faut avouer que nous sommes des seigneurs bien adroits; mais.. quelqu'un s'approche, c'est sans doute le roi.

CHAMARANTE, apercevant Louis.

Justement. (*Ils se tiennent respectueusement au fond, le chapeau bas.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, en colère.

Mais c'est donc un guignon qui me poursuit... comment, je ne pourrai pas parvenir à souper... et ça, par la faute de cet étranger de malheur...

CHAMARANTE, à part, à Bois Fermé.

Quel air distingué!!!

LOUIS.

Juste au moment où Marie vient de déposer sur mon pain une grillade, hum! à s'en lécher les doigts, pouf! il ouvre vivement la porte, et voilà mon fricot dans les cendres.... (*Marchant à grands pas.*) Ah! sans ma cousine, je crois que je l'aurais assommé.

CHAMARANTE.

Marquis, si nous l'abordions.

LOUIS.

Et maintenant encore, il me prend des envies de battre...

(Il gesticule.)

BOIS-FERMÉ, avec inquiétude.

Je ne crois pas le moment très-favorable.

LOUIS.

C'est que j'ai une faim... mais une faim à tout dévorer... une véritable fringale...

BOIS-FERMÉ, à Chamaranthe.

Ah ! vicomte, si j'allais...

(Il lui parle bas, et sort précipitamment.)

SCÈNE XIV.

LOUIS, CHAMARANTE.

LOUIS, se croyant seul.

Et l'autre, avec son air goguenard, qui me

conseille de prendre patience... comme c'est restaurant !

CHAMARANTE, s'attachant aux pas de Louis.

Sire, votre majesté....

LOUIS, se trouvant face à face avec Chamarante.

Hein ! qu'est-ce que c'est qu' ça?... par où donc est-il entré, celui-là ?

(Chamarante fait de profonds saluts.)

Que demandez-vous?... Du charbon.

CHAMARANTE.

Ah ! sire....

LOUIS, surpris.

De quoi, sire ?

CHAMARANTE.

Votre majesté !...

LOUIS.

Qu'est-ce qu'il me chante donc, avec sa majesté ?

CHAMARANTE.

Prince!...

LOUIS.

Plait-il ?

CHAMARANTE.

Il est inutile de feindre plus long-temps... je n'avais pas encore eu l'honneur de contempler vos augustes traits... mais, rien qu'à la noblesse de votre port...

LOUIS, à part.

Je crois qu'il a parlé de porc ; est-ce à propos de ma grillade ?

CHAMARANTE, se remettant à saluer.

Alcibiade Cupidon Bonaventure, vicomte de Chamarante, un de vos plus dévoués serviteurs, j'ose le dire, et....

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BOIS-FERMÉ, *portant sur ses bras
et dans ses mains des pâtés et des bouteilles.*

CHAMARANTE, *continuant.*

J'ai l'honneur de vous présenter le marquis de
Bois-Fermé.

LOUIS.

Comment, encore un !

CHAMARANTE, *au marquis.*

Marquis, inclinez-vous devant son altesse
royale....

BOIS-FERMÉ, *fort empêché par tout ce qu'il porte.*

Ah ! sire ! (*Il salue plusieurs fois.*)

LOUIS, *remarquant les provisions que porte Bois-Fermé.*

Tiens, qu'est-ce qu'il porte donc celui-là ?...
de la pâtisserie !...

BOIS-FERMÉ, bas à Chamarante.

Vicomte, aidez-moi à me débarrasser de tout cela, je n'en puis plus. (*Chamarante l'aide à placer ses provisions sur la table.*)

LOUIS, à part.

Eh ben ! mais ils sont sans gêne... les voilà qui s'installent chez nous?... (*S'avançant.*) Ah ! ça, messieurs, vous allez sans doute m'apprendre... et d'abord pour qui ce souper-là ?...

CHAMARANTE.

Mais pour vous, sire.

LOUIS, étonné.

Pour moi, sire ?

BOIS-FERMÉ.

Si votre majesté veut bien le permettre.

LOUIS, transporté.

Comment donc !... mais ma majesté ne demande pas mieux. (*S'empressant de se mettre à table.*) Si je m'attendais à ça, par exemple !...

BOIS-FERMÉ.

Ce sera moi, la chose est sûre.

LOUIS, frappant avec impatience sur la table.

Morbleu, messieurs, en attendant,

Moi, j'étoufferai si ça dure.

*(Bois-Fermé et Chamarante lui versent à boire
tous deux à la fois.)*

BOIS-FERMÉ.

Ah ! sire, c'était par excès de zèle.

LOUIS, qui s'est empressé de boire, avale de travers.

Allons, bon ! hum, hum, hum ! *(Il est pris par
une quinte violente.)*

BOIS-FERMÉ, s'apercevant que le roi se pâme.

Ah ! vicomte, le roi se pâme.

CHAMARANTE.

Ah ! mon dieu, tenez-lui la tête.

BOIS-FERMÉ.

C'est ça, vous allez lui frapper dans le dos....

*(Bois-Fermé tient la tête de Louis, et Chamarante
lui frappe à grands coups dans le dos.)*

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE ROI.

(Il est entré à la fin de la scène précédente.)

LE ROI.

Eh bien ! que se passe-t-il donc ?

BOIS-FERMÉ, à Louis.

Comment se trouve votre majesté ?

LE ROI, à part.

Ils l'arrangent bien, sa majesté. *(A Chamarante et à Bois-Fermé)*. Comment, messieurs, vous osez lever la main sur le Roi !

CHAMARANTE.

Tu t'abuses, manant ; nous lui rendions un service.

BOIS-FERMÉ, lâchant Louis.

Oui, sa majesté avait avalé de travers, et dans notre empressement....

LOUIS, parvenu à reprendre son haleine.

Vous frappez beaucoup trop fort.

CHAMARANTE.

Ah ! sire !

LOUIS.

Mais , au surplus , çà ne vous arrivera plus...
car je donne ma démission de monarque, et je re-
deviens charbonnier.

LE ROI, aux seigneurs.

Voilà sa lubie qui le reprend.

BOIS-FERMÉ, à Chamarante.

Vicomte, il faudrait tâcher de le décider à nous
suivre.

CHAMARANTE.

Je vais essayer, marquis.

LOUIS.

Ah ! çà, qu'est-ce qu'ils marmottent donc tous
les trois ?

CHAMARANTE.

Sire...

LOUIS.

Encore!

CHAMARANTE.

Monsieur le marquis de Bois-Fermé et moi, Alcibiade Cupidon Bonaventure de Chamarrante, nous pensons qu'il serait convenable que vous consentissiez à quitter cette demeure.

LOUIS.

En voilà bien d'une autre à présent... quitter la maison de papa?...

LE ROI, aux seigneurs.

Il y tient absolument.

CHAMARANTE.

Nous ferons observer à votre majesté....

LOUIS, en colère.

Toujours ma majesté! mais je vous ai déjà dit que j'en ai assez comme ça... je suis Louis.

BOIS-FERMÉ.

Louis XIV.

LOUIS.

Non, Louis tout court ; Louis, le fils de Nicolas le charbonnier.

BOIS-FERMÉ.

Prince, cela vous plaît à dire.

LOUIS.

Comment ! je ne suis pas le fils de papa, à présent....

CHAMARANTE, au marquis.

Marquis, nous n'en viendrons pas à bout facilement.

(Il parle bas au marquis.)

LE ROI, à part.

Allons, il faut que je m'en mêle. *(A Louis.)*
Camarade, vous avez tort de ne pas vouloir suivre ces messieurs.

LOUIS, avec humeur.

C'est ça, pour vous céder la place....

LE ROI, lui glissant dans la main la bourse de Chamarante.

Non, mais pour obliger un ami, qui sait se montrer reconnaissant.

LOUIS, surpris.

Qu'est-ce que c'est qu' ça ?... de l'or !

LE ROI, bas.

Cachez cette bourse ; elle est à vous si vous consentez à les accompagner seulement pendant un quart d'heure.

LOUIS.

Mais que veulent-ils faire de moi ?

LE ROI.

Que cela ne vous inquiète pas ; il ne peut rien vous arriver de fâcheux.

LOUIS, mettant la bourse dans sa poche.

Bien vrai ?

LE ROI, oubliant son rôle.

Ma parole de roi.

LOUIS, surpris.

Hein ! comment ?

LE ROI, aux seigneurs.

Mes seigneurs, son altesse royale attend qu'il vous convienne de partir.

CHAMARANTE ET BOIS-FERMÉ.

Il serait vrai !...

LOUIS.

Oui, messieurs... montrez-moi le chemin.

LES DEUX SEIGNEURS.

ENSEMBLE.

Air d'Estelle.

Chance peu commune !

Nous voilà certains

Que notre fortune

Est entre nos mains !

LE ROI, à part.

Je suis sans rancune ;

Aussi je les plains :

Vraiment leur fortune

N'est pas dans leurs mains.

LOUIS.

Pour moi, sans rancune,
S' montr' l'or à plein's mains,
Que m' veut la fortune?
Ell' s' tromp', je le crains.

(Ils sortent tous, excepté le Roi.)

SCÈNE XVII.

LE ROI, MARIE.

(Elle sort de la cuisine au moment où son cousin s'éloigne par le fond.)

MARIE.

Eh bien ! où donc va mon cousin ?... et pourquoi l'emmené-t-on ?

LE ROI, riant à gorge déployée.

Oh ! oh !... ah ! ah ! *(Près de la porte de sortie.)*
Bravo, mes seigneurs... oh ! vous avez cette nuit bien mérité de la patrie... elle vous doit une ré-

compense, et je me charge de vous-la faire obtenir... oh! oh! oh!... ah! ah! ah!...

MARIE, interdite.

Mais que s'est-il donc passé ?

LE ROI.

Ah! ah! je n'ai jamais ri d'aussi bon cœur.

MARIE, fâchée.

Savez-vous, monsieur, que cela n'est pas poli du tout, de rire comme cela au nez des gens ?

LE ROI.

Ah! pardon... mille fois pardon, ma gentille Marie; mais c'était plus fort que moi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NICOLAS, LAPORTE.

NICOLAS, entrant précipitamment et apercevant le Roi.

Dieu soit loué, monsieur... il est encore ici.

LE ROI, reconnaissant Laporte, et lui ouvrant ses bras.

Laporte ! mon fidèle Laporte !

(Laporte veut se jeter aux pieds du roi.)

NICOLAS.

Je vous préviendrai quand il en sera temps.

(Il va au fond, suivi de Marie qui cherche à comprendre tout ce qui se passe.)

LAPORTE.

Prince, grâce à ce brave charbonnier, il m'est permis de vous revoir encore une fois avant de mourir.

MARIE, revenant en scène.

C'était le Roi ! *(Avec un soupir.)* Ah ! c'est dommage.

LAPORTE.

Proscrit par Mazarin, je n'ai pas quitté Paris. Ce soir, au moment où vous êtes tombé dans l'eau, je n'étais qu'à quelques pas de vous, et j'allais m'élançer à votre secours... quand le brave

Nicolas vous a retiré du bassin. (*Nicolas a redescendu un moment la scène, le roi lui tend la main, Nicolas la porte à ses lèvres et retourne au fond.*)
 Inquiet sur les suites de votre accident, ce fut en vain que je m'efforçai de vous suivre, la foule nous eut bientôt séparés.

LE ROI.

Excellent homme !

NICOLAS, au fond.

Méfiez-vous ; ils ne peuvent être loin.

LAPORTE.

Parvenu depuis à trouver cette demeure, j'allais, au risque d'être reconnu, me jeter à vos pieds, lorsqu'il me vint à l'esprit qu'il fallait, avant tout, songer à votre sûreté. Je fis secrètement prévenir le maréchal de Bellefond....

LE ROI.

Il sait donc que je suis ici ?

LAPORTE.

Oui, mon prince.

NICOLAS, toujours aux aguets.

Nous ne le devançons que de quelques instants.

LAPORTE.

Et maintenant, sire, que vous ne courez plus aucun danger, il ne me reste qu'à prendre congé de vous. (*Au Roi, qui le retient.*)

Aria du *Luth galant*.

Permettez, Sire ! hélas, d'ici je doi...

LE ROI.

Voudrais-tu donc encor fuir devant moi ?

Reste, et que dans mes mains la tienne soit placée !

LAPORTE.

Craignez du cardinal la puissance offensée !

Mazarin est ministre...

LE ROI.

Oui, telle est ma pensée !

Mais, Louis-Quatorze est roi ! (*bis*).

LAPORTE.

Ah ! mon prince !

MARIÉ, qui est sortie pour regarder dans la rue.
 Le maréchal de Bellefond !...

SCÈNE XIX.
 LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE BELLEFOND,
 SEIGNEURS DE LA COUR, PAGES, GARDES.

CHŒUR.

Ain du Dieu et la Bayadère.

Du prince la présence
 Dissipe notre effroi ;
 Dieu veillait sur la France,
 Il a sauvé le roi !

(Tout le monde s'incline devant Louis XIV.)

LE MARÉCHAL.

Sire, hâtons-nous de rentrer au palais... venez rassurer le cardinal !

LE ROI.

Le cardinal... oui, je conçois son inquiétude.
(A part.) Sans l'ombre de son roi, que deviendrait son importance ?

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DE CHAMARANTE, DE BOIS-FERMÉ, LOUIS, *en habit de prince et grotesquement affublé.*

LOUIS, cherchant à se faire jour à travers la foule.

Place, place!... Ah! çà, on ne peut donc plus rentrer chez soi, à présent!

CHAMARANTE ET BOIS-FERMÉ, se précipitant
aux pieds de Louis XIV.

Ah! sire, croyez que notre dévouement!...

LE ROI, d'un ton sévère.

Il suffit... relevez-vous, je sais maintenant ce que vous valez.

(Ils se retirent confus.)

NICOLAS, à son fils.

Comme te voilà fagoté!

LOUIS, indiquant Chamarante et Bois-Fermé.

C'est ces messieurs qui m'ont arrangé comme çà!... *(Se donnant des airs.)* Heim! j' dis qu'on a une tournure....

MARIE.

Mais, d'où viens-tu ?

LOUIS.

Dupalais Cardinal... où ils m'ont joliment reçu ; c'est qu'il fallait les voir ! (*Indiquant qu'on l'a maltraité.*) Et vli, et vlan ! je ne sais pastrop pourquoi, par exemple ; mais je m'en moque, j'ai toujours la bourse... et le costume... il vaut bien mes habits des dimanches.

LE ROI, à Marie et à Nicolas.

Mes amis, vous me rapporterez les miens au palais du Louvre... Demain, je compte sur vous. (*Nicolas et Marie s'inclinent ; aux seigneurs de la Cour :*)

Hâtons-nous, messieurs !

REPRISE DU CHOEUR.

Du prince la présence

Dissipe notre effroi ;

Dieu veillait sur la France ,

Il a sauvé le roi !

FIN.

NOUVEAU THÉÂTRE D'ÉDUCATION

DÉDIÉ A LA JEUNESSE.

Répertoire

DU

GYMNASE DES ENFANTS

OU

Choix des Pièces de ce Théâtre

PUBLIÉ

Sous les auspices des premières maisons
d'éducation de Paris,

et en collaboration

DE MM. ST-HILAIRE, ÉMILE VANDERBURCK, SIMONIN, ST-YVES,
XAVIER, POUJOL, MASSELIN, E. DUVAL, DÉCOUR, H. DUFALT,
BURAT DE GURGY, ANGEL, BADENIER, RICHARD LISTENER,
ÉDOUARD COLIN, etc.

Belle édition de luxe in-18,

PAPIER FIN DES VOSGES

COUVERTURE IMPRIMÉE, DESSIN DE TELLIER

gravé sur bois

PAR ANDREW, BEST ET LELOIR.

Parmi tous les recueils consacrés à l'éducation de l'enfance, les recueils de théâtre sont, sans contredit, les plus instructifs. Le cadre dramatique s'adapte admirablement à l'intelligence des enfants; en personnifiant dans une action vive et intéressante les vertus qu'on veut leur faire aimer et les vices qu'on veut leur faire haïr, on est sûr de captiver leur esprit, en même temps qu'on stimule en eux la réflexion.

Le moyen le plus sûr et le plus efficace d'arriver

jusqu'à l'intelligence de la jeunesse, c'est de frapper son imagination. Le raisonnement vient toujours à la suite d'une impression quelconque ; l'enfant cherche à se rendre compte de ce qui lui a causé une grande peine ou un vif plaisir. On conçoit dès lors que les personnes éclairées qui ont consacré leurs soins à l'éducation des enfants, et notamment Berquin, le père du Cerceau, Jeuffret, M^{me} de Genlis et M^{me} Campan, aient présenté leurs leçons sous une forme dramatique. En publiant aujourd'hui le *Répertoire du Gymnase des Enfants* nous ne faisons que marcher sur leurs traces, mais nous avons l'immense avantage d'emprunter aux mœurs actuelles, la donnée morale et les personnages de chacune de nos comédies.

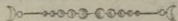
Toutes les pièces contenues dans notre *Répertoire* ont subi l'épreuve de la représentation ; des *enfants* les ont jouées sur le charmant théâtre du Passage de l'Opéra. Aucune pièce n'étant mise en scène, sur ce théâtre, avant d'avoir subi l'examen sévère d'un comité de lecture composé d'auteurs prudents et expérimentés, nous aurions pu, sans crainte, publier toutes celles qu'on y représente, mais nous n'avons voulu faire entrer, dans notre collection, que les pièces dont un succès durable a constaté la supériorité.

En publiant le *Répertoire du Gymnase des Enfants*, nous n'avons fait qu'obéir aux vœux d'un grand nombre de parents et d'instituteurs ; déjà plusieurs maisons d'éducation ont employé avec succès notre recueil pour exercer la mémoire et développer l'intelligence des enfants, en leur accordant de *représenter eux-mêmes* les pièces qu'ils préfèrent. De toutes les récompenses, les *représentations* sont peut-être celles dont les enfants font le plus de cas : la seule perspective d'une représentation suffit pour stimuler leur zèle. Le plaisir qu'ils se promettent soutient leur patience et les excite au travail. Ce genre de récompense offre, d'ailleurs, des avantages que les instituteurs et les parents ne sauraient trop apprécier : les *représentations* habituent les enfants à sentir la portée de ce qu'ils récitent, à accentuer

convenablement chaque mot d'une phrase , à donner à leur voix les inflexions que commande le sens ; elles les habituent à surmonter, de bonne heure, une timidité qui , plus tard , deviendrait de la gaucherie, à se présenter avec aisance , à mettre leurs gestes , leur physionomie , leur attitude en harmonie avec les rôles qu'ils ont à débiter.

Au moyen de quelques VARIANTES placées à la fin de chaque pièce , notre Répertoire peut être joué dans *les pensions des deux sexes*.

Nous ferons remarquer , en terminant , que ce Répertoire n'est pas seulement un ouvrage utile et moral , instructif et amusant , mais que c'est encore une œuvre typographique aussi élégante que correcte.



EN VENTE

Pièces en un acte , à 50 centimes.

- LE DÉBUT DE TALMA, comédie-vaudeville.
- LES DEUX JUMELLES, comédie-vaudeville.
- ORGUEIL ET IGNORANCE, comédie-vaudeville.
- UNE DISTRIBUTION DE PRIX, comédie-vaudeville.
- UNE MATINÉE A VINCENNES, comédie-vaudeville.
- LA JEUNESSE DE LOUIS XIV, vaudeville historique.
- ANNA, ou la Demoiselle de compagnie, comédie-vaudeville.
- LES GITANOS, ou le Prince et le Chevrier, vaudeville-historique.
- LE COEUR D'UNE MÈRE, drame-vaudeville.
- LE COMLOT DE FAMILLE, comédie en vers.
- BÉBÉ, ou le Nain du roi Stanislas, comédie historique.
- JALOUSIE, drame-vaudeville.
- COQUETTERIE, comédie-vaudeville.

- LE NABAB, comédie-vaudeville.
 JENNY, ou le dernier des Stuarts, comédie-vaudeville.
 L'INCONSTANT, ou une Leçon d'astronomie, vaudeville.
 LA REINE DES RAMEAUX, comédie-vaudeville.
 LE POT AU LAIT, fable de La Fontaine mise en action; 25 cent.

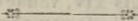
Pièces en deux actes, à 75 centimes.

- LE CHATEAU EN LOTERIE, ou le Savetier propriétaire, comédie-vaudeville.
 JULIA, ou les Dangers d'un bon mot, drame-vaudeville.
 LAURENT LE PARESSEUX, drame-vaudeville.
 LA FIANCÉE DE 12 ANS, ou tout pour (mon père,)
 comédie-vaudeville. (ma mère.)
 LA CROIX D'OR, comédie-vaudeville.

LA COLLECTION COMPLÈTE

6 volumes in-18, papier fin des Vosges, 10 francs.
 et 12 fr. 50 c. par la poste.

NOTA. On peut se procurer la MUSIQUE des pièces ci-dessus, en s'adressant au même éditeur. Chaque acte, 4 fr.



PARIS.

ISIDORE PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De la Méthode-Jazwinski, dite Polonaise, appliquée
 à l'histoire et à la Chronologie,

13, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

MAISON DE COMMISSION
EN LIBRAIRIE
D'ISIDORE PESRON

LIBRAIRE-ÉDITEUR,

13, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

OUVRAGES D'INSTRUCTION

DE M. PEIGNÉ

Approuvés par le Conseil royal de l'Instruction publique.

- TABLEAUX DE LECTURE, *seuls* ADOPTÉS,
après concours publics (octobre 1835), par
la Société pour l'Instruction élémentaire et
par le Ministre de la guerre (46 tableaux). 1 25
- MÉTHODE DE LECTURE, 1 vol. in-12 » 60
- NOUVEAU SYLLABAIRE FRANÇAIS, in-12. » 10
- SCRIPTOLÉGIE, ou Écriture-Lecture, 1 vo-
lume in-8. (Cet ouvrage est applicable à
tous les modes d'enseignement. Il est im-
primé en beaux caractères d'écriture cursive) 1 50
- ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE FRAN-
ÇAISE par *Lhomond*, édition corrigée, an-
notée et enrichie, pour la première fois, de
dictées analytiques et orthographiques en
regard du texte, 1 volume in-12. » 60
- DICTÉES ANALYTIQUES ET ORTHOGRA-
PHIQUES SUR LES PARTIES DU DIS-
COURS, avec des notes explicatives et avec
l'indication des procédés pour chaque exer-
cice, 1 volume in-12 cartonné. 1

- NOUVEAUX TABLEAUX DE GRAMMAIRE**
adoptés par le comité central d'instruction
primaire du département de la Seine (48
tableaux avec les *Exercices* et le *Question-*
naire). 5 »
- NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE**
en 48 leçons, 1 volume grand in-12. 1 25
- MÉTHODE D'ÉCRITURE CURSIVE** mise en
harmonie avec la méthode de lecture : 24
modèles oblongs, gravés par Piquet , gra-
veur du roi. 1 50
- DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES DÉCOU-**
VERTES ET DES INVENTIONS dans les
sciences et dans les arts, 2 volumes in-18.
(Cet ouvrage a été spécialement désigné
par le Comité central de la Seine pour être
donné en lecture et en prix.) 1 50
- NOUVEAU DICTIONNAIRE DE POCHE DE**
LA LANGUE FRANÇAISE. 1 volume in-32
de 600 pages. (Ce Dictionnaire a été revu
sur la dernière édition (1836) du Diction-
naire de l'académie. 1 50
- DOCTRINA MORALIS, seu selectarum è**
profanis scriptoribus historiarum *Epitome*
1 beau volume in-18 cartonné. 1 »

Ouvrages d'Education.

- TROIS EXISTENCES** ou la **MAISON CEN-**
TRALE, roman de mœurs, 1 beau v. in-12. 2 50
- DE LA RÉFORME DU SYSTÈME PÉNI-**
TENTIAIRE dans les Maisons centrales,
brochure in-8. 1 50

MM. ERNAUX

- MANUEL COMPLET DU SYSTÈME MÉ-**
TRIQUE appliqué aux nouvelles mesures.
1 volume in-8, 1839. 1 50

MÉTHODE

MNÉMONIQUE

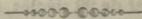
de Jazwinski, dite Polonaise

APPROUVÉE

Par nos premières Sociétés savantes,

Et adoptée dans un grand nombre d'Institutions.

La société des Méthodes d'Enseignement et l'Athénée des Arts, ont
décerné à l'inventeur DEUX MÉDAILLES D'ARGENT.



Application à la Chronologie et à l'Histoire.

La Méthode, 1 vol. in-8°, orné de 17 planches.	3	»
Carte chronographique pour l'étude de l'histoire universelle depuis l'ère vulgaire jusqu'à Louis-Philippe.		
Une feuille sur pap. Jésus. } nouvelle édition		
Explic. de la dite, br. in-12. } 1840 cor. et aug.	1	80
Exercices de Chronologie ancienne et moderne, in-8°; 2 ^e édition.	2	»
Chronologie ancienne et moderne, apprise par un enfant âgé de neuf ans, in-8°; 2 ^e édition.	1	25
Tableau pour l'étude de l'Histoire de France, sans autres signes que les couleurs.	»	75
Tableau symbolique des siècles, une feuille avec explication par une demoiselle âgée de treize ans.	»	60
Tableau muet de 20 siècles servant aux exercices, une feuille.	»	50
Tableau muet pour les initiales. (Il en faut 10 par élève.) Chaque	»	15
Tableau muet d'un siècle. (Il en faut 20 par élève.) Chaque.	»	5

Ouvrages d'Education



Mademoiselle Ulliac Trémadeure.

LA PIERRE DE TOUCHE

1 vol. in-8. 7 50

Le même ouvrage, 2 vol. in-12, 4 figures. 6 »

La Société pour l'Instruction Élémentaire vient de
décerner à cet ouvrage

LA MÉDAILLE D'HONNEUR.

BONDEUR ET BEAUTÉ

1 vol. in-12, papier fin, 4 jolies grav. — 3 fr.

L'Institutrice

1 volume in-12, orné de 4 jolies gravures. — 3 fr.

LES DIMANCHES DU VIEUX DANIEL

2 vol. in-18, papier fin, 4 jolies gravures. — 2 fr.

LE PETIT BOSSU

ET LA FAMILLE DU SABOTIER

La Société pour l'Instruction Élémentaire a decerné à cet ouvrage
dans sa séance générale du 19 mai 1855,

LE PRIX EXTRAORDINAIRE

Proposé pour le premier bon livre de lecture courante

Ce même ouvrage a remporté, le 9 aout 1854,

à l'ACADÉMIE FRANÇAISE, **UN PRIX MONTYON.**

1 vol. in-12, papier fin, 4 gravures. 5 »

Le même, 2 vol. in 18, pap. f., 4 grav. 2 »

— papier ordin., sans figures 4 25

Une Histoire

1 vol. in-12, orné de 4 jolies gravures. — 3 fr.

LES SOUVENIRS DU GRAND-PAPA

2 vol. in-18, papier fin, 4 jolies gravures. — 2 fr.

UNE

HISTOIRE.

1 volume in-12, 4 gravures. — 3 fr.

LES JEUNES NATURALISTES

OU

ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE NATURELLE

2 forts vol. in-12, 52 vignettes. — 8 fr.

Emilie

OU

LA JEUNE FILLE AUTEUR

1 vol. in-12, 4 gravures. — 3 fr. 50 c.

Contes aux Jeunes Naturalistes

(Des Animaux domestiques).

1 volume in-12, 4 gravures. — 3 fr. 50 c.

CONTES AUX JEUNES ARTISTES

1 vol. in-12. — 3 fr. 50 c.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES

1 vol. in-12. — 3 fr. 50 c.

ÉTIENNE ET VALENTIN

1 vol. in-12. — 3 fr. 50 c.

Madame Mélanie Waldor,

LE LIVRE DES JEUNES FILLES

1 vol. in-12, 4 gravures. — 5 fr.

Madame Wander-Burck.

Richesse et Pauvreté

1 vol. in-12, 4 gravures. — 5 fr.

Madame Manceau, maîtresse de pension.

PRÉVENTION ET SENTIMENT

ou

Lettres d'une Jeune Personne à son Institutrice.

4 vol. in-12, 4 gravures. — 5 fr.

VEILLÉES D'UNE MÈRE DE FAMILLE

Six Nouvelles pour l'Adolescence.

1 vol. in-12, 4 grav. — 5 fr.

TRAITS HISTORIQUES

Fables et Contes

1 vol. in-12, 6 gravures. — 5 fr.

Madame A. Dubois de Thainville.

ÉTUDES ET PLAISIRS

Huit petites Histoires

1 volume in-12, 4 gravures. — 5 fr.

Alexandre Lemarié.

TÉLÉMAQUE A ITHAQUE

SES NOUVELLES AVENTURES.

Suite du Télémaque de Fénelon

4 vol. in-8, pap. satiné. . . . 6 »

Le même ouvrage, 4 vol. in-12. 2 »

A. Riquier.

Leçons méthodiques d'Arithmétique*conçues d'après un nouveau plan*Avec des Questions théoriques et pratiques,
un très-grand nombre de problèmes
et d'exercices pour le CALCUL MENTAL.

4 vol. in-12 (1838). 2 fr.

Ph. Dufour, D. M.

ESSAI SUR L'ÉTUDE DE L'HOMMEConsidérée sous le double point de vue de la vie animale et de la vie
intellectuelle.

2 vol. in-8, papier fin satiné. — 12 fr.

Feu O. Perrin, du Finistère.

Galerie Bretonne**MOEURS,****Usages et Coutumes des Bretons de l'Armorique***gravée sur acier par REVEIL,*

avec Texte explicatif par MM. P. PERRIN et ALEX. BOURT ;

*précédée d'une***Notice sur la vie et les ouvrages de O. Perrin**

Par M. ALEX. DUVAL, de l'Acad. franç.

5 volumes in-8, 60 gravures. . . . 30 »

— gravures sur papier de Chine. 45 »

Imprimerie de Ducessois, quai des Augustins, 55.

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

115721

UNE DISTRIBUTION DE PRIX,

Comédie-vaudeville en un acte.

UNE MATINÉE A VINCENNES,

Comédie-vaudeville en un acte.

ORGUEIL ET IGNORANCE,

Comédie-vaudeville en un acte.

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV,

Comédie-vaudeville en un acte.

